Oak Street
UNCLASSIFIED

Jules GALMICHE

VERS L'ISLAM

ROMAN

PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

1918

VERS L'ISLAM

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Brins d'Ame (poésies). 1 vol. (*épuisé*).
Mes Vertiges (poésies). 1 vol.
Annaïc, pièce en 2 actes, en vers. 1 vol.

En préparation.

Dans l'Ombre des Manguiers (roman des Antilles).

Jules GALMICHE

VERS L'ISLAM

ROMAN

PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

1918

A mes Amis des Secteurs français

A mes anciens Camarades du front britannique

Officiers et Soldats de la Grande Guerre

Ce livre est dédié.

PRÉFACE

Venez avec moi, entre deux attaques, vous reposer au gracieux pays d'Egypte. Vous y délasserez à la fois vos membres harassés par tant de travaux augustes, tant de marches et de veilles, et vos yeux rougis par toutes les visions déchirantes qui, depuis trois ans, à l'appel du Boche, génie du Crime, surgissent de tous côtés autour de vous.

Venez avec moi en Egypte, vous, les héros des Flandres et de Picardie, de Champagne et de Lorraine, de Salonique et de Bagdad, venez, non pour oublier la Frontière que le Barbare souille et meurtrit davantage chaque jour, mais pour alléger, ne fut-ce qu'un instant, votre cœur et votre esprit oppressés du poids formidable de la Haine. Là-bas, dans le repos passager, comme « en permission », vous retremperez votre volonté, vous trouverez des forces neuves.

Venez avec moi en Egypte, non point l'Egypte tragiquement chevaleresque et grandiose de l'heure présente, celle qui, sous le sceptre loyal d'un Sultan nouveau s'est tout à coup levée à notre appel, s'est hérissée d'armes et de beaux dévouements — selon ses traditions très anciennes, — mais la douce, paisible Egypte des Khédives de naguère, celle qu'on

ne reverra plus, hélas! et où tout n'était encore, dans l'ombre des mosquées centenaires et la grande paix des soirs, que pure rêverie et poésie ardente.

Venez avec moi en Egypte!... Muser loin du canon est salubre et nécessaire, entre deux alertes. On se recueille, on médite, on se souvient, on se prépare. Venez, nous muserons au fil des heures, dans les vieux quartiers très tranquilles du Caire où je vous guiderai et où, silencieusement, nous fumerons le narguilhé. Venez dans la splendeur apaisante des crépuscules mauves et roses du Désert, sur les bords du Nil paternel où glisse, harmonieux, le cortège des felouques chargées de tapis rares, de fleurs et de fruits et où se reflète, tel un autre fleuve, l'incomparable nuit d'Orient toute ruisselante de rayons de lune...

Venez avec moi en Egypte!... Si le voyage sait vous adoucir l'heure, s'il peut, pour un temps, vous éloigner du Bruit, de l'Horreur, de la Peine, et vous préparer à mieux vaincre, alors ce « livre de la paix » aura-t-il peut-être, et grâce à vous, conquis ses lettres de noblesse — sa « fourragère », comme vous dites, — et, qui sait? pour s'être hasardé hors des cartons où il était enfoui depuis tant d'années et être allé vers vos mains bénies qui tissent la Victoire, deviendra-t-il, lui aussi, et dans la modeste mesure de ses moyens, un petit « livre de la guerre. »

J. G.

PREMIÈRE PARTIE

C'est
l'Egypte, la Lumière, les Parfums...

I

Ce matin-là, Gilles Magny sentit, quand on lui remit son courrier, qu'il y avait du nouveau dans l'air, et beaucoup.

C'était la première année qu'il avait dû passer ses vacances à Paris, et, depuis plusieurs jours, les orages de cette accablante fin d'été l'avaient, plus que de coutume, énervé puis attristé. Aussi, lorsqu'il prit pour l'ouvrir la plus petite des trois enveloppes qu'on venait de lui apporter, une émotion profonde tout à coup l'étreignit.

Nature fine mais sensitive à l'excès, tout de première impression, il fit sauter d'un doigt nerveux le cachet armorié de cette lettre timbrée d'Angleterre. Il parcourut, dévora plutôt, le billet qu'elle contenait et, soudain rasséréné, sourit à la double pensée qu'on l'attendait à Wallington, banlieue de Londres, et qu'on y avait découvert pour lui un parti superbe.

— Parfait! Toujours la même antienne, pensa-t-il, et, geste classique et souvent expérimenté, il déchira.

L'autre enveloppe, blanche à en-tête du Palais-Bourbon lui venait de son « Elu ». Il reconnaissait l'écriture rapide de l'adresse. Sans doute, le député de l'Algérie s'excusait de quelque anicroche dans ses démarches pour le caser et, d'un tour léger, passait ses *mille regrets* au compte du Ministre, le cher collègue, qui « avait pris bonne note et, à l'occasion, serait enchanté... »

Ah! il les connaissait ces formules, défaites insolentes dans leur courtoisie, remises *siné dié* qui ont l'air de vous dire : « Ma foi j'ai fait ce que j'ai pu; le reste vous regarde. »

C'est ce qu'en riant ils appelaient, dans les couloirs de la Faculté, *des enterrements de première classe.*

Et pourtant il possédait bien — et au prix de quel labeur! — tous les diplômes qui devaient faire de lui un attaché d'ambassade.

Gilles prit donc tout de suite la plus grande des trois missives, la dernière, une longue enveloppe bulle à format officiel, et, dès les premières lignes, sentit un frisson agiter tout son être, un électrique frisson de surprise, de joie et aussi d'attendrissement. Sa main tremblait.

Était-ce possible? Grâce au Parlementaire contre qui il allait maugréer, le Ministre des Affaires Etrangères le désignait pour un poste vacant en Egypte, au Caire.

Ça y était, c'était écrit!... Alors par un brusque retour en soi-même et comme contrit de son mouvement irraisonné d'impatience de tout à l'heure, Gilles décacheta vite et lut la lettre du cher Député. Celle-ci lui confirmait la nouvelle et le félicitait.

Aller en Egypte!... A ces mots, son sang de colonial n'avait fait qu'un bond dans ses veines et il se sentait tout rouge de plaisir. A coups redoublés ses tempes battaient la victoire; il rayonnait. Ses yeux se troublèrent d'émotion au mirage de tout ce qu'il allait retrouver de cher et d'exquis dans la large vie d'outre-mer; mirage de souvenirs d'enfance qui s'évoquaient nombreux; mirage de joies déjà éprouvées et de visages amis qui le rappelaient; mirage de tout l'Orient en un mot, — ou plus simplement, peut-être, écœurement de la vie moderne, plate et insipide, déshonorée par le *bourgeoisisme* à outrance, — l'art pour l'or! — et la sempiternelle course au « piston » à laquelle on ne peut plus, en France, se soustraire impunément.

Aller en Egypte! A l'appel enchanteur de ces trois mots, Gilles se sentait heureux, surtout, de s'en aller vivre son rêve.

De lui-même le parti avantageux de Wallington

se fondit à la fois dans les brumes de la Tamise et dans les projets du nouveau diplomate, et la chambre de l'étudiant morose d'hier résonna d'un sifflement allègre et inusité...

Pour du nouveau, ah! certes! il y en avait, aujourd'hui, dans sa vie monotone de Parisien d'occasion! Il l'avait bien pressenti : quelque chose de pas naturel flottait dans son atmosphère.

Voyons, par où commencerait-il?

Déjà, il se voyait là-bas, au pied des pyramides de Guizeh, dans le bleu subtil des clairs de lune africains, en visite chez le grand Sphinx, plus loin peut-être, en excursion dans cette Vallée des Rois, près de Louqsor, où reposèrent les momies des plus grands monarques du monde. Le Nil, des palmiers, de la clarté à profusion, de la liberté surtout; c'était l'Egypte de Memphis et du Delta, celle de Thèbes et de Saïs, avec leurs sanctuaires et leurs nécropoles, leurs religions étranges et diverses, leurs mœurs et leurs institutions. Et partout où ses yeux se posaient, sur les murs nus de sa chambre, surgissaient des pylones et des colonnades gigantesques à chapiteaux de lotus, — Karnak, Assouân, Philœ! — des temples inondés de lumière tremblotante et des souterrains encombrés de sarcophages; des colosses de granit aux attitudes résignées; des statues de divinités étranges à têtes de bélier, d'ibis ou de crocodile, bref ce fut, quelques minutes, en son cerveau fécond, comme une sarabande des merveilles et des saugrenuités de la vieille Egypte.

Tout cela se mêlait, apparaissait, disparaissait pour reparaître encore.

L'Egypte! Il allait donc voyager, retourner vivre dans cet Orient de volupté au seuil duquel il était né! Il allait couper à la mélancolie des grisailles d'automne et retrouver, de l'autre côté de la grande mer éternellement bleue, son soleil, son cher soleil...

II

Paris, le 18 septembre 190...

. . . . . .

....C'est fini depuis ce matin, ma chère maman. Mes préparatifs sont achevés, visites expédiées, valises bouclées, et dans deux jours je reverrai Marseille.

Tu me connais; mes lettres te font vivre toute ma vie. Tu sais combien les moindres événements s'agrandissent en passant par mon cœur, dans quels ébahissements ingénus ils plongent ma pauvre âme enfantine... Ce départ prend chez moi les proportions d'un immense bonheur.

Quitter le Quartier Latin, ma chambrette d'étudiant, mes habitudes de Paris! Dis-moi, n'est-ce pas aussi rompre avec les soucis de toute sorte. les tristesses de l'hiver et tous les écueils rencontrés sur ma route?....

. . . . . .

Je vais enfin pouvoir vivre!...

Tu n'as guère eu de lettres bien gaies de ton fils depuis un an, ma pauvre chère maman. Mon départ d'Alger d'abord, le cœur brisé, avec la perspective d'un retour plus que problématique. Et puis Paris, les études absorbantes, la maladie, la solitude, les tenaillements combinés des concours et des fièvres, aiguillons lancinants de ma tristesse. Tous les malheurs! Enfin, plus impérieuse que jamais, l'angoisse de l'avenir, de l'avenir si riant et si rose quand on l'entrevoit au prisme de l'insouciante jeunesse, mais que les années font tourner au gris à mesure qu'elles s'entassent sur nos têtes. La nécessité des décisions urgentes talonne nos vingt ans.

Tout cela va donc s'évanouir avec mon départ!..

. . . . . .

Te rappelles-tu, lorsque j'étais un petit garçon de dix ans — grand col marin et culottes courtes? Du Boulevard front-de-mer, à Alger, nos regards suivaient parfois, le jeudi, les manœuvres des escadres, sur notre grande baie bleue. En file indienne, les cuirassés cinglaient vers les lointains diaphanes pour s'évanouir soudain, dans la fumée des canonnades, à l'endroit où le ciel semble tomber, comme un rideau de théâtre, sur la mer. Derrière le rideau se trouvait, pour moi, l'inconnu, le mystère.

— Les lourds bateaux en reviendront-ils jamais? me demandais-je, non sans anxiété. Où vont-ils se perdre ainsi?...

Et tes explications me rassuraient.

Un jour est venu où, moi aussi, j'ai cinglé vers cet horizon. Je me suis enfoncé dans ces lointains d'abord effrayants, puis peu à peu remplis de charme, et je l'ai traversé, le rideau de vapeur bleue.

Derrière moi, comme en une vision de rêve, j'ai vu Alger-la-Blanche rapetisser graduellement, perdre sa belle couleur d'albâtre pour s'unifier de tons avec les montagnes de la côte, puis s'effacer tout d'un coup à la vue...

Comme les gros papillons blancs de notre jardin, je me suis envolé vers la brèche des vastes horizons.. Les papillons blancs ne sont jamais revenus...

. . . . . .

Cette année, je ne te verrai pas. Nous ne nous entretiendrons pas des sujets qui nous sont chers.

Plus de ces longues causeries préméditées et préparées de part et d'autre pendant mes mois d'absence! Remises aussi, et à quand, hélas! tes cajoleries au grand enfant gâté, retour de son long voyage, avec, pour bercer ses peines, ton affection de tous les instants qui savait le faire redevenir jeune, jeune...

Allons, il faut se résigner, se résigner doucement, passivement! Ne m'as-tu pas toi-même appris que la résignation est un peu le commencement de la grande Sagesse?

Ah! les mille petites attentions délicates et ingénieuses des mères! C'est encore quand on en est sevré qu'on les apprécie le mieux...

. . . . . .

Je suis si heureux de ma nomination! Tu verras comme je te parlerai de ma nouvelle ville. Je te raconterai tout, je t'ouvrirai le fin fond de mon âme. Comme un vivant cinématographe, mes lettres te feront traverser des sites enchantés, et tu croiras y vivre avec moi dans l'atmosphère adoucie des plus beaux climats du monde...

Et dans quatre jours, je voguerai vers l'Inconnu, — le Bonheur, peut-être, — sur la grande mer bleue que tu m'as appris à aimer...

. . . . . .

III

Jeudi, 20 septembre.

... Quatre heures. Le chargement du « Yang-Tsé » s'achève et la cloche du bord congédie ceux qui ne sont pas du voyage.

Les machines, au repos depuis quelques jours, reprennent leur ahan essoufflé. La sirène salue Marseille d'un dernier appel éploré qui se répercute dans l'air et, peu à peu, le léviathan qui nous emmène en Égypte évolue dans le soleil vers la passe, porte étroite de l'immensité.

La foule des quais s'enfonce derrière nous avec tous ses bruits de l'activité humaine. Les maisons rapetissent. Dans le recul de la terre ferme, les six coupoles bulbeuses de la Major, sur leur esplanade, semblent se dégonfler comme des ballons d'enfants, rivant mieux au flanc de la vieille cité massiliote leurs contours de bijoux byzantins.

Toute brouillée par la distance, la forêt de mâts

qui nous entourait n'est bientôt plus qu'une ombre dans le lointain, — vague flotte — fantôme en partance — cependant que, debout sur son campanile, resplendissante comme une flamme de phare sous le soleil épanoui, la statue d'or de la Vierge de la Garde nous montre du regard le clair chemin de l'Est.

Mais elle ne tardera pas à disparaître, elle aussi, car déjà l'éloignement détruit à nos yeux les courbes gracieuses du rivage; tout s'estompe, on file...

On file, et déjà la France n'est plus guère qu'une ligne, là-bas, dernière nous, cette ligne de brume violette qui ferme notre horizon. Quelques instants encore, et c'en sera fait même de la brume. Alors nous nagerons dans l'immensité déserte, l'immensité bleue et insondable...

Quelle Babel que ce pont de navire à cette heure! On va, on vient, on court, on se heurte, on s'interpelle dans toutes les langues et dans tous les dialectes.

Races latines, races saxonnes, races d'Orient surtout, toutes semblent s'être donné là les plus urgents rendez-vous d'affaires. Mais ce sont les langues levantines qui dominent et nous reconnaissons, au teint, aux yeux et aux gestes, des Syriens, des Candiotes, des Turcs, des Egyptiens qui, tous, étaient venus en Europe se délecter dans la fraîcheur des sommets.

Il y a là des marchands juifs de Smyrne et des Arméniens aux longues robes crasseuses, des gens de Beyrouth et de Damas, qui rentrent au pays après fortune faite ailleurs, et enfin, un peu à l'écart, un groupe de dames au teint mat et fragile, — des Grecques ou des Alexandrines, sans doute — dont l'une, toute jeune encore, me rappelle étrangement, avec ses yeux caressants et candides, ses lèvres fines et son sourire à la fois mélancolique et suave, les Madones et les Anges des Primitifs italiens.

Au fait, elles sont peut-être bien musulmanes ces personnes-là, musulmanes du Caire où nous vivrons

cet hiver, et alors, dans quelques jours, à l'atterrissage, elles reprendront leur *yachmak* et leur *habarra*. Le traditionnel voile noir des femmes de l'Islam drapera de son mystère leur corps svelte d'élégantes pour en refaire de sombres fantômes d'Orient, peut-être aussi, hélas! des « désenchantées ».

En attendant, elles reviennent de quelque plage à la mode et, *yachtswomen* au possible, se surpassent en grâce moderne dans leur tailleur de serge blanche. Très grandes dames à coup sûr, elles sont, ces Musulmanes qui voyagent, le trait d'union entre la tragique beauté des civilisations antiques et la civilisation extra-raffinée de l'avenir. Levantines à peine cultivées mais nobles d'allure, elles n'ont rien à redouter, tant s'en faut, d'une comparaison avec leurs sœurs d'Occident dont elles ont toutes les grâces avec plus de volubilité.

Trois d'entre elles, appuyées nonchalamment à la lisse du bastingage, regrettent à n'en point douter le sol de liberté qu'elles viennent de quitter. Leurs regards s'impressionnent de ses derniers contours avec tant de ferveur...

Près de moi, un homme de Samarie, un Juif qui rentre en Palestine, vante à un Américain la richesse de point et de coloris d'un châle de Lahore qu'il veut vendre : une vraie merveille de la flore brodée. Tout auprès, deux actrices fredonnent en souriant la dernière scie des boulevards pendant que, jeune et fringant sous son uniforme trop galonné, le Commissaire du bord leur offre ses services.

A l'instar des nefs antiques, notre Yang-Tsé emmène le Commerce et l'Amour.

C'est fini. Les dernières montagnes qui déjà n'avaient plus l'air que d'une timide ligne au pastel, là-bas, sont descendues au ras de notre horizon, noyées dans le bleu limpide de l'eau. A leur place, de légères nuées grises, ultimes vestiges de cette *chose* qui est la terre et dont nous nous éloignons de toute la force de nos machines.

La brise du large s'est levée. Nous voilà seuls, bien seuls, dans le bleu ambiant qui peu à peu se fonce.

La rose immense du crépuscule s'effeuille et c'est dans une fantasmagorie sublime que le colosse glisse vers le sud, cap à la nuit.

Derrière nous, le soleil qui sombre allume au ciel de longues banderolles de feu superposées, flottant à la façon d'oriflammes et dont les teintes se confondent : des vermeils, des sanguines, des violets qui tournent au pourpre impérial — et la mer en est toute éclaboussée — pour s'amortir en un mauve aux légèretés de gaze, vite englouti d'ailleurs dans le grand Noir qui tombe.

Les hublots commencent à s'illuminer et à se refléter dans ce qui, vu d'où nous sommes, ressemble à un lac d'encre où la lune, gemme fastueuse, vient poser sa traîne d'argent qui scintille.

Dans le culte farouche que mon cœur voue à sa grande amie, la Mer, tout en elle lui est motif à extase : cette brise qui la frôle, nos lumières dont les reflets se mêlent à ceux des premières étoiles, le calme qui la recouvre et semble une invitation. Tout est, pour lui, ce soir, féerie et enchantement. Et il entonne en sourdine une magique Ode à l'Eau Toute-Puissante, Toute-Changeante, à la Mer volontaire et libre.

Mais insensiblement je me laisse envahir par un autre chant, plus réel celui-là, plaintif et tremblotant, que fredonne un mousse corse allongé sur le gaillard d'avant. Cette naïve mélopée m'arrive à demi-éteinte, comme tamisée par la brume qui commence à tomber. Elle me berce dans l'air marin du soir et, fine comme une mousseline, m'enveloppe peu à peu de sommeil et de repos...

IV

Samedi 22 septembre

C'est sur une plaine que nous glissons depuis deux jours, une plaine liquide plus adorablement bleue qu'une turquoise d'Ispahan.

Depuis Bonifacio surtout, c'est le calme des beaux temps en pleine mer. On n'entend que la coupure faite à l'eau par l'étrave, et ce clapotement rythmé et continu du liquide qui s'écarte en deux vagues d'écume, écrase, de sa monotonie, plus que les plus saisissants spectacles de la nature. Sans savoir pourquoi, on se sent tout rapetissé, amoindri, et l'on s'abandonne à la mélancolie des grandes solitudes...

A l'horizon, une roche énorme, puis deux, puis trois : le Stromboli et les Lipari qui, peu après, semblent défiler à nos côtés en ligne de revue. Et lentement nous passons entre Charybde et Scylla qu'on nous indique à voix basse :

— Et là, voyez-vous, c'était la baie des Sirènes...

Nous franchissons Messine, vite, et la première terre que nous verrons sera enfin l'Afrique.

Oui, mais on ne nous laisse pas à nos rêveries. Pour bien nous rappeler que nous sommes entre Français, autant dire en pays de galanterie et de mondanités, on vient, de la part du Commandant, nous convier à la répétition d'un concert qui aura lieu à bord demain dimanche.

Une scène est déjà montée sur la plage arrière. Des menuisiers tendent, plient, roulent, entrelacent des pavillons de toutes les nations — ornements de résistance des fêtes en mer — en même temps que des matelots mettent à l'épreuve des lampes à arc aux puissants réflecteurs. Cela nous fera oublier un peu notre solitude bleue.

En attendant, nous allons subir, par convenance, le refrain — trois fois répété, hélas ! — de la trop populaire « Tonkinoise » de Paris...

V

Dimanche 23 septembre

Sous son uniforme de fête, vague travesti d'arlequin aux couleurs bleues, blanches, rouges et jaunes des nations savamment alternées, notre navire sème, sans y toucher, une leçon au cœur des hommes : un vrai congrès amical des pays.

On a fait appel pour le programme à toutes les bonnes volontés.

— On était si à court de nouvelles depuis jeudi, chère Madame!

Et les ragots d'aller bon train.

Enfin l'heure approche. Elle arrive, elle sonne, s'envole, et la fête a été fort gaie, fort divertissante par les naïvetés qui la faisaient clocher, fort bruyante surtout d'applaudissements. Tout le succès va aux deux petites actrices — devenues depuis jeudi les confidentes du Commissaire, — et à une troupe de fakirs hindous qui regagnent le Punjab.

Les sorbets et les coupes de mousseux rapprochent tout le monde indistinctement et bientôt, dans la plus banale et la plus lente des valses, s'enlacent des couples oublieux qu'ils filent toujours du quinze nœuds et qu'ils dansent sur une cuvette profonde de trois mille mètres...

VI

Lundi 24 septembre.

Délabrement des lendemains de fête.

Franges et drapeaux qui semblent des loques, ainsi jetés sur le plancher du pont; tréteaux dépourvus des tapis et des palmes artificielles qui les décoraient; bruits de marteaux démolisseurs.

C'est l'enterrement de notre heure de joie d'hier, et nous sentons remuer en nous des choses douloureuses.

Pourquoi cela, au fait?... Qui le pourrait dire? Peut-être la plus jeune des trois dames musulmanes que j'avais remarquées au départ, et avec qui nous semblons ne nous être pas mal compris, la nuit dernière, pendant la fête.

Si seulement une distraction nous était octroyée, en compensation! Si une terre quelconque était signalée à l'horizon! Mais non, rien! L'espace!... Nous passons bien à proximité de la Crète, mais aucune ombre ne la décèle à nos yeux, pas la moindre ligne de brume violacée à l'horizon.

Comme la journée m'a paru longue, interminable!

Machinalement, je vais m'appuyer à la barre de fer qui sert de bastingage au gaillard d'avant, tout au haut de la proue. A mes pieds, la blessure d'écume blanche que nous faisons à l'eau et son flac-flac monotone. Rêvassant, je sonde les lointains.

Troublé par le mystère du soir qui tombe, je ne puis m'empêcher d'évoquer, là-bas, à ma droite, un autre pays fait de blancheur et de musique : Alger, la colline immaculée, lis poussé dans la chaleur fécondatrice de l'Islam.

Loin dans le temps s'envole ma pensée, et de mon cœur se lève, comme à un appel sacré, tout le cher Passé avec mille images de bonheur lointain, mille souvenirs charmants venus du fond de mes jeunes années et que je croyais à jamais évanouis : l'enfance, les études, le lycée, avec des détails attendrissants de précision. Je revois, dans une exactitude qui me permettrait d'en réciter des tirades entières presque sans faute, des pages latines ou grecques auxquelles, à quinze ans, je trouvais une pure beauté, peut-être parce qu'elles traduisaient en accents sublimes et tels que je les avais rêvés, des sentiments que mon âge m'empêchait d'exprimer. Virgile, Homère, les poètes-rois de la Mer et de la

Grande Nature. Et alors, comme en leur honneur, à mesure que s'élargit sur nous le crépuscule vermeil, je suis poussé par une force invincible à voir sur cette mer étincelante comme une opale, quelque lourde galère fleurie et mélodieuse. A la proue se tient, comme nous ici ce soir, l'Impérator orgueilleux de sa pourpre et de ses lauriers. La dextre tendue vers le soleil à son déclin, il lui dédie sa dernière victoire, aux accords des flûtes, des sistres et des heptacordes, tandis qu'autour de lui, de la main des esclaves, tombe une pluie de pétales.

Je le vois là, vivant, ce Romain qui sort du Passé, mâle et cependant efféminé sous ses étoffes précieuses, les bras musculeux ceints de cuivre massif, les doigts alourdis de joyaux aux couleurs d'arc-en-ciel. Et je le vois aussi, le sillon de la galère triomphale, le sillon que teinte de ses rubis le sang des roses effeuillées...

Et l'âpre haleine de la mer, combinée au parfum capiteux des fleurs de rêve, s'élève jusqu'à moi comme un encens d'Arabie qui caresse et qui grise. Leutement s'enfonce dans le lointain le bateau de tapis, de fleurs et de mélodie...

O *Mare nostrum!* Route d'Ulysse et d'Enée, de Marc Antoine et de tous les Césars, salut à toi, ce soir! Puisses-tu, dans ce déclin du plus beau jour d'été où le soleil t'effleure de ses derniers rayons, nous être propice plus qu'à ces rudes ancêtres !...

Mais radieuse et lente, voici monter la lune, autre que chez nous, dirait-on, plus grande, plus rouge, plus chaude : c'est la lune d'Egypte, la mystérieuse Tanit de Carthage, l'Astarté bienfaisante qui transforme la mer en un plateau de jade où se mire son impassibilité.

— N'est-ce pas qu'il est digne de Leconte de Lisle, ce lever de lune? murmure soudain à mon oreille une voix très doucement musicale.

Dans un sursaut je me retourne et je reconnais, non sans embarras, la jeune Musulmane avec qui je brûlais de causer depuis hier. Nous avions bien

déjà échangé quelques monosyllabes, par-ci par-là, mais si guindés, si furtifs...

Après la fête d'hier où il nous avait été donné d'écouter, entre autres pièces, la « Ballade des Elfes », elle s'était entretenue avec moi des « Poèmes Barbares ». Elle m'avait même prié de noter sur ses tablettes certains autres titres de l'œuvre du Maître. Et cela excuse à ses yeux son aimable interpellation.

Mon cœur bat la charge, et je dois mal dissimuler mon trouble. J'ai l'air de sortir d'un long sommeil.

— Connaissez-vous l'accompagnement des « Elfes » pour piano? poursuit mon interlocutrice sans paraître se soucier de ma stupeur. Je l'ai entendu à l'Odéon et je crois bien que c'est Tessandier qui déclamait.

Et elle ajoute avec emphase :

— Inoubliable! Positivement inoubliable!...

La glace est rompue : Paris, l'Odéon, un nom d'actrice, mots qui s'harmonisent à mon oreille de pseudo-Parisien, et, par-dessus tout, la musique de sa voix, la douceur de son regard... Alors je me risque :

— Une grâce, Mademoiselle. Si vous le pouvez, faites-moi, je vous en prie, entendre cet accompagnement au salon, ce soir, alors que nos compagnons arpenteront les decks en quête de la fraîcheur vespérale.

— Mon Dieu, Monsieur, je ne demande pas mieux, à condition toutefois que maman le permette.

Et dans un relèvement savant de ses jupes, elle dévale, légère, par la petite échelle qui va du gaillard au pont et regagne, en courant, le spardeck où sa mère s'absorbe dans les délices du dernier Loti.

Elle, disparue, je me demande si je n'ai pas poussé jusqu'à l'inconvenance mon indiscrétion. Je sais à quelle rigoureuse étiquette sont tenues les Musulmanes en ce qui concerne leurs rapports avec le monde et c'est là, je l'avoue, ma seule préoccupation pendant tout le dîner.

VII

Oh! oui cet air des « Elfes » restera *inoubliable!*

Nous ne nous regardons même plus, les deux dames et le jeune homme en smoking blanc qui escortent la pianiste. Chacun de nous fixe un point invisible du tapis ou de l'espace, fasciné par le charme croissant de la musique, la farandole des notes qui se poursuivent.

Mon jeune voisin qui paraît sensible à l'excès contemple à présent la virtuose d'un air hagard, hypnotisé par les moindres nuances qu'il semble attendre au vol. Il reçoit en lui la musique, s'imprègne jusqu'au fond de l'âme de ce festival d'accords et d'arpèges : il rêve...

Après « les Elfes », du Mendelssohn, puis un « Nocturne » de Chopin, du Beethoven, des pages rares de Debussy ou de Vincent d'Indy, des fragments des « Béatitudes » de Franck, bref, un vrai régal de virtuoses auquel, pour une couple d'heures, nous sommes conviés. Et le piano chante, pleure et soupire tour à tour sous les doigts agiles.

Très remuée par tout ce qu'elle vient de jouer, très lasse d'une fatigue saine et intellectuelle, très modeste aussi sous ses mousselines roses, celle qui vient de se révéler une si grande artiste répond à peine à nos remerciements. Ingénue et étonnée, elle nous souhaite le bonsoir et s'en retourne vers sa cabine.

Nous en profitons, avec le jeune élégant au teint légèrement brûlé, pour aller respirer un peu au spardeck. Nous nous présentons avec plus de précision et il m'apprend, avec une grâce courtoise d'étranger, que cette jeune fille est sa sœur et que, des deux dames qui l'accompagnent, l'une est sa mère et l'autre sa tante. Toute la famille, turque d'origine, revient d'une cure d'été dans les Alpes...

Voilà la dernière soirée à bord, celle que l'on appréhendait après les folies de la veille et qui,

dans mon cœur, restera comme le seul et impérissable souvenir du beau voyage.

Quel dommage que chaque nouveau tour de nos propulseurs nous rapproche un peu plus du port et, avec lui, de l'heure de la séparation!

Ce qui fut si doux ne sera bientôt plus qu'un souvenir, presque rien, quelque chose de lointain et d'embrumé, comme toutes ces côtes que nous avons vu se fondre derrière nous; l'inévitable, le triste recul vers l'oubli.

Que faire? Elle passa dans ma vie sans aucune chance de retour. Je ne puis que l'ajouter mentalement à Celles qui déjà y passèrent, — et dont les noms aimables reviennent me hanter à cette minute de regret : Trésorette, Renaldine, noms dont la musique évoque en mon cœur tant de joie, tant de sourires! — Je l'ajoute aussi à Celles qui y passeront encore, et c'est en songeant à Elles toutes, amourettes sans amour, fleurs défuntes en boutons, que je laisse mes yeux se clore sur un rêve où j'entends encore le piano sangloter...

VIII

Mardi, 25 septembre.

On arrive! On arrive! Le branle-bas de luxe commence!

Les casquettes de voyage ont disparu pour des coiffures plus cérémonieuses. Pliants et rocking-chairs sont remisés et c'est, de tribord à babord et de l'avant à l'arrière, une promenade impatiente, fébrile de gens en grand appareil, d'enfants en robes blanches ceinturées de clair.

Basse et désertique, la côte d'Alexandrie se dessine, là-bas, d'une simple ligne couleur de nuage. Dans une heure, nous serons les hôtes du Khédive.

Les Orientaux qui composaient notre musée ethnologique se poussent vers la coupée dans un entasse-

ment de valises, de caisses et de corbeilles, comme s'ils craignaient d'être retenus à bord. Du haut du bridge, nous assistons à leurs curieuses évolutions et à leur tapage.

On détaille très bien la côte à présent, en dépit de la chaleur qui ouate le rivage. Ceux-là seuls qui ont déjà vécu en Afrique connaissent cet effet de réverbération intense, cette lumière chaude, tremblotante et aveuglante qui semble sortir de terre par flocons, comme des vapeurs des flancs d'un volcan.

Les deux petites actrices, craintives, perruches inséparables, viennent implorer notre aide pour leur débarquement dans ce pays dont elles ne parlent pas la langue. Elles sont si comiques avec leurs moues d'enfants gâtées, si drôles avec tous leurs gestes et leur verbiage que, pour les rassurer, nous les retenons à déjeûner avant notre départ pour le Caire. Elles sautent de joie à l'idée qu'elles vont ainsi couper aux corvées de la Douane, aux exigences des débardeurs d'Alexandrie.

IX

Majestueuse entrée au port sous un soleil d'apothéose. De tous côtés, sur les quais, des gens accourent à notre rencontre.

L'air est plein de promesses de je ne sais quelles fêtes inédites. C'est l'Astre qui illumine tout du beau côté sur notre route et transforme les moindres pans de mur en cascades de féerie.

A gauche, reflété dans l'eau verdâtre et transparente, le palais de marbre de Raz-el-Tine, splendeur vénitienne où réside, l'été, Son Altesse le Khédive. Plus loin, d'autres demeures somptueuses de pachas ou de hauts fonctionnaires.

Du bruit, du mouvement, un trafic à l'antique, et, un peu partout, dominant la ville, des minarets

jaunis dressés vers le ciel comme des bras secs de Musulmans dans le geste de la prière.

On accoste. Le bruit des machines fait place à celui des treuils, les chaînes glissent en crissant, les câbles d'amarre tombent à l'eau dans des remous d'écume, les ancres sont immergées et, dès lors, commence. sur tous les points du navire, l'invasion des portefaix indigènes, des douaniers et des officiers égyptiens, vrais corsaires à l'assaut du dernier bateau à piller.

Gare à l'arrimage! Bousculades, courses inutiles, au revoir échangés en courant et, sans trop savoir comment, nous voilà sur la gracieuse terre d'Egypte. On a été débarqué inconsciemment, poussé par une valise, entraîné dans la cohue banale, happé au passage par un vide, et tout de suite entouré par un essaim de drogmans, de coureurs, de cochers très affairés, essoufflés et si drôles qu'on a peine à se contenir.

Et nous rions de bon cœur pour remercier joliment l'Egypte qui nous reçoit dans cette fête de gaieté, de couleurs et de lumière.

Malgré soi, on a l'intuition confuse qu'on doit être heureux, dans ce pays...

X

Trois dames apparaissent à la coupée du « Yang-Tsé » : des indigènes, car elles sont revêtues du *habarra* noir, la figure cachée sous le *bourro'h* de mousseline blanche. Un jeune homme les suit, coiffé du tarbouche national.

Mais oui! C'est bien lui! Ce sont Elles, plus de doute! Ces trois fantômes noirs et raides, ce sont bien mes trois Egyptiennes, qui, hier encore très *rue-de-la-Paix*, ont endossé, ce matin, leur antique pudeur traditionnelle.

Où donc est leur taille, sous cet amas informe

d'étoffes noires? Et leurs bras?... On dirait trois *âmes* empaquetées, trois *quelque chose qui se meut*, sans rien d'humain, de matériel.

Voilà donc les trois touristes redevenues, à Alexandrie, trois *hanum* que rien ne distingue des autres *hanum*, leurs sœurs jeunes ou vieilles, toutes identiques dans leur démarche gauche et lente, énigmes impénétrables, indéchiffrables, déconcertantes.

Elles ne nous regardent même plus, d'ailleurs, semble-t-il, et, d'un pas hâtif, se dirigent vers un coupé qui s'est rangé à quelques mètres de là. Près du cocher arabe siège un nègre impeccable, mine débonnaire, stambouline noire et tarbouche rouge : l'eunuque de ces dames.

Le fils referme la portière d'un coup sec qui résonne en mon cœur comme s'il fermait une porte brutale sur une parcelle de ma vie. Il confère une seconde avec sa mère, baisse à demi le store de soie gros bleu, donne au cocher des ordres brefs et, sous le coup de fouet qui les cingle, les deux pur-sang qui piaffaient sur le pavé inégal entraînent vers la ville mes trois mystérieuses inconnues.

Au premier tournant, la voiture disparaît. Très pudiques, très *vieille Egypte*, les trois voyageuses n'osent sans doute plus se rappeler les « Elfes » et les rêveries qu'ils inspirèrent.

Il me semble que c'est un peu de mon âme qui s'enfuit avec elles, et je ressens, au fond du cœur, une petite piqûre fine, pointue, profonde, intraduisible en aucune langue humaine...

Le jeune homme passe près de nous et remonte à bord, mais il en redescend presque aussitôt, suivi d'un menu bagage. Il nous voit, nous serre la main au passage et, après nous avoir confié en souriant qu'il allait au Caire, il ajoute presque sérieusement :

— On se reverra! Au revoir! Au revoir!

Et cela touche. Encore un au revoir! On en a tant souhaité, de ces au revoir, depuis trois quarts d'heure, qu'on finit par en oublier le sens. C'est toute la vie que ces promesses, ces espoirs jamais

réalisés de se retrouver. Une formule, des mots...

Des mots! au fait pourquoi pas? Oui! Mais pourquoi aussi se reverrait-on? On ne cherche guère à revoir, ici-bas, que ceux qu'on a quelque intérêt à retrouver : intérêts d'affaires, de cœur, que sais-je? Oh! ce petit jeu torturant des dilemnes!...

Bah! Une aventure de voyage, rien de plus. Nous en avons tant vécu, déjà, de ces rencontres et de ces séparations, et sur tant d'autres points du globe! Et toutes ces relations ont eu pour *finale* un au revoir semblable, — quelquefois, aussi, une semblable portière refermée sur nos plus douces illusions. Et cela est si mortellement triste quand on cherche à approfondir!..

Le mieux est de laisser cette courtoisie sans conséquence suivre sa destinée et, pour faire comme les autres, prendre le vau-l'eau de l'oubli.

— Au revoir!

— Au revoir!...

XI

Une voiture, vite, et en route pour la ville, l'Alexandrie que déjà, nous aimons.

Ah! qu'on la devine bien dans le filigrane de cette civilisation rajeunie, la vieille capitale méditerranéenne! Trop de belles maisons à ascenseurs, trop de luxueuses ruches humaines! Mais fort heureusement, un monde de constructions plus discrètes grouille dans leur ombre, plus pauvres il est vrai, mais combien plus intéressantes, plus africaines!

Elles sont, ces maisonnettes, condamnées au très prochain effondrement de ce qui est vieux et incommode et, avec elles, s'évanouiront à jamais quelques-uns des plus beaux vestiges de la vie antique. L'invasion venue du nord a déjà posé partout la lourde main de ses ingénieurs, de ses architectes.

Partout, ici, commence le règne du Nouveau, la

profanation éhontée de l'Art, et le pays évolue vers un avenir très nettement dissemblable à tout ce qui en fit son originalité, sa beauté. Je prévois que je n'aurai en Egypte que des visions fugitives de *choses à l'agonie*, de mœurs qui, demain, seront saccagées, remplacées par les nôtres. — et le cher Passé sera tué.

Les Conquérants ont transfiguré tant de paysages sous le soleil, revêtu de leur livrée tant de peuples qui savaient à peine se draper d'un pagne, affiné tant de gestes barbares mais esthétiques! Altèreront-ils aussi, à la longue, cette noblesse innée, la plastique des attitudes antiques qui surgissent à nos yeux sur tout le parcours du bateau à l'hôtel?...

La véritable Alexandrie, celle des Grecs et des légions de César, est bien morte, et ce qu'on nous en montre est à peine une ruine : le roc sur lequel s'érigeait, au temps heureux, la *merveille* de Pharos.

Cette pierre que viennent lécher les petites vagues bleues ou recouvrir d'argent la mer en coquetterie, c'est la mort dans le soleil et dans la vie; c'est le Passé formidable qui, malgré tout, cherche à se survivre.

Et il se survit dans cette ruine, le Passé, parce que le peuple qui vit dans son voisinage a conservé les mœurs, les coutumes, le visage même des rudes ancêtres qui en ont jeté les fondements.

Ils poursuivent, au xxe siècle, des rêves commencés depuis des millénaires, des rêves que personne n'achèvera sans doute. Le Temps, ici, n'a pu abolir les souvenirs; les civilisations successives n'ont rien bouleversé à fond et, en dépit des agences Cook, des Palace Hôtels et de leurs touristes, en dépit de tous les bouleversements successifs causés par les hommes et par le Temps, la race des premiers colons grecs et romains se perpétue au grand jour dans les « fellahs » que nous croisons, drapés de blanc et de bleu sombre, et dans ceux que nous voyons accroupis sur les nattes d'alfa à la porte des

cafés indigènes. Aux uns comme aux autres, il ne manque que la couronne de fleurs au front pour avoir l'air sortis des premiers siècles de l'Histoire.

Ces ruelles étroites et tortueuses, ces magasins pauvres, ces auvents où des indigènes exercent, sans ambition et presque sans bruit, d'humbles petits métiers très anciens, — marchands de fruits ou de fritures, de fèves cuites et de boissons sucrées, — c'est là le décor même des comédies grecques et latines que nous avons traduites dans notre enfance : Aristophane, Plaute, Térence...

Et les scènes, comme elles y sont aussi, avec toute leur enfantine bouffonnerie des mimes antiques! Voici près de cette jarre d'argile fichée en son trépied de fer, le marchand qui paye les moutons qu'il vient d'acheter. Il tire d'un sac de cuir rouge dissimulé sous son manteau de laine blanche une poignée d'écus qu'il compte à plusieurs reprises. Les pièces sonnent en coulant dans la main du vendeur et celui-ci les engouffre en un sac identique avec un imperceptible sourire de crapule satisfaite.

Voici le barbier qui rase en plein vent et qui, pour faire patienter ses clients en guenilles accroupis autour de lui, leur débite ses boniments et ses histoires à rire.

Voici les gens qui discutent, si haut et dans un tel déploiement de gestes, qu'on les croirait furieux ou déments.

Voici en un mot la rue romaine de la belle époque, avec sa plèbe et ses parvenus, ses mendiants et ses flâneurs, ses marchands et tous leurs quolibets.

Rien ne manque au décor, pas même la lumière crue qui tombe sur les masques typiques, anime le jeu des physionomies et fait ressortir, mieux qu'un fard, les muscles qui se contractent pour une joie outrée. Les grands premiers rôles sont là de même que les comparses : le flâneur d'abord, l'esclave, la courtisane, le facétieux qui prend fait et cause pour tel ou tel sans avoir rien vu, et le petit âne blanc,

l'âne national, pourrait-on dire, qui fait tintinnabuler sur ses naseaux roses la parure argentine dont il s'enorgueillit.

Cette Alexandrie-là c'est Rome, c'est Athènes, c'est plus encore, et nous plaçons mentalement sous ces turbans multicolores, sous ces *tarbouches* impeccables, des crânes d'arrière petits-fils des Rhamsès, ces Pharaons qui ont, jadis, conduit le char du monde.

Le ciel bleu se ponctue de larges taches mouvantes : des milans, des éperviers, des gypaètes, descendants des fétiches des premières dynasties; des corbeaux, successeurs de ceux qui, dit-on, vinrent picorer la farine dont le Macédonien avait tracé l'enceinte de sa nouvelle cité...

Voilà, dans cette simple et rapide arrivée à Alexandrie, ce qui aide à la résurrection de la plus lointaine histoire. Laisserons-nous, nous autres, gens réputés artistiques du plus fécond des âges, de pareils souvenirs à nos arrière-neveux qui naîtront dans vingt siècles?

Et plus tard dans l'après-midi, tandis que nous visitons l'emplacement de l'ancienne jetée du Phare, nous voyons malgré nous sur celle qui la remplace, tout un monde de libertins et de courtisanes, de mignons et de mignonnes, qui se suivent, s'abordent, débattent des prix et vont, fiers de leurs vingt ans, achever dans un sourire leur conversation commerciale...

N'est-ce pas qu'elle survit bien aux coups de la civilisation, cette Alexandrie, rêve d'Orient, paradis du Négoce et de l'Amour?...

XII

A nos pieds, à perte de vue sous les reflets de midi, la gracieuse, la toujours jeune Méditerranée.

Proclamant, elle aussi, son éternité, elle exhale

les mêmes parfums d'iode et de varech que durent humer les premiers navigateurs du monde. Elle murmure aux rochers de la côte la même chanson, — celle qui inspira Homère, — et toute sa surface se plisse d'un frisson léger, comme à fleur de peau, pour bien montrer qu'elle vit. Elle aussi prolonge jusqu'à nous l'antiquité qui ne veut point mourir.

Pour notre visite d'adieu, elle a revêtu sa plus virginale toilette : blanche à pailletis de lumière.

C'est d'ailleurs un adieu de cérémonie que nous nous adressons mutuellement dans le silence. Je ne la reverrai que l'an prochain, après de longs mois passés là-bas, bien loin, au cœur de cette Egypte inconnue qui m'effraye un peu, à la lisière de cette autre mer moins belle, peut-être, parce que moins vivante : le Désert...

XIII

La gare, le brouhaha des colis et des voiturettes à bagages ; l'animation banale d'un quai de grande ligne au départ d'un rapide.

A part les fonctionnaires de la compagnie, très neufs dans leur uniforme de khaki ajusté, très anciens dans leur lenteur que rien n'altère, on se croirait dans n'importe quelle station d'Europe : Londres, Madrid ou Vienne, — Paris même, si l'on en juge par les interpellations *à la franque* qui fusent sous le hall.

Mais non, c'est bien l'Orient tout de même, avec son luxe de préparatifs interminables, ces dites et ces redites du dernier moment, ces gens qui se trompent et ne se précipitent pas pour changer de train et enfin ces cris pas méchants de *Ouah réglak!* — gare à ton pied ! — au moment où notre rapide va démarrer.

La cloche tinte, discrète et fatiguée :

— *Ouah réglak! Ouah réglak!* — et personne ne bouge. Avertissement platonique, assurément, car

au démarrage nous frôlons du loquet de toutes nos portières un monde joli et souriant de marchands de fruits et de journaux arabes.

Plus loin, d'impassibles statues humaines élèvent à hauteur de leur visage, sur des plateaux de cuivre ciselé, de minuscules tasses de café turc. On dirait un service pygmée et pourtant l'arome qui s'en dégage parfume notre compartiment longtemps encore après que nous ne les voyons plus. Ces adolescents bruns et reluisants, hiératiques dans leur attitude, se gravent dans notre esprit comme des initiés de quelque temple de Radha élevant vers la déesse hindoue les cassolettes sacrées, fumantes et aromatiques.

Derrière nous, lointain et à peine perceptible monte le dernier *Ouah réglak!* d'Alexandrie. Devant nous, toute verte, l'Egypte...

XIV

Mon histoire traîne en longueur, n'est-ce pas, elle languit? Oh! je sais bien! J'ai conscience qu'il y manque le principal, un rien, un reflet; peut-être le souvenir de Celle qui enchanta mon arrivée sur cette terre d'Afrique et puis disparut aussitôt.

Qui sait où Elle est, à cette heure entre toutes élue où le large crépuscule d'or rutilant va s'épendre sur ce pays de calme et de mystère. Que fait-Elle? A quoi pense-t-elle? A qui?...

De quelque fenêtre de harem jalousement gardé, épie-t-Elle, pour y reconnaître un visage, les voitures de touristes qui sillonnent les rues poussiéreuses de la ville? Songe-t-Elle encore au clair de lune en mer, cause d'une des plus douces soirées de ma vie, ou bien, dans quelque salon des Mille et une Nuits, — faïences bleues et colonnes torsadées, — joue-t-Elle, pour Elle seule, vêtue de gazes de Mossoul, chaussée de babouches brodées d'or, joue-t-Elle la plainte fatidique des « Elfes »?... Que sais-je?...

J'ai beau chercher, je ne vois rien. Rien!... Si au moins, à défaut des réponses à tant de questions qui papillonnent autour de mon cerveau, je pouvais glisser dans ces notes un peu du charme étrange et prenant qu'elle coula dans tout mon être jusqu'à la moindre fibre, un peu de l'enchantement de sa voix, de la lumière de ses yeux, un peu de son sourire surtout, de son indolent sourire si doucement énigmatique...

Hélas! Je ne saurais. Elle a bien disparu tout entière de ma route...

Alors, pour tromper ma tristesse, bercer mon mal, il me faudra, pendant trois heures, regarder défiler derrière la vitre de mon compartiment, le pays inconnu que nous brûlons à toute vitesse...

XV

A droite, à gauche, le beau sol fertile, encore humide des inondations qui commencent à décroître. Des cannes à sucre, des palmiers et, par endroits, des grenadiers, des orangers, des bananiers. Toute cette végétation respire la force de l'âge d'or.

Mais la poussière devient insupportable et, avant-goût des sables vers lesquels nous courons, de véritables nuages envahissent le couloir de notre wagon. Tout est clos hermétiquement, et pourtant cette poussière égyptienne, fine poussière de sable rose, se fraye une ouverture et, insinuante, parvient quand même jusqu'à nous.

Sur mon vêtement sombre je trace des hiéroglyphes que mes compagnons de voyage s'amusent à déchiffrer : passe-temps bien innocent mais qui prouve que nous adoptons, à notre insu, la philosophie indigène — se laisser vivre béatement, fatalement, sans s'alarmer des obstacles du monde extérieur.

Les palmiers, des deux côtés de la voie, défilent toujours, semblent accourir à notre rencontre...

XV

Les voyages sont comme les liqueurs fortes : ils laissent toujours une griserie qui sert de leçon. La griserie s'efface et la leçon reste.

XVI

On stoppe. Kafr-el-Zayat ! Tout ce que ce nom contient de musiques caresse mon oreille d'Africain et, machinalement, comme pour tendre la main à quelque vieille connaissance, je me penche à la portière.

Personne, hélas ! Sur le quai, aucun Européen. Seuls, des enfants arabes qui nous vendent, pour deux *millièmes*, de miniscules gargoulettes d'eau fraîche. Cette eau nous fera oublier pour un temps la poussière de la route. Ils spéculent sur un incident du voyage et tout le monde se dispute les frais récipients d'argile.

Quelle bienfaisante poussière pour eux !

— De l'eau !... De l'eau !... *Moïa! Moïa!...*

XVII

Le soir tombe et, un à un, les signaux verts et rouges s'allument dans l'ombre ardente.

Avec cette obscurité, un peu de fraîcheur nous enveloppe et cela fait du bien après la lumière crue et la chaleur accablante de la journée. Il semble que nous respirions à présent un air plus pur, plus assimilable en dépit de *quelque chose* d'épars autour de nous qui nous prédit une plus grande chaleur prochaine.

A l'ombre fraîche et exquise des soirées à bord où l'on ressentait le besoin de se couvrir, a succédé une ombre chaude : l'ombre des lascivités et des crimes.

Nous humons dans l'air lourd un fumet d'aventures, un appel du mâle talonné par la soif d'aimer.

Ces rives du Nil, — forêts de palmiers, plants de cotonniers, de maïs et de cannes à sucre, vergers profonds d'orangers et de grenadiers, — abritent pas mal de séductions et d'intrigues, pas mal de luttes pour la vie aussi. Mais rien ne transpire de leur mystère. Elles savent garder un secret. C'est le silence quasi-sacré de l'ombre ardente.

La poussière nous assiège toujours. Les tapis en sont tout blancs, et nos bagages, dans les filets ressemblent à des petites dunes grises et roses qui s'effritent au moindre cahot et dont le sable retombe sur nos têtes en fines cascades de douche.

Un autre quai de gare ! Le dernier avant l'arrivée. Tantah !

Une grande ville, une capitale presque, à en juger par la foule indigène qui déambule devant nous en longues *galabiyehs* multicolores, en caftans richissimes.

Cette fois, ce sont des fruits que nous offrent des enfants, et leur sourire est une garantie de la qualité de leurs denrées.

Nous choisissons sur leurs plateaux tissés de fibres de palmier où tout est méticuleusement disposé, par ordre de goût et de couleur, selon les règles d'une gourmande esthétique : figues mûres et molles, vertes ou noires; dattes longues et brunes telles que nous n'en avions jamais vu ailleurs; fragments blonds de canne à sucre et tranches de pastèques à pulpe rose ocellée de noir; raisins couleur d'ambre ou d'améthyste, mangues vertes, grenades sanguines, bananes, le tout très coloré, très disparate, très nouveau surtout pour nous, habitués aux écœurantes banalités des P. L. M. de France. Et tous ces fruits brillent comme des joyaux.

Les petites gargoulettes réapparaissent, fraîches et suintantes, symbole de la bienvenue et de tout ce que ce pays offre, grâce à l'eau, de bien, de bon et de fécond.

— *Ouah réglak!*

Et la chanson des roues recommence, berceuse.

Nous filons, laissant dans la fumée des tabacs aromatiques et l'encens des fruits mûrs cette jolie gare illuminée et animée où défile maintenant vers l' « Exit » la double théorie des *galabiyehs* de soie bleue, rose et verte et des femmes voilées, spectres noirs dans la nuit et plus que jamais impénétrables...

La nuit est tout à fait venue et les faibles lumières ne nous permettent pas de goûter les paysages que nous traversons. Nous devinons bien des palmiers, rois de l'Egypte agricole, mais les becs électriques de notre wagon restent eux-mêmes impuissants à percer la nuit des palmes souveraines.

Des lumières, des coups de sifflet, un ralentissement : le Caire!...

XVIII

Lentement, nous entrons sous la voûte de la gare et notre arrivée a quelque chose de triomphal et de majestueux. C'est aussi lent mais plus imposant qu'un cortège de rois à la porte d'une basilique royale, le matin d'un sacre.

Nous comprenons que nous abordons l'Inconnu espéré et que va s'ouvrir pour nous le grand « Livre des Hiéroglyphes » de notre jeunesse.

Jusqu'ici, nous n'étions que sur le chemin de l'Egypte. Nous allons en franchir le seuil et nous secouons toutes ces fines poussières, résidu des actions inutiles, traditions, usages, préjugés de toutes sortes dont nous nous sommes imprégnés en cours de route depuis notre enfance. Pour aborder la ville souhaitée nous ajustons la toilette de notre pensée, nous mettons un peu d'ordre à notre tenue de barbare occidental.

Des mélodies volent dans l'air tandis que nous nous dirigeons vers la sortie. Alors j'ai conscience de la rapidité avec laquelle j'ai été entraîné vers ce

pays si éloigné du nôtre par tant d'abîmes de toutes sortes, tant d'obstacles infranchissables d'idées, de croyances et de mœurs, plus encore que par la distance, — si éloigné surtout par l'âge de ses civilisations successives. Je vois combien légères ont été les impressions recueillies sur mon chemin depuis l'effondrement des côtes de Marseille dans la brume. et combien superficielles ces « Visions » de pays entrevus à travers les gazes magiques de la rêverie. avec, pour cadre, le bleu du ciel et l'or du soleil. Visions rapides, visions fragiles et éphémères à la porte de l'Egypte, le plus vieux temple du monde...

Soudain un éclair sillonne mon esprit : Elle! Elle, la divine musicienne des « Elfes », Elle qui sut, en quelques heures, noyer mon âme d'une angoisse indéfinissable, remplir ma vie immensément!...

Et tandis que nous franchissons la porte pour prendre notre premier contact avec la Ville, tandis que les voitures nous emmènent au galop vers notre nouvelle demeure, un charme étrange s'empare de moi sous forme de musiques et de fanfares aériennes.

Dans la joie de l'arrivée mêlée à ce souvenir qui revient me hanter, il me semble que tout chante et sourit autour de nous. Et quoiqu'on ne puisse se défendre d'une certaine tristesse née du brusque passage dans ce monde de choses aimées, on se sent vite l'âme et le cœur légers dans le ravissement de cette entrée au Caire par une nuit rose emplie de brises parfumées...

XIX

Octobre 190...

Et maintenant c'est l'Egypte, la lumière, la lumière qui va toujours croissant et les parfums qui en sont le complément...

Voici plus d'une quinzaine que je suis ici, et ma

vie coule doucement, comme une source paresseuse.

Je m'imprègne de cette volupté nécessaire à qui veut poursuivre le « Beau Voyage » jusqu'aux confins de l'âme musulmane, s'immiscer dans le secret de toutes ces *choses qui meurent* et qui furent son œuvre.

C'est l'Egypte, la lumière, les parfums...

Loin du quartier européen, presque au cœur de la vie arabe, à l'orée du monde antique, je vais goûter la joie de vivre seul. Vivre seul, c'est vivre libre! Je ne veux plus penser à rien. Pendant des mois je vais m'appliquer à reculer dans l'Histoire. J'irai loin, très loin, au bout du Passé, et lorsque j'aurai enfin atteint la limite désirée, je respirerai largement, ainsi qu'en une vaste chambre ouverte à tous les vents. Sans contrainte du temps ni de la distance, j'ouvrirai mon cœur à tout ce qui me paraîtra pur et sublime; je parcourrai des immensités dans la quiétude profonde de l'isolement : j'espacerai mon âme...

C'est l'Egypte, la lumière, les parfums!

Comme l'Europe paraît lontain déjà! Comme elle l'est, effectivement! Je n'ai lu aucun journal français depuis près d'un mois et je n'en éprouve pas le moindre désir. Je m'en vais vers un autre monde et, de ma vie, je n'ai eu conscience de m'être jamais senti aussi loin...

Pourtant je marche toujours, j'avance. Je me détache peu à peu de la route parcourue pour m'attacher ailleurs, à toutes choses aimées parce que belles.

Autour de moi, tout me soutient; tout m'incite à cet éloignement : l'Afrique me reconquiert.

C'est l'Egypte, la lumière, les parfums...

XX

Toute blanche, éclatante et ruisselante de clarté sous la verrière multicolore qui lui sert de dôme,

avec sa façade ouvragée en larges portiques, elle a fort grand air, notre maison. Et, avec cela, née de l'Orient jusqu'en ses moindres détails.

Des moucharabiehs aux transparents de vitraux polychrômes masquent les fenêtres du premier étage, un premier tout en vérandahs, en rotondes et vestibules spacieux comme des nefs de cathédrale. Maison de l'Islam faite pour une vie de rêve, palais profané d'un Grand d'Egypte, sérail européanisé et devenu, au cœur de la vie musulmane, un petit coin bien français.

Là, dans la pénombre fraîche, dans le silence que seules viennent rompre, au matin, les chansons quasi-liturgiques des marchands de fruits, et, le soir, des chœurs werthériens de Syriens alanguis, mes voisins, on m'a réservé les appartements jadis occupés par les eunuques de céans.

« Jadis », c'était au temps des Turcs, mais c'est hier encore, et le palais est tout enfiévré de la lascivité de ses anciennes habitantes. L'air y est resté comme attiédi de parfums très complexes et indéfinissables qui sont ceux de la rose, de la banane, du jasmin, mêlés au benjoin qui brûle, au sandal et à l'odeur plus angoissante encore des vieux livres abandonnés derrière des portes de greniers qu'on n'ouvre plus.

C'est l'Egypte, la lumière, les parfums! Mais hélas! On va dévaster notre jardin, le double jardin de vigne vierge, de palmiers et d'orangers en fleurs...

XXI

De solides ferrures ouvragées condamnent mes fenêtres, ajoutant au charme de l'exotisme ambiant, coin de harem, coin de vérité dans cet isolement balsamique.

De mon lit j'aperçois, de l'autre côté d'une ruelle étroite et poudreuse, tout un vieux petit quartier

caduc, sans issue et qui, lui aussi, sent les ruines.

De plus près, mon regard plonge dans une cour carrée, enclose par trois maisons sœurs et une vieille barrière dépeinte, vermoulue. Elles sont si simples, si tranquilles d'aspect, ces maisons brunes, avec leur cour déserte! Celle du fond surtout!

Personne ne daigne s'en préoccuper, et aucun des rares passants de la ruelle poudreuse ne semble attacher d'importance à ces persiennes éternellement closes derrière lesquelles on ne suppose aucun être vivant. Il ne doit rien se passer, là-bas derrière. Cest un abandon, et ceux qui y logèrent doivent être morts ou partis sans retour...

Mais à l'heure élue du *magh'reb*, quand le soleil va disparaître à l'horizon de pourpre, la petite cour soudain s'illumine. A cette ultime caresse du jour, elle sourit, et ce sourire est toute une nostalgie quand le dernier rayon glisse en traînées roses sur ce coin d'indifférence et peut-être d'oubli définitif. Cela dure peu, très peu. Mais on a le temps d'être ému; il y a contact, sensation, et cela suffit.

XXII

Nos domestiques, tous des nègres, sont une pléiade et ne savent pas le français, bien entendu. J'ai dû rassembler dans le débarras de mes souvenirs toutes les bribes d'arabe qui y sommeillaient, et encore ne me comprennent-ils qu'imparfaitement.

Ce sont des Barbarins, des gens nés à la lisière du Soudan, là-bas, dans les parages de Khartoum, plus loin peut-être, plus bas, de l'autre côté de l'Equateur qui brûle et qui noircit, au fin bout du Nil.

Ils parlent entre eux leur dialecte natal, saccadé et rythmé comme une prière, mystérieux et enchanteur comme leurs solitudes, comme eux aussi et leurs grands yeux remplis de paysages mélancoliques.

Sans doute regrettent-ils, dans leur caquetage d'oiseaux des tropiques, les forêts de lianes jadis parcourues à la poursuite des *méchants esprits à figure bleue* (1) ou les cascades d'argent écoutées au clair de la lune. Leur langue n'est qu'une harmonie pour moi, et eux ne sont que des ombres, des ombres aux gestes très lents et compassés.

Celui qui m'est attaché, Hassan, me paraît plus fin, plus immatériel encore que les autres et, dès le premier jour, il m'a suggéré, avec sa longue galabiyeh blanche, l'idée de l'appeler Zig.

Zig était un fox terrier de mes amis qui, tout blanc et museau noir, me souriait toujours quand je passais près de lui, à Wallington. Peut-être est-ce là la raison...

En tout cas, son nom sied à mon boy barbarin, il va si bien à son large sourire de bonne bête docile et affectueuse. Zig!...

XXIII

C'est l'Egypte, et je sens que là, dans cette résidence beylicale désaffectée mais restée blanche comme un beau paros, vaste comme une palmeraie profonde, je vais enfin, entouré d'âmes simples, poursuivre mon rêve de vieil Orient resplendissant et morne.

N'est-il pas commencé déjà? N'ai-je point senti monter en moi, de la petite cour isolée et triste qui dort sous mes fenêtres comme un effluve mystique par les beaux soirs de lune?...

Sans que j'aie jamais su d'où il venait ni pourquoi, un vieillard arabe, vêtu d'étoffes aux couleurs éteintes, entrait chaque soir s'installer sur les marches d'un escalier de pierre qui conduit à la plus morte des trois maisons — celle du milieu.

(1) Sorte de singe des tropiques dont la figure est striée de bleu.

Parfaitement beau, avec sa barbe blanche taillée en collier, on l'eût pris pour un sénateur romain. Mais son visage était empreint d'une tristesse profonde.

Il s'asseyait toujours là, à la même place, dans la même attitude et, le regard perdu dans l'infini bleu de la nuit qui tombait, il chantait, sur de vieux airs d'Asie, des cantilènes suaves. Les sons étaient si faibles, au début, si tremblants qu'ils ressemblaient à des râles d'agonisant. Mais peu à peu, la voix s'échauffait, vibrait, pour monter enfin en un cantique adorable dans la nuit.

On sentait qu'il s'y donnait tout entier, qu'il s'y abandonnait. Ah ! combien j'eusse aimé entendre ses paroles, — élégies sans doute nées de tristesses incurables ! Il trouvait des modulations si inattendues pour exhaler ces vers dont il devait être le poète et l'aède ! Et quand son mince filet de voix rencontrait un obstacle, — une peine plus profonde, — alors il se brisait en une écume de petites notes aiguës qui vous remuaient le cœur...

L'homme chantait dans la nuit et le Silence semblait attentif avec moi, tant sa voix révélait le charme secret et indéfinissable de la vieille, très vieille musique.

C'étaient des hymnes monochrômes, semblables à des psalmodies : deux soupirs tournant autour d'une même note.

Sa mélopée finie, il levait vers le ciel sa belle figure chenue et puis pas à pas, lentement, lentement, il s'éloignait. Il sortait dans la ruelle déserte pour, de là, se perdre dans la grande rue emplie de la lumière fade des réverbères, du bruit brutal des tramways dont les trolleys sillonnent le ciel de fulgurations bleues, et des mille mouvements de la vie.

Tous les jours, il revenait ainsi, pour le même étrange motif. Pourtant, un soir, je l'attendis longtemps. Il ne revint pas. Il ne revint plus, jamais. Cependant le son de sa voix m'enveloppe encore, en rêve, de mélodies. Je revois, je compte ses moindres

gestes agrandis par l'ombre de la nuit lunaire, et je suis attristé indiciblement à la pensée que cet homme, tout comme l'incomparable virtuose du « Yang-Tsé », a pu partir, lui aussi, pour toujours..

Tous deux ont, devant moi, fait passer un peu de leur cœur dans des mélodies qui m'empoignèrent et tous deux, après m'avoir charmé, sont subitement rentrés dans la nuit du mystère, dans l'Inconnu.

De leur côté comme du mien, c'est un éloignement, un accomplissement de la destinée. Qui sait? peut-être aussi de l'idéal...

Donc je ne saurai rien de ce chanteur âgé ni du motif qui l'amenait à venir exhaler ainsi, chaque soir, à cet endroit, une ballade qui offrait tous les symptômes d'une plainte d'amour.

Et cela semble si lointain déjà! C'est si peu la France.. Voilà ce qui m'éloigne de l'Europe et m'ouvre des routes nouvelles que l'art du bonheur éclaire. Elles me conduiront peut-être loin, ces routes, bien loin, au vrai cœur de l'Egypte, de cette Egypte de lumière et de parfums...

. . . . . .

XXIV

Sans que rien lui révélât le charme qui s'opérait en lui, Gilles, amoureux de l'Orient, s'orientalisait chaque jour davantage. Son journal en faisait foi.

Il en avait si peu besoin, à la vérité. N'était-il pas un cœur tout acquis à la cause musulmane, lui qui avait passé sa jeunesse dans l'ombre des mosquées?

Il se demandait parfois si quelqu'un de ses ancêtres lontains n'avait pas été un Musulman. Au fin fond de son être, il sentait qu'il avait une petite corde intime très délicate, et que cette corde vibrait chaque fois qu'il assistait à une cérémonie mahométane.

On a souvent de ces intuitions et il est impossible de les analyser : elles sont indécomposables.

C'est ainsi que lorsqu'il écoutait de la musique arabe, cette musique crispante de tam-tam, de hautbois aigrelet ou de petite guitare en carapace de tortue, musique qui faisait sourire de compassion ses camarades, il lui trouvait, lui, des beautés indicibles. Cet air monotone et lent, ces trois pauvres petites notes répétées indéfiniment comme un refrain de complainte sans couplets, ce glissement de doigt imitant un cri de douleur déchirant sur le *mi*-aigu de la guitare indigène, tout le faisait tressaillir jusqu'en ses tréfonds.

De même, il ne trouvait rien de ridicule à ces mœurs qui nous semblent si étranges, à nous autres, parce qu'elles diffèrent *trop* des nôtres et que, avec notre excessive éducation européenne, nous ne sommes pas organisés pour les comprendre.

Il les admirait lui, les comprenait, ces mariages jeunes et mystérieux, cette vie calme de glissements feutrés et de murmures dans l'ombre des harems, cette étude mise en pratique du Coran qui est aux Musulmans plus qu'une encyclopédie dictée à eux, en passant, par Mahomet, l'homme à la figure d'ange.

Oui! Il comprenait tout cela fort bien. Il en était comme incarné et il essayait souvent d'initier à cette admiration ses amis qui, eux, souriaient parce qu'ils n'en saisissaient pas toutes les grâces.

Et puis sa descendance franc-comtoise, mitigée peut-être d'éléments espagnols, autant dire maures..

Et c'est ce qui lui faisait dire avec une sorte d'attendrissement respectueux et recueilli :

— Un de mes ancêtres doit être Musulman. La goutte de sang qu'il m'a léguée cause une révolution dans mes veines d'Européen déraciné et transplanté...

XXV

Installé depuis trois semaines à peine, il connaissait déjà par cœur ces dédales de ruelles étroites

recouvertes de tentes bariolées qui caractérisent toutes les très vieilles cités de l'Orient. Il aurait pu les parcourir la nuit, les yeux fermés, sans se perdre. Il s'y promenait en flâneur comme chez lui, y visitait des mosquées et des magasins, y faisait la charité et, pour n'être pas importuné par des regards par trop scrutateurs ou spéculateurs, il se coiffait, pour y aller, du tarbouche rouge des Egyptiens : le fez haut de forme à long gland de soie noire. A la main, un chapelet de grains d'ambre négligemment balancé complétait sa silhouette d'Oriental.

On l'eut pris pour un Stamboulin plus musulman que le Coran, mais non pour un Infidèle.

Souvent, dans cet équipage, on le rencontrait fort loin de sa demeure, en plein quartier indigène de Margouche ou du Mousky, assis à la porte d'un café turc entre une minuscule tasse de *kaouah* parfumé et un narguilhé aux fumées bleues d'encens.

Lui qui ne fumait pas, en Europe, qui ne pouvait même pas supporter la fumée, le voilà qui se délectait dans ces rêveries que favorise le poétique, le gracieux narguilhé. Il s'y complaisait, maintenant, et il les provoquait chaque fois qu'il le pouvait.

On s'habituait à lui, aussi, peu à peu. On le prenait pour un *Effendi* authentique et certains marchands le saluaient au passage d'un *Salam* réservé aux seuls adorateurs d'Allah.

XXVI

Toutes ses visites officielles, Gilles les avait faites — bâclées plutôt! — dans la huitaine de son arrivée : les Ambassades, les Consulats, les Ministères; et il s'était bien promis de n'y retourner que pour affaires strictement nécessaires. Tout cela sentait trop l'Europe : de l'ennui en faux col et manchettes.

Non! Il se tenait sa promesse d'oublier momentanément l'Europe maussade et de ne la retrouver

qu'en y rentrant, comme après les rêves enchanteurs la réalité, la froide et cruelle réalité. Ce serait assez tôt. Les rêves enchanteurs durent si peu, toujours...

Il s'était dit :

— J'irai loin, très loin. Je parcourrai des immensités dans la quiétude de l'isolement : j'espacerai mon âme.

Et il le faisait.

Un jour donc, ainsi réincarné dans la silhouette d'un Oriental de bon ton, Gilles cheminait dans les ruelles du Khan-el-Khalil qu'on englobe généralement sous le vocable plus rapide de *Bazar*. Il adorait muser dans ce coin étrange du Mousky où se tiennent accroupis sur les tapis rares, comme des Bouddhas dans leurs niches, tous les marchands de richesses de l'Inde et d'Extrême Asie.

Il prenait, disait-il, des *bains d'yeux* dans les couleurs liquides des pierres précieuses, dans les reflets des cuivres ciselés et des vieilles soieries brodées d'or et d'argent. Il assistait à des agonies de turquoises et de perles. Il touchait à toutes ces belles choses en artiste, en dilettante, vivait avec elles des minutes exquises...

Chemin faisant, il fallit être heurté par une voiture de harem aux stores mi-baissés. Effrayé tout d'abord, il allait invectiver — oh ! avec douceur, — l'inévitable ennuque du siège lorsque, jetant machinalement les yeux dans la voiture, il s'arrêta, comme figé, au vol d'un souvenir.

Trois dames étaient là, entassées dans le coupé, trois dames aux formes ensevelies sous le *habarra* destructeur. Ses regards essuyèrent le feu de six yeux noirs l'espace d'une seconde et... la voiture passa.

Et cette voiture, toute pareille à celle d'Alexandrie, ces formes entrevues sans figure, sans vie, sans rien d'humain, ces six grands yeux isolés qui l'avaient fixé sans expression, tout cela venait de verser en son cœur une nouvelle coulée de poison exotique.

Oh! la revoir, la revoir à tout prix, *Celle* de là-bas qui l'avait fasciné de si suaves mélodies! L'entendre encore, lui parler! Qui sait? L'aimer peut-être...

L'aimer! N'avait-il pas senti chavirer son cœur quand elle était passée à le frôler sans même détourner la tête, à Alexandrie, au débarcadère? Ne pensait-il pas sans cesse à elle, énigmatique, cruelle, fugitive inconnue?...

Et depuis cet incident, tous les jours, à l'aventure, guidé par sa seule fantaisie et par le hasard, il va, droit devant lui, interrogeant du regard toutes les voitures qui passent, toujours désillusionné le soir de n'avoir point encore découvert la bonne.

— Et pourtant, ne cesse-t-il de murmurer le cœur plein de son obsédante chimère, elle existe, la voiture fantôme, sûrement elle existe...

DEUXIÈME PARTIE

Le Caire, Bruges musulmane.

U. OF ILL. LIB.

I

Fin octobre 190...

Dans la nuit, la chaude et radieuse nuit de l'automne égyptien, le *Ramadhan* bat son plein.

Les Musulmans qui jeûnent tout le jour, suivant la plus grave des cinq lois fondamentales du Coran, semblent reprendre vie avec le soir et retrouver leurs sens engourdis. Pendant les heures d'ombre qui suivent une journée d'abstinences de toutes sortes, ils donnent libre cours à leurs passions, pour retomber, avec le lever du soleil, dans le silence et le recueillement des grandes retraites.

Partout la fête bourdonne et le repas de la mi-nuit les tient, jusqu'aux petites heures, éveillés et joyeux. Et cela pendant un mois lunaire.

Au bruit du canon annonciateur du crépuscule, durant toute cette lune sacrée, les quartiers arabes revêtent la vie intense des réjouissances populaires. Comme sous une baguette de fée, tout s'illumine et chante en un clin d'œil, les cigarettes fument, les sourires fleurissent les visages...

Sous les girandoles de petites lanternes primitives, les marchands ambulants débitent leurs sucreries et leurs sirops aux invraisemblables couleurs, aux saveurs mièvres : leur *balouza* (1) aux raisins de Smyrne et leur *gounafa* (2) dorée au four, leur pâte d'abricots, surtout, grandes feuilles brunâtres

(1) Pâte sucrée à l'amidon. Mets turc.
(2) Pâtisserie indigène.

d'amar-ed-dine (1) si semblables d'aspect à notre papier brun d'emballage et qui, fondues en marmelade, régaleront les jeunes et les vieux, preuves naïves des grandes joies des peuples...

Les mosquées aussi s'animent, avec leurs parures de gala, et ces bagues de lumière dont elles ornent leurs minarets font songer à de nouvelles pléiades que le Ramadhan sèmerait dans l'air limpide, floraison nouvelle du firmament égyptien, le jardin des clartés...

Les murs, les tours massives, les dômes, tout s'efface dans la nuit pour se confondre avec l'ombre bleue. La matière s'assimile au néant infini.

Alors ces cercles de lumière vus d'un peu loin et à cette hauteur donnent l'impression inattendue et rare de farandoles de petits astres à une fête d'étoiles...

II

4 novembre 190..

Il touche à sa fin, le *Ramadhan*, et ce soir résonnera le dernier coup de canon de la dernière journée de jeûne. C'est le jour de *Wakfa*, le *Baïram* commence...

Comme le mieux factice qui précède toutes les agonies, les grandes fêtes de la mort de ce mois sacré redoublent de joie exubérante, pour s'effacer ensuite, comme cela, tout d'un coup et s'enfoncer dans le Passé. Plus rien n'en restera, qu'un fragile souvenir qui, à son tour, ne tardera pas à se ternir devant la splendeur d'une pleine lune nouvelle...

Cinq heures, à la lisière de la ville, dans le soleil clément des fins de jour. Gilles, amoureux des crépuscules, comme d'ailleurs de tout ce qui a une couleur de *chose mourante* et attise l'angoisse du

(1) Littéralement : lune de la religion. Confiture qu'on ne mange qu'à l'époque du Ramadhan.

jamais plus, flâne en quête de sensations — et d'autre chose — dans ces quartiers excentriques où la ville se fond avec le désert.

Les maisons s'espacent entre elles, les rues s'élargissent et sont de sable : une pénétration réciproque de la ville et du désert.

Il ne connaît pas l'endroit et, à l'aventure, il va devant lui, toujours...

Il va, et de toutes les ruelles avoisinantes débouchent, sur la grande artère de sable, des *arabéïas* chargées d'informes ballots d'étoffes noires jetés pêle-mêle les uns près des autres. Elles se mettent à la queue-leu-leu, toutes, et en longue théorie, s'acheminent vers on ne sait quel but, face au désert : une caravane mystérieuse...

Par moments monte le « Ha! Ha! » guttural d'un conducteur qui chemine à la tête de sa haridelle. Il encourage la pauvre bête d'une poignée de paille hachée menu dont la moitié s'envole...

Certaines de ces voitures, sœurs de nos voiturettes des quatre-saisons, transportent, véritables jardinets ambulants, des palmes vertes et des touffes de fleurs; d'autres, des paniers de provisions; sur d'autres enfin, très couleur locale, des enfants, plus ou moins propres, rient, crient, se débattent dans un hourvari de fête foraine.

Parfois, tranchant sur la pauvreté de ces attelages, un élégant équipage, stores baissés...

Et tout cela défile, bruyant et disparate, vers quel pique-nique monstre?...

Gilles qui, machinalement, suit la même route veloutée de sable que ce tintamarre, questionne, œil discret, chacune des voitures plus riches qu'un store indulgent lui permet d'investiguer...

— Elle est étrange, pense-t-il, cette procession de femmes musulmanes dans le crépuscule, de femmes de toutes classes, depuis la *hanum* millionnaire dans son coupé, jusqu'aux informes tas noirs jetés sur les petits chariots primitifs conduits à bout de bride ! Si je les suivais, toutes ces mystérieuses...

III

Elles s'arrêtent, les voitures, afin de déposer leurs vivants fardeaux. Mais quel drôle d'endroit pour une partie de plaisir — car c'en est une! — Ne dirait-on pas un cimetière?

Précisément! En plein désert, un petit cimetière musulman avec, par-ci par-là, quelques constructions de terre grisâtre qui sont sans doute des mausolées patriciens. Dans ces maisonnettes, à ciel ouvert pour la plupart, s'engouffrent les belles dames venues en équipage...

Dans quelques instants il sera en fête, le cimetière, et ce sera bien facile, car il n'a déjà pas l'air si triste que cela, avec ses petites tombes bien blanches, bien régulières, posées sur le grand tapis de sable fauve. Rien de lugubre; aucun ornement attristant ou ridicule, comme chez nous, aucun arbre à élancement de cierge ou à retombée de saule pleureur, — rien en un mot qui *étiquette* l'endroit. Le sable, le sable fin couleur de midi, et, alignés dans la même direction, les pieds orientés vers la Mecque, bien réguliers, bien propres, tout pleins d'invitations, les petits lits de pierre blanche dont certains, ce soir, sont fleuris et décorés de palmes...

L'animation est grande déjà. Des familles entières sont venues s'installer là pour vivre avec leurs disparus les dernières heures gaies de la période sainte.

Des fourneaux ont été montés pour cuire les aliments, des nattes sont étendues qui invitent au repos, et là, accoudé sur les pierres tombales tout comme sur des coussins de sofa, l'on chante les versets du Coran aimés des morts, et l'on bavarde. On bavarde avec volubilité, de tout, mais surtout de ceux qui là-dessous, tout près, à quelques centimètres de la vie, dorment dans l'éternelle paix de la mer de sable, bercés peut-être de rêves magnifiques.

Le Sommeil est généreux dit-on; on lui demande l'oubli, il nous donne le rêve. Qui sait si la Mort,

ce Sommeil des Sommeils, n'est pas plus large encore?...

Et ces gens-là passent, comme chez eux, une tranche de leur vie, une nuit entière dans cette nécropole pour rire, en villégiature chez les Morts. Ils leur tiennent compagnie, leur servent à manger, les entretiennent des événements survenus dans la famille depuis leur départ, leur restituent en quelque sorte, pour cette nuit, leur place accoutumée au foyer familial.

Joliment insouciants, les enfants ne se doutent pas qu'ils coudoient le plus grand Repos, le plus grand Silence — ce qui durera des millions de fois plus longtemps que le monde n'a duré, — et ils continuent leurs ébats et leurs rondes...

Le soleil s'éteint. Le canon tonne. Brouhaha général. Des clameurs partent de tous les gosiers, mais si rauques, si stridentes que les pauvres Morts eux-mêmes doivent en être dérangés dans leur infinie méditation. Le signal de la vie est donné et, avec lui, celui du dernier repas du *Ramadhan*, le dernier solennel *Iftar*.

Ainsi finit, pour une année, la période sacrée des mortifications...

On soupe vite, bruyamment. Des jongleurs sont là qui amusent des cercles de curieux ; des chanteurs rythment les bontés et les prouesses du Prophète sur des airs liturgiques vieux de plus de mille ans; des camelots, des dresseurs de singes cinocéphales et de chèvres, des charmeurs de serpents et de scorpions, des montreurs de naïfs dioramas, tous inattendus en un tel lieu. Et toute cette fête, dans un cimetière, pour des Morts...

Elle a des côtés vraiment grandioses, la religion du Coran, des côtés inaccessibles à notre entendement parce que trop sublimes. Loin de trembler comme nous, pauvres atomes craintifs, devant le Néant de la Mort, énigme angoissante et profonde, les Musulmans la fréquentent, se familiarisent avec elle, et le *Ramadhan*, cette prestigieuse leçon de

modestie qui leur apprend à être pauvres et à jeûner tout le jour, un mois durant, se clôt sur cette cérémonie exemplaire qui, pour leur apprendre à mourir, leur fait passer une nuit au milieu de souvenirs et de tombes... Nous autres nous en ferions un châtiment, un drame. Eux en font le commencement d'une période nouvelle, douce et merveilleuse, qui ne finira plus, jamais...

Gilles s'attarde quelques instants dans cette foule qui s'amuse par devoir. Il fait semblant d'appartenir à un groupe voisin, salue deux ou trois de ceux qui le prennent pour un coréligionnaire et, sans avoir rien découvert de ce qu'il cherchait — mais le cœur grandi, — prend à regret le chemin du retour...

IV

9 novembre.

. . . . . .

L'extrême matin. A travers mes persiennes closes, derrière les grilles de fer qui font de ma chambre *quelque chose que l'on ne franchit pas*, l'aube filtre en timides rayons blancs. On dirait des rayons de lune.

Je n'ai point encore entendu la petite voix languissante du marchand de grenades qui d'ordinaire m'éveille. Tous les bruits de la rue sommeillent. Pourtant je devine qu'aujourd'hui sera fait de soleil et de gloire, comme hier, comme tous les jours ici...

Zig a dû négliger de tirer les volets, hier soir, avant d'allumer les lampes, car des intrus ont passé la nuit chez moi. Sur la corniche de mon armoire, une chauve-souris me regarde d'un air ahuri de prisonnière affamée qui ignore la cause de sa captivité, tandis que, vis-à-vis, juste au-dessus d'une fenêtre, un petit lézard gris, avec une désinvolture amusante, guette des mouches qu'il gobe au passage.

Comme il y en a, de ces mouches! Beaucoup! Beaucoup trop! Pour la nuit, elles s'étaient, elles aussi, logées à l'aventure, au plafond et sur tous les meubles. De mon lit, à travers la moustiquaire où je suis enclos, j'assiste à leur réveil.

Activement elles font leur toilette matinale. Elles ébrouent leurs ailes, les lissent de leurs pattes, les dégourdissent et entonnent leur hymne à Osiris, le dieu-soleil de l'Egypte. Je les vois faire, avec leur air de s'ingénier à mille petites occupations sérieuses autour de moi.

Non, non! Mesdemoiselles les Mouches! Je vous connais. Merci de votre visite. Vous ne pénétrerez pas dans la mousseline interdite!...

J'agite le fin réseau de tulle blanc qui m'entoure, je le soulève et me dirige vers les fenêtres que j'ouvre en grand. Alors toutes, à tire d'ailes, s'enfuient dans le clair soleil qui commence à poindre et vont préluder à leurs rondes et à leurs chasses.

La chauve-souris, ma camarade de chambre, en profite pour regagner ses pénates « dare-dare », quant au petit lézard familier, il a déguerpi électriquement, sans rien dire...

V

Très tôt dans cette matinée, à peine à la fin de mes ablutions qui sont selon le rite coranique, Zig entre en coup de vent.

Est-ce bien lui? Il a l'air ému, état d'âme qui, certes, contrarie ses principes.

Comme d'habitude, pourtant, il me salue joliment du titre de *Haouaga*! — Maître! — et pose sur son cœur sa main droite qu'il élève ensuite à son front pour, de là, la reporter encore à son cœur : un salut qui est comme un geste préparatoire à une incantation. Puis il me tend un plateau de cuivre où je

cueille, au milieu d'arabesques ciselées, tout menu, tout modeste, un carton de visite.

Au-dessous d'un monogramme arabe très compliqué et qui ressemble à un bouquet de ces étranges fleurs héraldiques qui enluminent les Corans manuscrits du XIIe siècle, fleurs dont les tiges remontent, s'entortillent, s'enlacent et se perdent en s'enlaçant, je lis des mots qui, tout d'abord, restent pour moi la même énigme que les fleurs elles-mêmes :

ALAEDDINE BEY ABD-EL-AZIZ

CAIRO.

Cette personre a d'ailleurs dû se nommer au Barbarin, car Zig qui ne sait pas lire me presse :

— Il est au salon, il t'attend, c'est un bey, fils de pacha sans doute. Vite, Maître, on ne fait pas attendre un fils de pacha.

Et il exagère l'emphase.

— *Hoa bey, ibn Bacha! Bacha!...* C'est un bey, fils de pacha, de pacha!...

— Nous ne recevons pas de pachas, nous autres, en France, Zig, et je crains que tout ce chapitre de l'étiquette me manque...

Mais poussé par la curiosité plus que par le blason ottoman de mon visiteur, je me hâte, et quelle n'est pas ma surprise lorsque, pénétrant au salon, je vois, les deux mains tendues vers moi, impeccable comme toujours, le teint velouté et chaud des grandes fleurs d'Orient, *le frère de Celle qui joua les « Elfes »* — je l'avais étiqueté ainsi, sous la vitrine de mes souvenirs.

— Est-ce possible? Vous avez donc...

Et nous y allons de toute la gamme des grandes cérémonies orientales où l'on porte la main à son cœur, puis à son front, et, de nouveau, à son cœur. Cela n'en finit plus, à tel point que je me sens à court de geste raffiné susceptible de clouer là ce courtois Alaeddine.

A la fin, au milieu de ces politesses profondes, je démêle la façon dont il m'a découvert dans cette Babylone moderne. Il a séjourné quelque temps à Alexandrie, a revu de nos compagnons du « Yang-Tsé » qui lui ont rappelé mon adresse et... le voilà.

Allons! Contre toute espérance son au revoir se réalise! Mais alors?... Chut!... Et nous parlons de tout autre chose.

Deux ex machinà, il vient se mettre à ma disposition pour me faire visiter le Caire et me faciliter l'accès dans tous les recoins sacro-saints de la vieille cité des Khalifes.

Il est attaché à l'un des plus importants ministères égyptiens et il met, dit-il, *à mes pieds*, toutes les faveurs dont lui-même peut disposer. On n'est pas plus antique...

Et alors, selon le mode arabe, nous voilà replongés dans le grand imbroglio des remerciements et des révérences. Et l'étiquette est sauve.

Oh! oui, elle l'est, sauve, l'étiquette! Elle l'est même trop, à mon sens. Aussi est-ce avec la plus grande circonspection que je souris en manière d'acquiescement lorsqu'il me parle de ces dames, ravies, paraît-il, de leur traversée. Je n'ose risquer aucun commentaire, ne sachant comment il le prendrait. Mais au fond de moi-même je sens mon cœur danser et se trémousser comme un petit fou...

Du calme! Ne me suis-je pas promis de respecter les mœurs de mon nouveau pays, de redevenir ancien?...

Contentons-nous d'accepter son offre pour ce soir du spectacle d'un coucher de soleil sur la ville. Il m'indiquera, doigt tendu et de haut, les moindres coins immortels de cette capitale qu'il aime, ceux que le progrès rapace daigne encore respecter...

VI

Nous voici, Alaeddine et moi, en route vers ces petites collines qui forment comme une enceinte naturelle au Caire du côté de l'est, le long des vieux remparts qui coulent de la Citadelle.

Il y a longtemps que les *muezzins* ont, de leur voix de source, clamé la prière de trois heures et le soleil baisse progressivement dans le ciel diaphane. Nous traversons dans l'ombre une infinité de ruelles grises et tortueuses qui se combinent, s'entrecroisent en de tels dédales qu'on a l'air de revenir sur ses pas, à chaque tournant.

Afin de passer inaperçus dans ces quartiers tout arabes, nous nous sommes identifiés au milieu. Alaeddine a changé de tenue : *galabiyeh* de soie crevette recouverte du vaste manteau des *cheikhs*, une *habaïa* havane. Autour du cou un inestimable châle de l'Inde — semis de fleurs versicolores sur fond crême, — et cela lui donne, si jeune, un air très *vieil Orient*. Quant à moi je suis toujours l'effendi au tarbouche. A la main notre chasse-mouches de crin monté sur ivoire. Et nous allons...

Nous causons de tout un peu et surtout de la vieille littérature arabe, de ces chansons de gestes, tour à tour enjôleuses et terrifiantes, nées sur le sol de l'Andalousie au temps des héros maures de Séville et de Grenade, et que répètent, au coin des rues, les trouvères et les jongleurs indigènes. Et nous nous découvrons des sympathies littéraires communes.

Mais ce qui m'intrigue au fond, ce que je brûle de connaître, il le sent bien, c'est l'opinion d'un Musulman sur la campagne féministe qui, en Europe, défraye en ce moment toutes les chroniques. Des noms se prononcent, turcs et français, dont l'écho roule en grossissant, comme une vague de marée, de Turquie en Asie, d'Asie en Afrique. On prétend même qu'un grave mouvement de la « Jeune Tur-

quie » serait sous roche, à quoi l'influence féminine ne serait point étrangère (1).

Insensiblement, diplomatiquement, j'amène mon Alaeddine sur ce terrain.

VII

— Tout cela, me dit-il en rejetant d'un coup de main gracieux son châle autour de son cou, c'est de l'utopie, de la pure rêverie. L'Al-Coran est là, et vous savez combien nous le respectons à la lettre. Jamais une Musulmane ne se mariera à un Infidèle, quelque riche soit-il, fût-elle dans la pire détresse... Je veux bien qu'une jolie Turque se soit laissé prendre aux moustaches d'un secrétaire d'ambassade et que, du petit doigt, elle ait fait, à travers ses moucharabiehs, un signe d'amour au caïque qui glissait vers les Eaux Douces d'Asie. Mais c'est là une exception, croyez-moi, l'Exception, qui a bouleversé la Turquie et jeté la déconsidération sur une famille pour plusieurs générations. Oh! le dénouement fut légal, direz-vous, très légal, mais à vos seuls yeux. En fait, pour nous rien n'existe de ce petit coup d'état, sinon l'épouvante et l'horreur de toutes les aïeules de l'Islam, conservatrices des traditions ancestrales. Je ne dis pas qu'à la longue, dans des siècles, le mouvement en faveur de la femme ne finisse par triompher, mais, jusqu'ici, croyez-moi, personne n'est mûr pour cette révolution — car c'en est une. Nous ne pourrions, nous ne saurions goûter ses bienfaits...

— Votre voyage en Europe, Alaeddine, est à lui seul un désir, un embryon d'émancipation, n'est-ce pas? Ne répond-il pas pour vous à un besoin moral, une nécessité absolue dans l'évolution des idées?...

(1) Ceci fut écrit en 1906. La révolution turque et la déchéance du Sultan Abd-el-Hamid datent de 1908.

— Je ne dis pas non. Nous en parlerons. Envisageons pour l'instant la généralité, la foule. La Musulmane, en ce qui concerne les prétendues joies du dehors, est aveugle-née; elle n'y a jamais goûté. A peine les a-t-elle, dans sa prime jeunesse, entrevues, effleurées. Ses regrets ne peuvent donc être, vous le supposez bien, que... fort atténués, tout relatifs...

— Raison de plus! Ces effleurements sont ses tyrans. Ils font naître en elle le désir des « revenez-y », et sa vie doit lui en paraître d'autant plus déserte... Vous parliez d'exception, tout à l'heure, mais n'est-ce pas elle, dites-moi, qui cause les révolutions, l'exception intellectuelle et active? Le peuple ne sera-t-il pas toujours disposé à tous les renoncements, tous les reniements pour suivre celui ou celle qui, par ses actes ou ses paroles aura su s'imposer à lui comme guide, comme chef? Et ne le fera-t-il pas d'autant plus volontiers si une vie pleine de toutes les libertés en est le prix?... La Musulmane n'a-t-elle pas quelquefois des soubresauts de lassitude devant la monotonie de son existence? Ne trahit-elle pas, par des mots ou des gestes, sa résolution d'éclairer enfin sa vie et de passer du rang de simple unité qui respire à celui d'esprit qui crée et de volonté qui agit?

Alaeddine comprend que je fais allusion à certaines intellectuelles Turques qui envoient leur prose aux journaux de France.

— Des nietzschéennes, oui! Mais toutes les Musulmanes ne sont point nietzschéennes, Allah soit loué! En général la Musulmane aime sa vie; elle la partage entre ses fils qu'elle élève toujours en conquérants, en dominateurs, et son mari qu'elle craint et révère. Je ne parle pas des visites aux amies...

— Ne la partage-t-elle pas aussi avec ses..., comment dirai-je? partenaires, concurrentes?

— C'est bien cela, je vous y attendais : les *dourras*. Mais proclamez donc, Monsieur, que de plus en plus se perd la polygamie de nos aïeux. Comptez-vous

pour rien les exigences de la vie moderne, la matérielle à assurer?...

Mais j'appuie :

— Alors vous détruisez le harem?

— Qui, moi? Pas du tout. Le harem! Avez-vous seulement jamais senti, vous autres, toute la douceur de ce mot? Bab-el-harem, la porte réservée aux femmes, la porte par laquelle on accède aux appartements privés, au « home »... Vous en faites, vous, gens d'Europe, un endroit clos et mystérieux au fond de la maison, une sorte d'antre à débauche. Pourquoi? Un hall de parade jonché de tapis et de fleurs, alourdi de vapeurs d'encens, rempli de musiques crispantes, digne théâtre de scènes dont Messaline elle-même eût rougi. Vous ne savez pas, vous êtes curieux et vous brodez. Ce harem-là, c'est votre cerveau...

Mais Alaeddine rectifie :

— Le cerveau de ceux qui voudraient voir, croient avoir vu et, prenant leurs élucubrations pour des réalités, font un vilain torchon de l'honneur de nos mères et de nos sœurs.

Je sens que ce pauvre Alaeddine ne sais plus comment me convaincre, moi qui le suis depuis si longtemps! Il est tout rouge et il joint les gestes à la parole. Son manteau bat l'air comme de grandes ailes nerveuses.

— Erreur, perversité, diffamation! Le harem, voyez-vous, c'est toute notre maison; la douce intimité familiale qu'aucun étranger ne trouble, l'affection dans la paix. Appelez-le le salon où notre mère reçoit ses amies, le petit bureau où notre sœur lit et apprend à chanter, le temple de béatitude où, dans la fumée des cigarettes blondes, nos grand'-mères se remémorent les belles traditions défuntes, protectrices de l'honneur de la famille.

— On y intrigue, on y potine, on y vit dans une atmosphère de coulisses matrimoniales, et l'on y juge avant la lettre celles qui seront un jour vos répudiées, pauvres déçues à qui vous aurez, selon

l'expression consacrée, *rendu leur papier*. Rendre le papier qui vous liait, signe que tout est rompu, déchiré...

Faut-il que je sois cruel, tout de même, pour retourner ainsi le fer dans la blessure !

— Parfaitement, riposte Alaeddine, mais tout cela avec la plus grave dignité, les plus mûres réflexions. Combien de vos mariages gagneraient à être ainsi débattus dans des harems, c'est-à-dire par des femmes, créatures spécialement organisées pour rechercher et découvrir les causes et les effets des choses et des actions !..

Nous allumons une cigarette et la fumée me fait tousser.

— Comme vous connaîtriez mieux vos femmes ! Combien de surprises et de déceptions vous vous éviteriez surtout ! Voilà le harem, c'est la félicité...

— Oui d'accord, mais je pensais à...

— A l'écroulement, à l'effondrement des jolies légendes qui chatouillent. Mais ce sont là des sujets dont je ne devrais point parler. Ces questions-là, voyez-vous, doivent, elles aussi, rester *sous le voile*.

Et la figure d'Alaeddine s'illumine du petit sourire d'un qui est sûr d'avoir prouvé une théorie.

Nos cigarettes, relevées d'un brin de haschisch, embaument. Nous hâtons le pas sans nous en douter.

VIII

Vivement, Alaeddine cingle l'air de son chasse-mouches qui siffle et, sans provocation de ma part cette fois :

— Et dire, continue-t-il, que cela s'appelle de l'histoire. Tenez, je voudrais interdire tous ces livres qui faussent l'esprit en même temps que le sens moral. Il n'y a qu'un seul de vos compatriotes qui

nous ait compris, et cela parce qu'il nous aime. Vous le connaissez, nous le lisions à bord.

— Entendu. Vous êtes rebelle au féminisme. Tenons-nous-en là et bravo!..

— Pas du tout, insiste-t-il. Notre voyage en Europe vient me prêter main forte. Une simple cure, il est vrai, mais aussi un grand désir de voir et d'apprendre. La vie n'a de prix qu'autant qu'on peut agrandir son horizon. Agrandir cet horizon, c'est s'agrandir soi-même, c'est se renouveler. L'homme qui n'a vu que son clocher, qui n'a aimé que ses compatriotes est passé sans but sur la terre. Il n'a rien vu, rien su, rien dit de neuf : il a manqué sa vie. C'est pour cela que chaque année nous visitons un nouveau coin de l'Europe. Mais une fois rentrées chez nous, ces dames sont tenues de réintégrer aussi les mœurs du pays qui est le leur, le nôtre, sous peine de disqualification...

— Fort bien !..

Alaeddine semble remonté comme un moulin à prières du Thibet. Il a même l'air tout heureux de son éloquence improvisée — j'allais dire de table d'hôte, — et, de sa cigarette au haschisch, il tire de grosses bouffées de fumée bleuâtre.

— Il faut que l'exemple vienne de haut, poursuit-il. Le jour approche, peut-être, où il sera donné. Alors le coup de bistouri ouvrira la plaie. Tout d'abord la blessure cuira, mais on s'y fera à la longue, et la guérison s'ensuivra, toute seule...

— Bon ! Exemple : la jeune fille arabe qui vient d'être reçue à son baccalauréat.

— Parfait ! d'autres suivront sous peu. Et ce jour-là l'Egypte aura, comme le Japon, sauté le fossé, elle se sera enfin réalisée en vivant à la lettre la prophétie de notre Ismaïl Pacha : « Notre pays n'est plus en Afrique. il fait partie de l'Europe ».

— Encore un pays qui disparaîtra. La dernière mort de l'Egypte.

— Non, mais une autre vie : une renaissance égyptienne.

— Comme le Japon, il vous faudra alors vous confectionner une philosophie sur mesure. L'Egypte, voyez-vous, n'a qu'à vouloir.

— Et comment vouloir? Vouloir quoi pour arriver à l'émancipation féminine que vous semblez préconiser?

— Vouloir les réformes de l'âme, d'abord. Interprêtez avec méthode votre divin Coran et vous verrez. Il ne vous faut pas être plus musulman que le livre du Chéri et, s'il était ici, le Prophète — que son nom soit hautement vénéré! — vous ouvrirait lui-même la voie du progrès. Le terrain a besoin de culture. Il s'agit de tracer droit les sillons et d'y semer avec précaution la graine qu'on y veut voir germer. Si la fleur s'épanouit jamais, alors vous pourrez dire qu'Al-Coran n'est pas seulement un merveilleux poème de science et de pitié, mais le grand conseiller des évolutions, et son auteur le précurseur des plus grands philosophes modernes.

— Nous le dirons, oui, nous le dirons, s'écrie Alaeddine en jetant d'un tour de doigt sa cigarette presque consumée. Ah! vous nous aimez donc, vous aussi!

— Quel enthousiasme!...

— Cependant certains points ne seront jamais élucidés, comme la caresse permise en public à la jeune fille sous l'œil impassible de toute sa famille, l'étreinte amoureuse consacrée par la musique...

— Et c'est?...

— La danse, la valse impudique.

Et, avec ce mot, l'âme profondément musulmane d'Alaeddine fait pencher tous les beaux raisonnements qu'il lui a plu me tenir.

Allons, cet ami est décidément très *vieille-Egypte*. Au fond je le préfère ainsi.

IX

Devisant de la sorte, nous avons, sans nous en apercevoir, parcouru la moitié de la ville. Nous voici au pied des Moulins-à-vent, ces collines de sable du haut desquelles nous jouirons dans son ensemble du rapide coucher de soleil sur la plaine.

Jusqu'ici l'autre moitié de notre petite planète était plongée dans l'ombre, tournée vers le grand gouffre noir du Néant. Le crépuscule auquel nous allons assister sera comme une consolation très douce avant que, par une sorte de déclenchement cosmique, nous nous trouvions à notre tour et pour douze heures en face de ces insondables ténèbres.

Nous grimpons, avançant d'un pas, reculant de deux, dans le sable qui glisse. C'est lent et pénible comme un pèlerinage.

Au fur et à mesure que nous nous élevons, le tableau s'élargit à nos pieds. La ville s'agrandit et se déploie enfin dans toute sa splendeur grise cependant que l'Astre, déjà très bas à l'horizon, fait pousser sur un ciel de féerie sa magique végétation de flammes.

Les lointains s'ouvrent, plats, monotones. Encore un pas et nous atteignons le faîte du monticule. La dernière escalade; Alaeddine est tout essoufflé. Moi, je n'ose point l'être.

Ce n'est plus la ville à présent, c'est toute la plaine, un pays entier qui s'offre à nos regards éblouis, pays vert et gris-rose dont les teintes sont nettement tranchées par l'écharpe blonde du Nil qui semble tombée là par mégarde.

Tout au fond, à gauche, spectres visibles de partout dans ce coin de l'Egypte où le Delta commence, les reines de l'horizon : les trois pyramides de Guizeh.

Elles se profilent sur un fond mat qui accuse leurs contours, et leur forme, géométriquement ombrée, a quelque chose d'austère et de précis qui oppresse.

Immobilité dans les rafales politiques, immuabilité dans l'enlizement du sable.

Impérissables tombes de Pharaons morts des milliers d'années avant que nous ayons songé à retenir le Temps par des chaînes de chiffres, elles nous rappellent, dans leur simplicité enfantine mais bien assise, en quels siècles de volonté, de force et de sagesse elles ont été glorieusement semées là. Khéops, Mikérinous, Khéphren! Et ces choses immortelles furent des tombeaux, des tombeaux de parade...

Tandis que tout, dans leur voisinage, commence à s'engourdir de la petite mort de l'Ombre et du Sommeil, elles seules retiennent les rayons attardés et offrent leurs cimes à la caresse des lueurs finissantes du soir. Elles semblent avoir assumé le redoutable rôle de communiquer avec le ciel et, prolongeant avec lui leur conversation clandestine, lui exposent peut-être les angoisses de Ceux dont on les a dépouillées...

A gauche, à droite, refletés dans les inondations du fleuve paternel, des villages de pisé dont les bouquets de palmiers se peignent de soies vertes sur les moires roses du crépuscule : des vert-bronze, des vert-gris, des vert-roses surtout et, par-dessus tout cela, un poudroiement d'or.

Tout devient rose, le ciel et la terre, le Nil et les voiles qui le sillonnent. C'est comme une gentille marée rose qui, sans qu'on s'en aperçoive, submergerait en quelques secondes tout le pays.

Plus loin, à la limite de l'horizon, la grande plaine de sable couleur des lettres d'amour fanées, des petits billets roses passés et tachés de rousseur : l'au delà de la verdure et de la fertilité...

Derrière nous, frôlant notre belvédère, le Désert arabique au portail duquel veillent, gardiens muets de l'éternel Silence, les tombeaux des Khalifes et des Mamelouks. Les profils arrondis de ces mosquées sont si légers de forme, si fins de couleur dans le soir qui descend, qu'à les regarder la vue flattée

poursuit sans fatigue, sans heurt et presque sans fin' son plaisir. Le temps a raboté les angles, adouci les contours, et ces minarets et ces dômes sculptés de torsades, taillés et fouillés en dentelles de pierre, ont acquis à la longue la patine des vieux ivoires auxquels, avant sa mort, le soleil donne toute sa chaleur.

Jusqu'au fond de l'âme on est imprégné de cette paix gris-rose environnante. C'est un bien-être intérieur que ne troublent plus les soins matériels de la vie. On se spiritualise, on plane malgré soi...

— Tenez, un coin de Stamboul, regardez...

Alaeddine attire mon attention sur un groupe de bâtiments qui couronnent une colline.

Du côté du sud, en effet, sur la Citadelle, la mosquée de Mohamed Aly, digne répartie du chef d'œuvre de Constantinople, barre notre horizon. Ses dômes et ses minarets, et les minarets sertis de faïence bleue des petites mosquées en ruine qui s'abritent dans son ombre et qui, de plus en plus, se désagrègent au contact de l'air, tout cela rivalise de tons avec le ciel. C'est, dans le grand poème architectural mauresque, une joute de rimes en « turquoise » dans chacune desquelles se meurt un petit soleil rose. C'est une harmonie, un rythme...

Quel monde que ce Caire avec lequel nous voilà face à face! Apparition multiple de remparts, de terrasses et de dômes uniformément gris et roses comme recouverts de la cendre des siècles défunts...

Des anciennes fortifications derrière lesquelles s'entasse la multitude harmonieuse des coupoles et des minarets, la pieuse ville d'Islam étale à nos yeux, au milieu de la plaine frôlée par le soleil mourant, le vaste et paisible recueillement de ses trois mille mosquées. On la dirait tout entière agenouillée pour la prière à Allah, les bras tendus vers le ciel, les regards tournés vers la Mecque.

Devant nous, la vieille université dévote d'El-Azhar fait de ses minarets, à tous ceux de l'est, le signe qui convoque.

L'endroit était prédestiné. Devant la douceur un peu triste de ce jour qui agonise et cette teinte rosée des édifices et des maisons, devant un silence que rien ne vient surprendre, on est transporté dans un monde meilleur. Sans saisir les progrès de l'enchantement, on se sent comme clarifié, filtré, réduit à l'état d'essence...

X

Tout à coup, dans cette cité accroupie, s'élève une clameur inattendue et tout d'abord étrange. Il semble que la ville commence à sortir de cette torpeur dans laquelle l'avait plongée la chaleur écrasante du jour. C'est un appel chanté, et, déjà, un lointain murmure de ruche en éveil lui répond. Cela paraît sortir de dessous terre, puis monter, se détacher, s'envoler pour nous parvenir enfin avec la délicatesse des sourdines feutrées et traînantes qui annoncent quelque chose de sacré. C'est l'heure de la grande prière.

Peu à peu le Silence, ce grand vase vide, s'emplit de l'eau limpide et mélancolique des invocations à Allah.

C'est à peine alors si, mal averti, j'ai pu discerner sur l'étroit balcon qui entoure le minaret d'une mosquée vieillotte, à mes pieds, un muezzin invitant les fidèles à la célébration du magh'reb.

Le soleil est maintenant au ras de terre, là-bas, derrière les pyramides, et la végétation céleste s'est épanouie en un fabuleux lis rouge, fleur stylisée dont les pétales s'attachent sur un demi-globe de feu.

Déjà disparu, le fantôme blanc du muezzin jette encore aux quatre coins de l'espace, de sa voix douce et coulante, l'appel à la prière.

D'autres muezzins lui répondent et les formules sacrées se traînent et se répercutent en une incohérente vocifération. C'est moins métallique que des sons de cloches, et, carillon de soupirs et de plaintes, c'est tout aussi impressionnant.

Parfois cela éclate comme si les voix étaient toutes proches, puis cela s'atténue comme emporté très haut par le souffle de quelque brise invisible. Et alors on dirait un hymne à peine perceptible dans une Basilique du Silence.

Tout s'enveloppe de demi-tons gris, de ces demi-tons gris du soir si différents des demi-tons gris de l'aube. L'ombre est active et croissante et la lumière, au contraire, passive et mourante. Alors à ce moment précis où le soir n'est déjà plus le jour et pas encore tout à fait la nuit, après le souvenir de notre conversation avec Alaeddine en faveur des éternelles cloîtrées, sortes de béguines musulmanes, je revois une autre ville, dans le nord, cette fois. Je revois Bruges qui, là-haut, loin dans ses brumes septentrionales et ses frissons de novembre, reçoit à cette même heure les appels mélancoliques de ses cloches, C'est l'Angélus. Le Beffroi pleure des notes qui descendent en chacun et que chacun recueille comme autant d'hosties.

Et cette musique de cloches que j'ai entendue une nuit de Noël, voilà cinq ans, était en tous points semblable à cette musique de paroles de ce soir. Ici comme à Bruges-la-Morte, le carillon préluda en sourdine, se gonfla et se fondit dans les airs en un concert de sons unifiés comme très lointains et très âgés : musique de rêve se passant plus loin que l'horizon, aux confins du Silence.

C'est fini! Le grand mystère du crépuscule est consommé.

Véritable feu d'artifice aux préciosités des gerbes du Bengale, il a passé par toutes les teintes qui vont du bleu très vif au rouge-sang et du rose au gris gorge-de-pigeon, pour finir par le bouquet, la fusée de luxe qui s'épanouit en une pluie d'étoiles dont la poudre d'or reste accrochée au ciel.

C'est la nuit, la nuit de l'Egypte et de Carthage, celle qui favorisa la « Grande Fuite », celle aussi qu'interrogèrent les sublimes Inquiètes sur leurs terrasses embaumées : Sophonisbe, Didon, Salammbô...

Devant une telle nuit on devient païen et on l'adore...

XI

Dans l'ombre encore chaude des dernières émotions du ciel et tout autour des mosquées, s'entasse, avec une sorte de tendresse respectueuse et craintive, la multitude anonyme des habitations.

Les rues ne se distinguent plus qu'avec peine et, du haut de notre mirador, elles paraissent désertes et silencieuses — tout comme à Bruges. Pas un être humain ne se montre dans la somnolente cité qui prolonge, de son silence, le silence infini du désert au milieu duquel se dresse la paix de son enceinte.

Cependant, insistant un peu, on devine des ombres accoudées çà et là au rebord des terrasses, comme au balcon de l'Immensité. Ce sont des Cairotes musulmans, hommes et femmes, venus là après le labeur qui fait vivre, pour écouter ce silence grandiose, Ils savourent les sucs de la vie béate, et, peut-être, respirent l'arome lointain et éternel des félicités de ce paradis constellé...

. . . . . .

XII

Les jours passent, doucement tièdes, et Gilles, grâce à la complaisance d'Alaeddine, a découvert de nombreux coins restés intacts dans cette cité en mal de modernisme.

Il est d'une si ingénieuse perspicacité, cet Alaeddine! Il combine les sorties et, avec lui, une visite à un lieu nouveau est toujours le complément d'une précédente visite à un autre lieu : une véritable association des idées. Il procède avec intelligente méthode et va du général au particulier. C'est ainsi

qu'après avoir fait embrasser à vol d'oiseau par Gilles le panorama de la ville, il lui détaille peu à peu le pays par quartiers, par tranches, par maisons presque. Et pour quelque temps encore le Caire est, pour ce dernier, une source inappréciable de raretés, d'inédit.

Un jour viendra, quand le Conquérant aura semé l'électricité partout, où tout se ressemblera en Egypte, et ce qui est en Egypte ressemblera à ce qui est dans tous les autres pays. Comme il sera ennuyeux de voyager, alors! Des villes en uniforme! Il est vrai que ce sera le remède contre l'obsédante maladie des *ailleurs*... Des ruelles poudreuses seront transformées en boulevards. Ces boulevards seront bordés de monotones bâtisses à grands magasins. Des bois de palmiers deviendront des terrains à foot-ball et, plus loin encore, au cœur du pays, plus bas, au vrai berceau de la Beauté pure, des ruines s'étonneront de se voir redressées, maquillées et, qui sait? illuminées, le soir, de girandoles électriques. Bien heureux si l'on ne transforme pas les salles hypostyles et les hypogées en salles de bal à l'usage des touristes. Le nord aura alors recouvert le sud des bienfaits de sa civilisation...

En attendant, Gilles profite du dernier coup d'œil et, dès que ses loisirs le lui permettent, il s'abandonne à la fantaisie d'Alaeddine, son guide.

Tous deux se retrouvent, l'après-midi, après les occupations journalières, soit à l'Abbassieh chez Gilles même, soit chez Alaeddine, soit encore au Ministère d'où plus d'une fois on les vit sortir en victoria du meilleur style.

Quel régal, quelle volupté que ces promenades à l'aventure où la conversation sautille de sujet en sujet sans s'éterniser sur aucun! Ils explorent la ville et les faubourgs. Ils vont à Boulaq, aux Pyramides, à Rod-el-Farag, le petit port de commerce en aval du Caire, au Vieux-Caire, en amont. Ils font des visites à des indigènes notables, ou rentrent tout simplement savourer, dans les vapeurs du

moka et les volutes bleues des narguilhés, les délices de quelque invariable causerie sur ce pauvre délicieux Orient qui agonise...

XIII

Loin de l'Abbassieh, à l'autre extrémité de la ville, dans le très aristocratique quartier du palais des Khédives, la place d'Abdine creuse une large entaille dans l'alignement des maisons.

Par endroits, aux abords de cette place, le long des rues voisines, de hauts murs qui, sans doute, sont des murs de prisons.

Ils paraissent si austères, si froids, ces murs gris tout ravagés du côté de la rue!... Pourtant ils abritent des amours de petits parcs extrêmement verts et gais, des petits parcs exotiques de palmiers, de sycomores, de bananiers, de baobabs et de jasmins en fleurs...

Là, au milieu des senteurs fraîches de cette végétation, du murmure des jets d'eau et du chant des oiseaux, de délicates résidences sommeillent, palais en miniature, dont les couleurs de revêtement, infiniment tendres, féminines, ont dû être suggérées par quelque fée artiste : rose chair, bleu cendré, vert Nil, mauve éteint.

On se demande comment toute cette douceur peut se survivre dans le bouleversement général où l'on abat chaque jour un objet d'art pour élever à sa place un inélégant objet de rapport, et leur triste entourage donne à ces maisons plus de grâce encore.

Elles ont comme conscience de leur charme. Dans cette cohue de constructions vulgaires, elles font leur « patricienne » en leurs jardins fleuris et ne livrent rien d'elles-mêmes aux vandales si ce n'est une parcelle de leur étage supérieur. Et encore, ce tout petit peu qu'elles révèlent de leur existence est-il savamment fortifié contre l'invasion des regards

par les moucharabiehs corrects dont l'œil ne pénètre pas la trop fine dentelle.,.

L'une de ces maisons de rêve, harem princier, est plus délicate encore que les autres, sous son revêtement bleu infiniment tendre. Architecture, couleur, tout y est fragilité.

C'est la maison d'Alaeddine.

XIV

1er décembre.

. . . . . .

Zig m'inquiète, ce garçon. J'ai idée qu'il s'allonge, qu'il s'affine encore, lui déjà si immatériel. Sa peau de Barbarin pâlit sur sa figure enfantine, aux pommettes surtout, où elle devient diaphane. Et puis il tousse souvent, depuis quelque temps, une petite toux sèche née d'efforts inouïs. Et ses yeux! Comme ils s'agrandissent, eux aussi! Comme leur mélancolie se reflète, plus navrante!

Zig est malade, à n'en point douter. C'est là du moins l'impression qu'il éveille en moi tandis qu'il me tend un pli que vient de remettre au portier l'eunuque d'Alaeddine.

Bah! Des idées folles, réaction probable des grisailles qui, ce matin, balaient notre ciel de décembre mais qu'aura vite dissipée le beau soleil de midi.

Que me veut-il, l'ami Alaeddine?..

Allons bon! Moi qui avais combiné pour ailleurs mon après-midi! Voilà qu'il m'attend à quatre heures, chez lui, pour me faire connaître Si Abou-el-Azm, un cheikh de ses amis. Cet aimable jeune homme, étudiant à El-Azhar, veut bien, paraît-il, nous faire d'ici peu les honneurs de la vétuste mosquée universitaire. Nous déciderons aujourd'hui et du jour et de l'heure.

Et Alaeddine ajoute en me tutoyant, à la façon arabe : « Sois exact », tout comme si cela n'était

point dans mes habitudes, et puis : « Prends par la petite porte de la rue El-Balaksa. »

Très bien, Monsieur Alaeddine, on ira à « ton » rendez-vous, et l'on sera exact, et l'on passera par la rue El-Balaksa.

Oh! je la connais bien la petite porte en question. Je la franchis presque chaque soir, après le coucher du soleil quand je sors du sélamlike, le petit salon de pompadour rose où se discutent toutes nos sorties, où nos rêveries se mêlent aux spirales opalines des narguilhés, aux aromes combinés du kaouah et des pâtes à la rose...

Mais quelle lubie de me faire entrer par là, à quatre heures, plutôt que par le jardin que je traverse toujours à mes visites d'après-midi? J'en serai quitte pour faire mon entrée au sélamlike sans la traditionnelle fleur cueillie à la dérobée, en passant.

Simple fantaisie de sa part, pour sûr, — à moins que les dames de céans, harem bien-aimé d'Alaeddine, ne prennent le thé à cette heure-là dans le kiosque au grillage très compact, au milieu des touffes de roses, de zinnias et de jasmins...

— Et alors, disent les Ecritures, aucune moustache ne passera par là!..

XV

Je n'en reviens pas. J'ai dû rêver tout cela, pas possible, et quel doux rêve alors!...

Mais non! Je suis bien chez moi, de retour de là-bas. Je me pince et je le sens, je me parle et je m'entends, tout comme un puéril héros de feuilleton populaire. J'ai bien vu et entendu Abou-el-Azm avec sa distinction des anciens siècles. Nous devons même nous retrouver dans six jours, à El-Azhar...

Alors, la vision? Cette frêle mousmé au kimono cerise historié de feuillages et de papillons brodés

que j'ai vue s'enfuir à mon approche, avec des gestes d'oiseau déniché? Cette petite fée nipponne qui traversa tout à coup le hall devant moi, dans une traînée de lumière rose?..

Eh bien! Mais c'est qu'elle existe autrement qu'en songe, voilà tout. Et c'est que je l'ai vraiment revue, Elle, la divine musicienne des « Elfes », — mais si différente, hélas! de ce que je la concevais, de ce que je l'avais trouvée naguère, à bord du « Yang-Tsé ».

Malgré moi, j'éprouve, avec l'admiration convenable, comme une secrète désillusion...

Selon la recommandation du billet d'Alaeddine, je venais d'emprunter la porte intime de cette rue El-Balaksa où s'élève, à même la chaussée, la façade postérieure du mystérieux palais bleu. Comme d'habitude, Sourour, l'eunuque nubien aux attitudes anguleuses rêvassait sur le seuil, dans la fumée des cigarettes turques, égrenant de ses mains fluettes son chapelet de grains de sandal. Comme d'habitude aussi, il s'était levé à mon passage, mâchonnant des phrases, pour moi incohérentes, en retour à mon *Zaïak*? flatteur.

Je me dirigeais vers le boudoir familier, le Sélamlike, à droite dans le vestibule. près du grand escalier de marbre, quand tout à coup une porte, à ma gauche s'ouvre. Une correcte Japonaise en sort, me voit et, de surprise, dans un petit « oh! » de pudeur froissée, s'engouffre dans l'escalier où elle court encore...

Je suis moi-même saisi et tout d'abord très gêné de ce contre-temps. Je dois avoir une contenance ridicule et je sens le rouge monter à mes joues comme si, gauchement, par mégarde, j'avais profané un sanctuaire secret...

L'apparition évanouie, alors et seulement j'ai conscience de la réalité de ma vision. C'est bien Elle! Elle, que je brûle de retrouver depuis deux mois et demi et qui, sans crier gare, vient de traverser ma vie pour la seconde fois, la figure mal dissimulée derrière sa blanche menotte.

Quels tourbillons de parfums elle a laissés derrière elle, cette délicate Musulmane japonisée par mode! Quels troublants froufrous de soieries neuves!...

XVI

La suite de l'aventure ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, l'eunuque de la rue El-Balaksa revenait à l'Abbassieh porteur du message suivant :

2 décembre 190...

Monsieur,

Pardonnez à l'audace d'une jeune fille musulmane qui, l'hiver venu, regrette au harem familial ses heures de douce liberté d'Europe et surtout sa traversée du Yang-Tsé. Les moucharabiehs qui enclosent sa vie pèsent à son cœur épris d'art et d'aventures plus que la cage à l'oiseau.

Mon ciel natal, je ne l'aime que chez vos poètes. De la petite table où je vous écris, il m'apparaît si lointain, si vague, tailladé comme il est, par le clissage des lattes, en un damier de petits carreaux bleus et gris. Ce soir le bleu tournera au rose, puis au gris, puis au noir, comme hier, — et demain ressemblera à aujourd'hui.

Notre enfance, si douce et libre, — trop douce et trop libre, hélas! — ne nous prépare point à ce qu'on nous réserve pour la suite. On nous initie à tous les charmes de la vie occidentale, à toutes ses douceurs, on nous y plonge et replonge à plaisir, pour nous en arracher un beau matin, brutalement, sans aucune transition. Du jour au lendemain, plus de sorties chez nos petites amies européennes, plus de garden-parties aux Ambassades, plus d'arrêts prolongés devant les jolies vitrines du quartier neuf, plus rien, que la monotonie des « après la fête », et la voiture calfeutrée qui nous entraîne, au galop, à travers les rues de

la ville. Le papillon, évoluant à rebours, redevient chrysalide et les libres fillettes d'hier se transforment, sous les habarras noirs et austères, en ces formes enigmatiques que vous savez, immobiles et passives sous la muette et lancinante escorte des eunuques.

De loin pourtant, monte encore à nos oreilles l'appel irrésistible de ce qui fut notre jeunesse, et je ne sais quoi nous laisse espérer que cette période heureuse n'est peut-être pas close pour toujours.

Avec quelques émancipées de mon âge — oh! quel mal n'allez-vous pas penser, Monsieur! — de bonnes amies sûres, nous avons bien cherché, mais sans la trouver, une solution à nos misères. A chaque nouvel effort nous nous sommes butées aux influences ataviques, crispantes, annihilantes. Que faire? oh! que faire? — En serez-vous plus heureuses au fond, me direz-vous, et ne serait-il pas plus sage de vous résigner, comme toutes vos autres sœurs d'Islam, à ce que vous ne pouvez changer? — Non! J'ai pleuré, frémi, crié dans mes nuits d'insomnie et chaque fois la tentation s'est représentée à moi plus aiguë, plus impérieuse de modifier le régime du harem.

J'ai envoyé au « Lewa », le journal de la Jeune Egypte, des articles signés d'un pseudonyme masculin. J'avais, pour m'appuyer dans ce qu'on appelait mes « folies », l'encouragement d'un homme éminent, ancien ministre, partisan lui-même, de l'émancipation de la femme. On nous a publiés, on nous a lus et, naturellement, bafoués tous les deux de la pire façon. A quel saint se vouer? Qui implorer? Que tenter? Je vous le demande. Aidez-moi, je vous en conjure, aidez-moi.

La surprise d'hier, peut-être l'avez-vous deviné, fut toute de commande, à cause de vous qui n'étiez point averti, à cause de Sourour, surtout, que je savais tout proche.

Le matin, mon frère vous avait convié pour

quatre heures. Quand le domestique me le fit savoir — car notre destinée veut que nous sachions tout des autres sans qu'on sache jamais rien de nous, — je sentis comme de grandes ailes frissonner dans ma vie. Rapide comme l'éclair un plan jaillit en mon cerveau : vous revoir coûte que coûte, éloigner Alaeddine à l'heure convenue, vous apparaître et vous causer enfin, vous écouter, accueillir avec vous, fut-ce pour deux minutes, un peu de cette nouveauté du dehors qu'on nous marchande tant.

Accessoires, préparatifs, tout alla à souhait. Une mère-chatte et sa nichée avaient été, par mes soins, installées dans la pièce inoccupée qui fait face au sélamlike. C'est là que, sous prétexte de friandises à apporter aux mignons nouveau-nés, je descendis vous attendre.

Mais hélas! Au dernier moment je sentis le cœur me manquer, je n'eus plus l'audace, le courage, et je ne sais quelle force surgie soudain d'un passé de dix siècles me poussa à m'enfuir à la course. Je le regrette à présent. Quel dommage! Avoir été si près du but!

Alaeddine vous a fait attendre dix minutes au bout desquelles il vous est revenu tout essoufflé, une vague excuse aux lèvres. La véritable dont, par convenance, il ne devait point vous entretenir est que, sur ma prière, il était allé décommander ma visite chez une amie.

Revenez, Monsieur, de grâce revenez! Vous avez beaucoup voyagé, vous devez être courageux et chevaleresque et, pour hérissée que soit notre aventure, elle n'en aura que plus de prix à vos yeux. Mon père et mon frère sont de noce après-demain. Ils vous prieront sans doute de vous joindre à eux. Refusez et, à dix heures, dans la paix enveloppante de la nuit, je vous attendrai, seule, au sélamlike.

Vous souvient-il du roman que nous lisions à bord, en septembre dernier, les jolies Turques

attirées par le bleu libre et sans limite du ciel?.. Oh! le relire, le revivre ensemble!

Quelle délicieuse escapade dans mes mœurs! Il n'y a vraiment de bon au monde que le danger qu'on court, — et je tremble de joie en vous écrivant.

J'espère et merci. *Votre,*
Souraya.

P. S. — Il est indispensable que vous vous déguisiez en femme à cause de l'heure tardive de votre visite, marchande du peuple ou diseuse de bonne aventure, choisissez. Sourour qui sera averti vous laissera passer sans question. .

XVII

Comme le disait « ma » Souraya, cela promettait de tourner au roman, au roman pastiche même : la vaine recherche, la rencontre inattendue, la lettre, les déguisements, les invitations esquivées, les événements qui allaient se précipiter, que sais-je encore? Mais j'allais, de la sorte, réaliser mon plus cher désir.

Oui mais,... et la perspective du revolver au cas où je serais surpris? C'est qu'on ne badine point, ici, en de telles occurences. Pif! Paf! Et le procès est jugé.

Bah! Qu'importe, petite Souraya! Je te connais à peine et déjà ta place est grande en mon cœur. Oui, nous le braverons le revolver, nous le relirons ensemble, le roman, et après demain *inch' a Allah*, — s'il plaît à Dieu — la nuit constellée m'entendra, à mon retour d'Abdine, confier du nouveau à la lune...

XVIII

3 décembre.

En vérité, ce n'est pas une sinécure que d'aller relire à deux un roman, en tapinois.

Ça y est! Alaeddine m'a, ce matin, convié en sous-mains à la noce de demain soir. Je devrais dire reconvié, car, pour comble de malchance, le fiancé en question est précisément un de ses collègues à qui j'avais réservé cette soirée depuis plus de trois semaines. Impossible donc de reprendre ma parole.

— Et puis, tu sais, appuie confidentiellement Alaeddine, le Cheikh Youssef, *bulbul* incomparable, le rossignol de l'Egypte, prêtera son concours à la fête et nous distillera ses plus suaves ballades, sur le coup d'onze heures, — des motifs andalous qui ont l'air de se traîner autour d'une seule note, tu sais bien, et qu'on rythme d'un balancement de tout le corps pâmé...

— Ah! vraiment!...

Cela me laisse froid, mais il renchérit :

— Avec ta passion pour les vieux chants populaires arabes, tu seras servi à souhait. Tout le gratin de l'Egypte y sera prié. A prix d'or, mon cher, à prix d'or...

Je n'entends que ces derniers mots qui sont d'ailleurs le refrain de toutes les réunions ici, et je pense que c'est vraiment très beau tout cet or, mais j'en donnerais bien encore le double si je le pouvais, en échange de ma liberté pour demain soir...

Mais non! Refuser serait m'exposer à tant d'insistance de la part d'Alaeddine, à tant de questions embarrassantes aussi que, pour ne rien compromettre, le plus simple est encore d'accepter et de m'exécuter.

Oh! quelle idée! C'est cela! Me rendre chez Souraya sous la pelure d'une sorcière déguenillée et tremblante et puis, tout à coup, comme dans l'opéra,

lui apparaître transformé, rajeuni, dans mon costume du salon de musique du « Yang-Tsé »...

Non! Pas cela! Ce serait bien glacial pour une première entrevue de... diplomatie sentimentale, bien théâtral aussi. Oui! mais que faire?...

... Et puis au dernier coup de la onzième heure, reprendre mes guenilles, voûter de nouveau l'échine sous des années accumulées à souhait pour sortir, — et filer dans la nuit vers la seconde partie de programme.

Tiens, c'est gentil tout plein! Du Cendrillon... Mais gare à l'escarpin révélateur!...

XIX

4 décembre.

Du haut de la tour de la caserne d'Abdine, dix heures viennent de s'égrener, à petits coups, dans la nuit. A pas chancelants, tremblotante sur le bâton noueux qui lui prête son appui, une pauvre vieille indigène passe devant Sourour pour entrer chez Souraya. Petits saluts muets de part et d'autre, gestes effacés, et elle s'engouffre...

Tant bien que mal, j'ai pu m'attifer selon le désir de ma nouvelle amie : galabiyeh rose jetée sur mon habit de soirée, yachmak noir enveloppant le tout et, pour dissimuler la partie compromettante de ma figure, — « aucune moustache ne passera par là! » — le voile de tricot, également noir, des femmes du peuple. J'ai poussé le scrupule du détail jusqu'au petit cylindre de cuivre jaune qui me descend du front à la naissance du nez, *l'asaba*, — il me semble que je suis encore mieux caché, ainsi. A la main, le baluchon de toutes les vieilles, en l'occurrence mon tarbouche, dont j'aurai besoin tout à l'heure, noué dans un mouchoir rouge et jaune du Mousky.

Ya Salam! Je me fais à moi-même l'effet d'une sorcière authentique et mes tremblements ne sont pas tous étudiés, tant s'en faut! Oh! l'indicible émo-

tion, ce soir, devant cette porte de sélamlike que d'ordinaire je franchis en coup de vent...

Dois-je ou non poursuivre l'aventure?

Cette question-là, je me la suis déjà posée bien souvent, dans mon enfance. C'était sur certain palier de dentiste, et j'étais guéri sur-le champ. Or ce soir je risque davantage, et le spectre du revolver...

Mais je pousse la petite porte, doucement. Elle cède et.. la pièce est vide. Sur le guéridon, des cartes à jouer, étalées comme après les réussites et, un peu partout, mises là comme par hasard, négligemment, sur les consoles, les étagères, à terre, dans les coins, des fleurs de toutes les couleurs, à profusion : une débauche, une orgie, un déluge de fleurs, de ces fleurs d'Orient aux nuances radieuses, capiteuses comme des cassolettes vivantes, des lotus rouges, bleus et blancs, des roses de Perse, des hibiscus, des mimosas, des tubéreuses et d'autres fleurs encore, très belles et très étranges, et dont le nom m'est inconnu. Au mur des guirlandes de jasmins et de fleurs d'oranger. L'atmosphère de la chambre est sursaturée de senteurs.

J'hésite à entrer, assez inquiet, je l'avoue, quand un éclat de rire qui fuse soudain derrière la porte me fait oublier mon rôle de vieille sorcière voûtée. Oh! rien de la peur, non! Un simple frisson au cœur...

— Savez-vous que vous êtes réussi! Asseyez-vous, je vous en prie, et parlons bas. Merci, d'abord, d'avoir répondu à mon appel...

Devant moi, une forme délicieuse, toute blanche, en dentelles et, dans ma main, la chaleur d'une menotte de velours, très fine et très affectueuse. Deux yeux brillants braqués sur moi... Tout d'abord l'émotion m'empêche de rien distinguer de plus. On s'assied sur le sofa de pompadour rose, côte à côte.

Quel dommage! Mon effet de transformation à vue est raté. Gauchement, je dépouille mon *yachmak*, dénoue mon *bourro'h* noir et balbutie des banalités que je serais bien en peine de retrouver à présent. Ouf! On étouffait là-dessous...

— C'est à moi de vous remercier, Mademoiselle dis-je enfin, timide et visiblement ahuri.

— Dites, voulez-vous, appelez-moi Souraya tout court, moi je vous appellerai Gilles. Ce sera plus simple. Souraya veut dire « étoile »; votre prénom a-t-il, aussi, une signification spéciale, en français?

Décidément elle n'a pas froid aux yeux, comme nous disons, ma petite étoile d'Egypte et, carrément elle me met à mon aise. J'aime autant cela. N'empêche que, jusqu'ici, la conservation n'est guère terrible, selon l'usage en ces sortes de préambules.

De part et d'autre nous sentons qu'avec cette visite clandestine, nous faisons ce soir une chose énorme et, plus que jamais, s'y ajoute en notre esprit le souvenir du revolver. Mais tout est prévu; je conserve mon *yachmak* à portée de la main, prêt à m'entourer de ses plis noirs à la moindre alerte et, sur la table, les cartes restent ma raison d'être apparente. Un bruit, un murmure, un souffle et, passez muscade, en une seconde je rechange et d'état et de sexe, et je retombe en enfance sénile.

Peu à peu, cependant, nous nous recomposons et nous faisons, avec Souraya, plus ample connaissance. Est-ce bien là l'expression? Faisons-nous vraiment connaissance? J'en doute. Il me semble l'avoir toujours connue et, de son côté, elle me cause ainsi qu'à un vieil ami d'enfance, sans la moindre affectation comme aussi sans timidité.

— Oui, petite Souraya amie, j'ai pensé à vous bien souvent, depuis notre brutale séparation d'Alexandrie. Je ne pensais même qu'à vous. Si vous saviez mes courses à l'aventure dans l'espoir de vous dénicher, de vous entrevoir, au fond de quelque voiture rigidement gardée; mes désillusions le soir; mes litanies intimes à Isis-Hathor, la charitable petite deésse de la joie et de... je n'ose le dire..

— De l'amour! m'aide Souraya. Mais prenez bien garde, Gilles, vous avez affaire à une vraie petite barbare et vous pourriez courir à plus d'une désillusion encore...

Et alors commence entre nous la lente, lente conversation des gens qui n'ont rien à se dire ou qui, au contraire, en ont trop et n'osent pas. L'esprit s'arrête aux moindres aspérités du rocher, s'y accroche, s'y cramponne pour regarder en arrière l'espace franchi. On se complait en des détails qu'en d'autres circonstances on jugerait oiseux, on se répète avec complaisance et, progressivement, on en arrive à la gamme des grandes banalités émotionnantes.

Peu à peu ces banalités tournent à la confidence. Souraya me raconte son enfance adulée, riante et libre, ses après-midi aux fêtes de jardins, ses soirées aux concerts, ses succès, ses rêves et ses déceptions et, pour ma part, je lui déroule l'écheveau parfois embrouillé de ma vie d'oiseau aventurier.

Ce que je dis là à cette petite Musulmane que des siècles de civilisation séparent de moi, je l'ai déjà dit et ressassé à d'autres oreilles aussi fines, avec, dans ma main, d'autres mains aussi caressantes. La première page d'un livre d'amour est toujours un retour en soi-même et l'on se livre aveuglément, toujours. Les mêmes confidences je les ai faites à d'autres; à d'autres j'ai murmuré les pareils compliments sur les à-côtés de la vie, futilités qui, en matière de coquetterie et de flirt, ont leur importance: une frisette, un regard, un sourire, un rien. L'essentiel réside dans le choix du qualificatif et l'accent qu'on lui prête...

Mais je sens que, malgré moi, ce soir, s'y ajoute un chapitre nouveau, un peu plus de moi-même que ne connaissent pas celles qui, en ce qui me concerne, ont commencé leur descente dans l'oubli; des raretés, de l'inédit qu'elles ne sauront jamais. Elles se sont mariées, les deux ou trois petites personnes de délicatesse, de beauté et d'amour à qui j'avais ouvert le grand portail de bronze de mon âme; elles ont poussé, entre leur vie et la mienne, un autre grand portail, également de bronze, qu'aucun écho ne franchira plus, que plus rien au monde ne sau-

rait rouvrir. Pour elles, ma vie s'arrête où la leur commence. Plus de Gilles pour elles toutes, pas plus d'ailleurs que de Trésorette ou de Renaldine pour moi ».

Et devant cette petite « barbare » d'Egypte, puisqu'elle se plaît à s'appeler ainsi, devant cette fleurette poussée à l'abri du grand vent de civilisation plus destructeur que le souffle brûlant et poussiéreux du désert, je deviens vraiment « moi-même ». Je découvre, au fond du lac bleu de mon existence une tourbe ignorée, insoupçonnée, — mélancolie profonde que je n'avais jamais osé rémuer auparavant, — et cela semble si bon de le faire à présent, si nouveau! C'est comme si mon cœur se vidait pour se refaire. Et Souraya le sent bien, avec son doux regard noir qui sympathise...

Mais quelle tristesse ridicule s'empare de moi? J'étais venu, comme on va à la fête, pour badiner, me griser de promesses; j'étais accouru à tire d'ailes pour butiner en papillon le cœur de la fleurette nouvelle, et voilà qu'au contact de cette Egyptienne, je me prends à aimer vraiment, profondément d'un amour auquel les sens n'ont plus rien à faire...

Je cherche à sonder l'abîme qui nous sépare — abîme de race, d'idées, d'aspirations, de tout, — dont le fond m'échappe et se mêle en mon esprit aux premières paroles d'Alaeddine le jour des Moulins-à-Vent : « Jamais une Musulmane ne se mariera à un Infidèle! »

Les amours qui ont la tristesse pour fondations sont les plus solides. De mon cœur. fouillé ce soir, saccagé comme on profane une tombe, j'exhume des souvenirs que, pour d'autres, j'avais laissé dormir. Ces souvenirs attirent une comparaison et cette comparaison, contrairement à tous les usages, est favorable à la dernière...

— Ah! Petite Souraya amie, c'est toi, vois-tu, qui es cause de tout cela, — et tu triomphes!

— Gilles, mon Gilles!..

Et l'Egyptienne me passe autour du cou un cha-

pelet de fleurs d'oranger qu'elle a pris au mur. Ses yeux caressent mes yeux, ses mains effleurent mes joues brûlantes, et, dans la douceur berceuse du parfum dont elle m'entoure, il me semble que toute ma vie vient de s'embaumer aussi...

Onze heures! Déjà!... Je me sauve, je vais à cette fête qui m'appelle là-bas, — une autre histoire d'amour dans un autre quartier de la ville —, et où tout le monde, par politesse, doit s'amuser et rire...

XX

6 décembre.

Midi d'hiver, et l'on se croirait en Avril. A travers les rues enchevêtrées, les ruelles étroites et grises du quartier arabe, Alaeddine m'entraîne vers la vénérable mosquée d'El-Azhar.

Selon la coutume, il me tient par le petit doigt et me précède d'un demi-pas pour me frayer le passage. Je me laisse conduire.

Nous ne disons rien. Je suis tout à mon rêve de ce que je vais voir. Aucun étranger n'a encore profané de sa présence les recoins occultes de ce Temple, — l'un des plus anciens, — du Goût et de la Recherche, et je savoure par avance tout l'honneur qui m'échoit aujourd'hui. Je le savoure d'autant plus que, d'ici peu, El-Azhar, lui aussi, se laissera banaliser, poussé par le vent qui souffle du Nord sur la pente néfaste du Nouveau.

Je ne serai pas un touriste, chez le cheikh Si Abou-el-Azm, le savant ami d'Alaeddine. Non. Il me recevra en habitué, et je serai initié aux plus grands secrets de cet asile de la Paix.

C'est dimanche, le deuxième jour de la semaine arabe, et tous les étudiants sont là, plusieurs milliers, qui scrutent les grands problèmes de la Religion, de la Science, de la Littérature...

— Voilà!..

Et Alaeddine tend le doigt vers un bâtiment colossal qui, soudain, nous barre la route.

Rien de l'impression froide et maussade de nos universités d'Europe. Non! Tout ici, au contraire, respire la simplicité, la douceur de vivre. C'est d'abord le portail d'honneur d'un accueil si riant avec ses inscriptions tracées en caractères coufiques, débonnaires inscriptions de bienvenue en reliefs bleu et or. Puis les petits arbres de science sculptés de chaque côté et naïvement peinturlurés de vert céladon, avec des fruits plus gros que leurs branches; puis les oiseaux qui voltigent, aux abords de cette mosquée, sachant bien qu'on ne leur veut aucun mal et qu'ils trouveront, à l'intérieur, aux coins des cours et sous les péristyles, les petites auges remplies d'eau du Nil à leur intention, — tous les détails qui sont comme autant d'invites simplettes et réconfortante à l'adresse du nouveau venu.

Le soleil glisse sur les murs qu'il réchauffe de sa lumière crue. Nous nous déchaussons sur les nattes du vestibule. A ces préparatifs, au seuil de cette fourmilière humaine, j'ai la sensation profonde d'un bonheur et d'un silence infinis, sorte de charme archaïque, avant-goût du plaisir que nous allons partager. On ne doit pas prendre plus de précautions à la porte accueillante du Paradis...

Des couloirs, où courent des nattes tellement propres qu'elles ont l'air d'être neuves, aboutissent à des vestibules spacieux. Sur les murs, partout, des extraits des Surates sculptés dans le plâtre, et, tout au bout, les cours, les vastes cours de marbre blanc où le soleil se jouant au bord des toits pose çà et là, près de sa lumière d'or, des ombres d'azur.

Avec leurs colonnades et leurs portiques, elles affectent, ces cours, je ne sais quel air de famille avec les anciens cloîtres de nos moutiers d'Europe.

Accroupis à même le sol, sur le marbre chaud, allongés, agenouillés, suivant leurs occupations, des centaines de jeunes gens sont là, plongés dans la méditation des grands penseurs arabes. Aucun

d'eux, d'ailleurs, ne se préoccupe de nous, pas même lorsque nous sommes obligés de les enjamber, irrévérencieux que nous sommes, à cause de leur extrême entassement. Ils me prennent pour un étudiant turc, un « nouveau » peut-être, et leur attention n'est pas, pour si peu, distraite.

Studieux adolescents au visage émacié et volontaire, ils grandissent là, à l'ombre du Prophète, et ils apprennent, pour des psalmodies qui ne finiront plus, les versets du Livre des Livres...

Les uns se balancent sur leur séant afin de retenir mieux les paroles sacrées; d'autres se récitent intérieurement leur Surate, les yeux levés au ciel en une adorable extase; d'autres enfin, les plus rustres, bédouins fils de fellahs, achèvent leur repas d'ascètes — galette de blé noir humectée d'eau, — en repassant sur la feuille de fer blanc qui leur sert d'ardoise, les préceptes de morale écrits à la craie le matin même sous la dictée du maître.

— Mektoub! C'est écrit...

Les moineaux et les hirondelles qui ont élu domicile un peu partout dans ces lieux tiennent compagnie aux étudiants et chantent, eux aussi, les louanges d'Allah en leurs menues langues d'oiseaux...

Chaque groupe appartient à une région différente de l'Islam : ici, les Egyptiens proprement dits, ceux de la Haute Vallée et du Delta; là, les Marocains; plus loin, les Turcs et ceux de la Mecque; à droite les Hindous; à gauche, ceux de Java et de Sumatra, et enfin, tout au fond, dans l'ombre des portiques, les nègres du Soudan et les Barbarins, compatriotes de ce pauvre Zig qui, en ce moment, à la maison, est loin de songer à ces savants noirs qu'il retrouvera peut-être un jour à la tête de quelque école enfantine du pays, une Kouttab de Korosko, de Labrim ou de Dongola...

Sans un mot, avec la crainte de troubler de nos paroles étrangères le recueillement qui nous entoure, nous allons, nous glissons, plutôt.

Nous enjambons, en les frôlant, des têtes et des

pieds qui ne bougent pas et nous voilà soudain devant une porte de cèdre massif à double battant. Nous l'ouvrons. C'est une vaste salle à colonnes. Comme il n'y a pas d'hiver dans ce pays, cette salle n'est fermée de murs que sur trois côtés; le quatrième, face à la porte, est une sorte de portique dont les colonnes blanchies à la chaux sont entourées de nattes jusqu'à hauteur d'homme et laissent voir, entre elles, en fond de verdure, un aimable jardinet de rosiers et de géraniums en fleurs. C'est là que se professent les cours les plus fameux du monde sur les questions d'exégèse mahometane, là que les Fidèles viennent boire, à la bonne source, la Parole des plus réputés commentateurs des prophéties de l'Islam. C'est la grande salle des conférences.

Des groupes nombreux, assis par terre, entourent une petite chaire à peine surélevée au-dessus de l'océan des têtes sur laquelle, exposé comme une idole d'Asie, les jambes repliées sous lui, les yeux mi-clos, un homme pérore : le Maître.

Il discourt, il chantonne plutôt, et les phrases qu'il exhale sont pleines d'une si étrange harmonie que je les compare à la musique merveilleuse et enivrante qui, plusieurs soirs, à mon arrivée au Caire, monta vers moi de la courette morte, sous mes fenêtres...

Quelle religieuse attention, tout alentour! Aucun de ses disciples ne perd de vue cet homme. On les dirait fascinés et comme pétrifiés sur le marbre où ils sont assis. Tout à coup, sous ce hall profond noyé de pénombre, la voix du cheikh va se rythmant. C'est d'abord un soupir, vite suivi d'une psalmodie monochrôme, longue phrase musicale à laquelle répondent, avec la même largeur mélancolique, toutes les voix unies des élèves...

De la façon la plus imprévue, ce dialogue des Croyants à la louange d'Allah et de Mahomet nous transporte soudain au fond de quelque chartreuse d'Occident. Dans les demi-ténèbres anxieuses de cette vaste salle, c'est l'office de six heures, croirait-

on, qui se chante, et l'analogie devient frappante, entre ces litanies orientales et celles de nos moines.

Cela dure des instants pareils à des siècles, comme si l'esprit, emporté dans l'harmonie de ces sonorités sans reflets, perdait la notion de « l'être » et pénétrait peu à peu dans l'éternel...

Le Caire, Bruges musulmane! le Caire, redevenu pour quelques instants la sombre et calme et vieille ville du nord où seuls les plains-chants rompent le silence des grandes voûtes de pierre, où les cygnes coupent de leur blancheur l'eau grise et morte des canaux endormis. Bruges-la-Morte en Orient...

Et tous ces hommes, blancs sous leurs turbans et leurs manteaux de laine, informes dans leur accroupissement, abîmés en leurs impassibles extases, sembleraient à la longue irréels, n'étaient les petites lueurs qui, par éclairs, brillent dans leurs yeux profonds...

XXI

Mais nous passons, rapides et discrets, sans avoir l'air d'observer ni, surtout, de nous étonner. Je tiens à ne pas rompre le charme de mon incognito et, toujours tiré par le petit doigt, je me laisse piloter par Alaeddine...

Encore des cours de marbre blanc et des nattes couleur de soleil, et nous sommes au pied d'un vaste escalier, également de marbre : le chemin privé des étudiants.

Tout est blanc, tout est clair de cette lumière rayonnante et tremblotante de l'Afrique qui éblouit après la pénombre reposante de la grande salle des conférences... Nous montons deux étages.

Là-haut, tout comme dans les cours, la division par tranches d'Orient sépare ou réunit ce petit monde de Sages. Damas, Constantinople, Allahabad ; en-dessous, le couloir de Colombo et de Kandy ; au-dessus le palier de Khartoum... Et celui qui vit

là, loin de sa palmeraie natale, de son désert bien-aimé n'est point un étranger parmi les étrangers. Là « l'exilé n'est jamais seul! »...

C'est vers le quartier de l'Inde que, d'abord, nous allons. Alaeddine veut nous introduire à un jeune Hindou de Delhi, esprit rare, paraît-il, et qui, fébrilement, polit et repolit une thèse qu'il doit soutenir sous peu : une Syntaxe arabe, je crois bien...

XXII

Révérences profondes, au seuil de ce « home » d'érudit. Compliments réciproques et exclamations sans fin et puis, lentement, précédés de notre hôte qui marche à reculons, nous pénétrons dans une chambre vaste et ensoleillée, mais vide de meubles. Des tapis seulement, des coussins, et, près d'une fenêtre ouverte sur le ciel bleu, une petite malle verte qui sert à la double fin de table et d'écritoire...

Dans un coin, à terre, minutieusement disposés par rang d'importance, les bibelots nécessaires à la vie d'un étudiant. Tout y est, depuis les gros dictionnaires et d'autres livres très usagés, jusqu'aux plateaux de cuivre reluisants et les tasses à thé...

Sur le tapis, nous nous installons devant l'étudiant qui, lui semble présider à sa place accoutumée, derrière la malle verte. Nous bavardons en tournant des pages de vieux livres fanés et l'Hindou, à son comptoir improvisé, a l'air de nous débiter, du bout des doigts, quelque rarissime et infiniment petite marchandise exotique.

Sans qu'on y ait pris garde, un thé parfumé — le thé de l'hospitalité — se met à fumer devant nous dans d'impondérables tulipes de cristal décoré. Oh! les délicieuses formes qu'elles affectent, ces tasses transparentes et quels coloris précieux! Des calices de nacre, des fleurs sacrées des bords du Gange, solidifiées, cristallisées et utilisées, aujourd'hui, en

service de poupée. Sucrier invisible deviné à l'odeur de vanille qui s'en échappe; tasses qu'on craint de briser d'un effleurement des lèvres; cuillers ciselées en un travail persan adorable, et par-dessus le tout, pour compléter la minutie dans le détail, des compliments faits de poudre de politesse, si l'on peut dire, et que ma grossièreté d'Occidental m'empêche, hélas! d'apprécier à fond... Il faut être initié aux rites de l'Orient pour saisir ces douceurs faites de nuances imperceptibles dans les sentiments; il faudrait surtout avoir l'âme d'un colibri pour y répondre comme il sied...

L'Hindou qui nous reçoit doit avoir une âme de mousseline, tant ce qu'il possède et raconte est d'une inconcevable finesse...

Alaeddine, près de moi, me souffle une attitude, un geste, un mot, mais *ce n'est pas ça*; j'ai conscience que je récite mal. Il me manque, à moi, ce *rien du tout* qui fait de ces gens-là des délicats...

Ils entreprennent pourtant de m'ouvrir le sanctuaire des mystères coraniques et, dans ce coin de temple où les bruits de la rue ne parviennent pas, en face de la Religion des Croyants, la plus proche de la nature, la conversation s'aiguille, toute seule, vers les vérités du Livre.

C'est un petit complot contre moi qu'ils ont tramé à mon insu, et je n'ose leur dire combien j'en suis ravi. Ils décident, à El-Azhar, de me conférer le titre de « frère », de me donner carte blanche pour la grande fête des Paradis...

Alors le savant Hindou, de sa voix fine, fine et douce comme un vol de libellule, rythme les versets du Surate qui m'octroient cet honneur. Le doigt levé, comme les apôtres des fresques, il chantonne en me fixant :

« Tu seras de la Droite, et tu seras avec ceux de la Droite,
« Car il y aura des hommes de la Droite,
« Se reposant sur des sièges ornés d'or et de pierreries,
« Accoudés et placés en face les uns des autres.

« Ils y auront des Beautés aux grands yeux noirs,
« Des beautés pareilles aux perles soigneusement cachées.
« Ils séjourneront parmi les arbres de lotus sans épines,
« Et ce sera pour l'Eternité !... »

Et je reprends, en manière de remerciement pour cette initiation :

— Et ce sera pour l'Eternité, *inch'a Allah*! — si Allah le veut!...

Plus j'observe le jeune Hindou, plus ses yeux clairs et profonds me paraissent étinceler de feux surhumains. Ce sont des yeux remplis de tous les mystères de l'Inde, des yeux embellis pour avoir assisté à des spectacles interdits aux hommes, comme moi, indignes des trop anciens sanctuaires, et ils me fascinent de leur petite flamme vive. Ils abritent toute l'âme de Mahomet en même temps que la Trimourti, et alors, plus que jamais, je regrette que les beautés d'une langue soient précisément ce que les étrangers ne parviennent point à comprendre, à exprimer...

Nous partons, — le temps d'un Sage est précieux! — mais non sans un coup d'œil à la thèse de l'Hindou, travail de patience où d'étranges dessins servent d'exemples : des poissons, des fleurs de rêve, des pylones, des palmiers tordus. C'est là le secret de ce savant. Les étudiants, qui, plus tard, étudieront ce livre avec leur ardoise de fer blanc, retiendront aisément la règle de l'exemple requin, de l'exemple-lotus ou des exemples-crocodiles...

Sur le seuil de sa porte, grandes cérémonies du départ, avec le Rajah des Lettres.

Et puis il nous regarde nous éloigner, comme à regret, et des lèvres et des gestes, nous envoie ses sourires et ses bénédictions...

XXIII

A l'étage supérieur, deux secondes en pleine Turquie. Nous y acceptons l'hospitalité d'un Stam-

boulin qui, pour avoir des gestes moins estompés que son condisciple du couloir d'Allahabad, en-dessous, n'en témoigne pas moins d'enthousiasme à nous recevoir. On se croirait à Péra, à Galata...

Décidément Abou-el-Azm est très populaire par ici ..

Même chambre, même lumière crue, même propreté méticuleuse. A terre, cependant, davantage de tapis, à tel point que le parquet en disparaît, des tapis très vieux, couleur d'anciens pastels, qui effleurent à peine la vue et attendrissent, comme toutes les jolies choses très anciennes. Il y en a un surtout, framboise à semis de feuilles de toutes nuances!... On dirait que tout un bois d'automne est venu le joncher de ses pourpres et de ses ors. Et je m'y accroupis avec une petite volupté ridicule. C'est un tapis de Bender-Bouchir...

Le long des murs, un cordon de coussins longs et moelleux et, un peu partout, dans des cadres primitifs, des maximes du Coran calligraphiées par quelque naïf et fervent artiste.

On me présente sous le nom d'Ibrahim Effendi.

Abou-el-Azm, grand bavard devant Allah, s'amuse à interviewer notre hôte sur les changements que l'on se propose d'importer à El-Azhar.

On se contrecarre sans amertume, — El-Azm est très « ancien », le Turc très « jeune mouvement », — l'on se cristallise en des idées que l'on brise ensuite au rocher de la controverse et, en fin de compte, sans qu'aucune atteinte ait été portée à la courtoisie de part ou d'autre, on se sépare.

Comme toujours, on s'éloigne sous la petite pluie fine et pénétrante des compliments et des souhaits, et je te salue, et tu me salues, et je te le rendrai pour être le dernier, et ma main frappera deux fois mon front, et trois fois, et quatre... et l'on est au bout du couloir.

N'est-il pas, dans l'eau de ces yeux doux et intelligents qui sourient sans cesse, une énigmatique rêverie, quelque chose de plus fort que la supers-

tition? Je l'ignore, je m'en doute, je le crains...

Jusqu'ici, ils ont regardé en arrière, mes « frères » d'El-Azhar et d'Arabie, sans souci de la route à parcourir devant eux. Ils ont vécu sur des ruines. Mais hélas! les ruines ne soutiennent pas les peuples, si elles les glorifient.

Très probablement, demain verra introduire des éléments nouveaux dans les programmes de cette antique université; on l'assimilera à nos Sorbonnes d'Europe, aux Oxford et aux Cambridge, et alors sans que les étudiants aient conscience de la lutte livrée en eux-mêmes, hier se laissera tuer par aujourd'hui. Le vent violent qu'ils appellent « Civilisation du Nord » tarira peut-être à jamais la gouttelette effrayante qui dort dans leur regard. Cela se fera doucement, sans bruit, comme un rayon qui s'abreuverait d'un fil d'eau...

— N'est-ce pas, Alaeddine?...

— *Inch'a Allah!...*

A ma gauche, Abou-el-Azm glisse en silence sur le marbre chaud avec la grâce superbe et ondoyante d'un félin...

XXIV

12 décembre.

Maintenant que me voilà rompu aux mystères du Coran que j'ai d'ailleurs relu et savouré depuis ma communion à El-Azhar, j'éprouve une plus grande appréhension à me rendre chez Souraya. Je suis Ibrahim Effendi jusqu'au bout des ongles.

Deux voix bourdonnent à mon oreille, deux voix également puissantes dont l'une ordonne et l'autre berce.

— Attention! me dit la première. Tu es Musulman à présent, le sais-tu bien? Il t'en cuirait de l'oublier.. Il sera crevé, l'œil qui a vu ce qu'il ne doit pas voir; la main sera coupée qui aura touché ce qu'elle ne devait pas...

Et l'autre voix :

— Va donc, va sans crainte, chante-t-elle. Tu n'es qu'un Giaour pour tout le monde. Toute ta vie, quoi que tu fasses, tu resteras un Infidèle, étranger à tous les rites, à toutes les coutumes de ta petite Musulmane chérie. La vie est courte. Continue, et n'aie pas peur...

Et c'est cette dernière que, naturellement, j'écoute.

Cependant le péché nous en paraît d'autant plus formidable à tous deux, et Souraya qui, auparavant, me recevait en Roumi, en Chrétien, *comme si je n'étais pas un homme*, tremble aussi davantage à chacune de mes visites.

— Oh! Gilles, mon cher, redoublez de précautions, exagérez votre prudence...

Alaeddine, lui, doit trouver que je suis bien souvent indisposé, depuis quelque temps. Je ne sors plus autant avec lui, le soir...

Pourvu qu'il en ignore longtemps encore le motif...

Du fait d'être versé dans les « Ecritures », toutes les rigueurs que je m'attire ont doublé d'intensité et de virulence. Mais *Maalèche*! comme ils disent, *Maalèche*! cela ne fait rien, peu importe! On n'est pas fataliste pour rien...

Heureusement que nous avons en Sourour un auxiliaire précieux. Aidé par Souraya, je l'ai, non sans peine, intéressé à notre cause. Qui d'ailleurs n'intéresserait-on pas ici, et aux causes les plus épineuses avec l'appui du bienfaisant *bakchiche*? Des blocs de granit d'Assouan, eux-mêmes, en oublieraient leur componction...

Pourtant faut-il encore être prudent et ne pas frayer par trop à découvert avec Sourour, devant Alaeddine surtout. Un rien, un soupçon et tout serait démoli. Alors on ne répondrait plus du revolver...

Il faut donc que j'accointe mon Zig avec ce gardien indulgent et roublard. Zig est le seul être à qui je puisse confier ces choses toutes délicates, le seul

aussi qui ne me trahira pas. De plus, il me comprend parfaitement, ce qui n'est pas chose aisée, avec mon langage panaché où les gestes servent d'accents et où les mots *en blanc* de mon vocabulaire arabe sont remplacés par des expressions correspondantes en d'autres langues, du turc, de l'italien, du grec moderne, du barbarin, que sais-je encore? Expressions courantes ici et que j'ai attrapées au vol, à droite et à gauche...

Pour toutes ces raisons, je décide d'emmener Zig avec moi, ce soir. J'ai rendez-vous pour neuf heures avec Alaeddine, au sélamlike et, ma foi, l'occasion ne saurait être meilleure. Je m'y rends sous escorte. Abou-el-Azm sera là, en visite de remerciement pour celle que nous lui avons faite l'autre jour, — il doit venir chez moi la semaine prochaine. Et j'imagine de me faire suivre d'une gerbe de fleurs portée par Zig.

Mais je l'ai chargé plus qu'il n'eut fallu, ce pauvre garçon et, tout le long du chemin, du siège de notre voiture où il est juché, il sème ses roses et ses œillets. De ma place je n'assiste pas sans une certaine inquiétude à cette pluie de fleurs sur la chaussée...

La lune est claire, les étoiles nombreuses, et, pour éviter les grandes artères où l'on pourrait me reconnaître, il me faut faire d'interminables détours par des ruelles plus sombres et bordées de harems. On me prend peut-être pour un noctambule indigène, mais l'incognito est sauf et je suis tranquille...

XXV

A notre arrivée, le bouquet est encore assez décent pour faire bonne figure. Zig en a les deux bras largement occupés. Derrière cette énorme touffe de roses blanches, de « Maréchal Niel », d'œillets blancs, d'hibiscus écarlates et de laiteux magnolias qu'il presse sur sa poitrine, la tête noire

du Barbarin, avec ses yeux souriants, émerge comme une grosse fleur d'ébène où se seraient posés deux papillons étincelants. En veine d'espièglerie, il grimace à déchaîner le fou rire chez un hypocondriaque.

Il me rappelle, ainsi fleuri, certaine affiche de grand cirque américain en tournée, et Sourour lui-même, le bon eunuque, debout sur le seuil de Balaksa comme une paisible cariatide noire, s'esclaffe à cette apparition burlesque de son frère en couleur...

Pauvre bouquet! Ce qu'il a dû en subir de cruelles, en route! D'un coup de main je le retape, j'agite les tiges, souffle sur les fleurs pour les ranimer et tout est bien qui finit bien. Nous entrons, je pousse la petite porte mystérieuse et discrète — heureusement! — et c'est en levant les bras au ciel qu'Alaeddine et El-Azm le savant nous souhaitent la bienvenue dans une salve d'éclats de rire.

Très jovial aussi de mon côté, malgré les homélies persistantes de la première de mes deux voix, à quoi s'ajoutent je ne sais quelles remontrances intimes, je tends mes deux mains à ces amis et je m'installe, à l'orientale, sur *notre* sofa de pompadour rose, au milieu des interminables *salams* d'usage.

O, perversité de l'humanité!... Zig reconnaîtra la route...

XXVI

13 décembre.

Trois Musulmans, nous revenons de la fête du Kissoua, à la Citadelle, où nous avaient conviés des cartes du Khédive. Alaeddine, retenu ailleurs, n'a pu nous y accompagner.

Mes tempes sont lourdes de fièvre et battent à coups redoublés; des lumières dansent dans ma tête, et j'ai les yeux remplis d'étoiles...

Serait-il, ce malaise étrange, un signe de Là-Haut pour me reprocher mon audace d'avoir assisté à cette exposition du Tapis Sacré avant son départ pour la Kaâba? J'y ai si peu droit depuis que je n'écoute plus que les conseils libertins de la seconde des voix qui me hantent...

Ce tapis, quelle merveille! Quelles fées surhumaines ont bien pu le recouvrir ainsi de tout ce que l'imagination peut concevoir de plus minutieux en broderies de fil d'or et d'argent, de plus suave dans les couleurs mariées des satins? Un entrelacement de serpents d'or sur des soies vieux rose, citron, aubergine, vert véronèse et pourpre, un inséparable enlacement d'amour, — et ce sont des prières...

Et, sous l'éclat tremblotant des lustres, toutes ces choses tortillées prennent vie, remuent imperceptiblement, s'enroulent davantage les unes dans les autres...

Pyramide de forme quadrangulaire à peine plus volumineuse que le plus modeste des tombeaux, cette richissime couverture s'acheminera demain vers la Mecque, à petites étapes, sous l'escorte d'une armée dont les frais de route se chiffreront par centaines de mille francs. Et tous les ans, tant que le monde sera monde, n'y eût-il plus qu'un seul Musulman de vivant, la même cérémonie se répétera, religieusement identique — tel est le vœu d'une bonne Sultane défunte. L'escorte pourra bien ne plus exister, le dernier Tapis partira quand même pour les Lieux Saints de l'Islam, porté par le dernier disciple de Mahomet.

Là-bas, dans l'infranchissable mausolée, il s'adaptera exactement sur le tombeau du Prophète, à la façon d'une gaîne, et, pendant toute une année, les Fidèles viendront se prosterner, en d'impassibles extases, devant ses prières d'or qui étincellent.

Ne nous sommes-nous pas déjà prosternés nous-mêmes? N'avons-nous pas, malgré nous, marmotté de petites prières intimes, tout comme si nous étions

en présence du vrai tombeau, celui de *là-bas* qui est habité?...

Et pourtant il n'y avait rien, là-dessous, rien qu'un tréteau de bois blanc, carcasse destinée à maintenir les précieuses étoffes dans cette position de parade.

Mais l'appareil déployé tout alentour! Cet encens dont les vapeurs épaisses s'exhalaient des énormes brûloirs d'argent; les cierges, aux quatre coins de la salle, avec leur odeur de cire qui *rappelle le mort*; et ce chaouiche qui, ganté de blanc et baïonnette au canon, montait une garde d'honneur dans une immobilité mystique, et ces gens qui parlaient bas, très inclinés par respect, se chuchotant à voix éteinte des impressions écrasantes de pitié et d'admiration; et ce pélerin sexagénaire, enfin, qui a voué sa vie à un pélerinage qui ne finira jamais, — une navette à perpétuité entre le Caire et la Mecque! Il est là, devant nous, comme pâmé sur sa chaise en une veillée d'extase, la pensée tournée vers son Prophète chéri : « l'amoureux du Prophète », comme on l'appelle en Egypte — et c'est une sommité du voyage. Tout, enfin tout!...

Je ne sais quel fluide a passé en moi ce soir. Je suis comme possédé par toutes ces trop grandes choses. Les lustres projettent sur les bigarrures des étoffes, les turbans et les armes une lumière qui m'éblouit. Les serpents d'or, sur les soies pâles me hantent.

Qui me dira pourquoi, à minuit, en redescendant vers la ville, dans la douce et lumineuse nuit bleue de l'hiver égyptien, je sens mes tempes battre, ma tête bourdonner, mes yeux se remplir de milliers d'étoiles qui scintillent?...

TROISIÈME PARTIE

Pauvre Tour d'ivoire!...

I

17 décembre.

Alaeddine qui prépare je ne sais quelle importante mission au Soudan pour le compte de son Ministère, est allé, auparavant, faire une tournée d'inspection dans la Basse Egypte.

Il y a trois jours qu'il est parti, et il en a au moins pour trois bonnes journées encore. Il doit visiter, tour à tour, tous les Moudiriehs du Delta, les provinces où il sera reçu en pompe par les Moudirs qui l'attendent.

Je crois bien qu'il emporte quelques décorations, dans sa valise, ou bien quelques brevets de beys et de pachas. Il exultait de bonheur à son départ, en nous serrant la main, sur le quai de la gare.

Gharbieh, Charkieh, Dakaïlieh, en un mot tous les départements compris entre les branches de Rosette et de Damiette, et, dans chaque capitale, Tantah, Zagazig, Mansourah, il aura sa voiture à *cawass*. Janissaire chamarré et calamistré, le *cawass* annonce toujours un grand personnage, un Kébir, du haut du siège où il trône avec son yatagan à poignée d'os ou d'ivoire, et l'on s'arrête pour regarder qui passe. Son Excellence Alaeddine bey a droit aux honneurs.

Dès son retour, il établira avec ses secrétaires le rapport circonstancié de sa mission, pour, aussitôt après, reboucler sa valise diplomatique et prendre le chemin du Soudan : Kordofan, d'abord, si rien ne change d'ici là...

En attendant, moi aussi j'établis mon rapport, et en cinq points. C'est la liste des quelques objets

soudanais qu'il voudra bien me rapporter de là-bas : de l'ivoire, des bois parfumés, des amulettes, des peaux de fauves. Ah! j'oubliais! Je brûle aussi d'avoir un petit singe, tout menu, pas plus gros que cela, bien propre, à qui j'apprendrai des révérences de diplomate...

II

Il n'est pas long à organiser le mien, de rapport. Une dizaine de noms, à la file, et c'est tout. Aucune « formule » officielle non plus, non : un simple feuillet de mon vélin à lettres.

J'ai donc pas mal de loisirs, et ce brave Alaeddine, sans le vouloir, prête la main à mes coquetteries auprès de Souraya. Son père est allé en partie de Nil, sur la dahabiyeh princière d'un de ses amis, pacha comme lui, en compagnie d'autres pachas, comme eux.

Voilà donc ces dames devenues les seules maîtresses du palais bleu d'El-Balaksa et, sur leur invitation, j'en profite pour aller égayer un peu leur lassante solitude.

Souraya qui avait déjà mis Sourour au courant de nos petites affaires privées, — fort judicieusement, d'ailleurs, — n'a rien trouvé de mieux que d'y mettre aussi la *dadè*, la vieille esclave noire qui l'a élevée et qui sert la famille depuis quarante ans.

III

— La *dadè* est ma confidente, vous savez. Elle est ma seconde mère, alors elle a bien le droit...

— Elle a le droit, elle a le droit, c'est une façon de dire... Votre père aussi et votre mère et Alaeddine ont bien le droit à ce compte-là. Tous ont le droit. Et, ma foi, en tenant ce raisonnement, je ne vois pas pourquoi...

Bon! Voilà que je me fâche, presque. Simple mesure de prudence...

— Oh! pour ce qui est de ma mère, rien à craindre, renchérit Souraya. Pas sans peine il est vrai. Il y en a eu un, de ces visages des grandes occasions, le jour où *dadè* lui a tout révélé! Je n'étais pas là, mais il paraît qu'une catastrophe financière ou un deuil subit n'auraient pas inscrit un rictus plus amer sur sa chère bonne figure. Mais elle sait, elle comprend et puis vous savez, très *jeune Turquie,* maman, tout en restant musulmane au fond de son petit cœur. Alors, mon Dieu, comment vous dire?... Et puis cela lui procurera le plaisir de s'entretenir avec vous de notre traversée — toujours! — et de la France qu'elle aime, Paris, Rumpelmayer, Ritz...

— C'est cela que vous appelez la France?

Non, mais est-elle assez amusante avec sa façon à elle de voir les choses, ma Souraya! Elle combine, elle arrange tout à sa guise, fait accepter aux autres ses propres théories et c'est un vrai moulin à combinaisons que sa petite cervelle égyptienne...

— Et puis, rit-elle, nous ne faisons aucun mal, n'est-ce pas, aucun tort à personne?...

Ah! ce qu'elle chante, en moi, la voix berceuse, en ce moment : « Tu n'es qu'un Giaour pour tout le monde, la vie est courte, continue!... »

Souraya poursuit son idée :

— Ma mère vous connaît bien, allez, et elle vous estime. Oh! tenez, venez, je vais vous représenter à elle. Il n'y a justement personne, là-haut, et vous qui brûliez de voir un harem, vous serez servi à souhait.

« Là-haut! » Chaque fois qu'on laisse tomber ce mot, dans ce pays, c'est comme à regret. On ne l'émet qu'à moitié, on l'escamote, comme si on avait honte de le prononcer, et chaque fois, naturellement il m'intrigue. Mystérieux « là-haut »! Me suis-je assez souvent demandé, depuis mon arrivée, s'il ne me serait jamais enfin donné d'en visiter au moins

un dans ma vie! Oh! rien qu'une fois, une seule, rapidement...

Ce n'est pas le sélamlike qui m'intéresse, non, ce n'est pas le jardin non plus, ce n'est pas... que sais-je! C'est l'inaccessible « là-haut » qui me hante, impérieux.

Donc ce soir me voilà en route pour le « là-haut » interdit, par ce même escalier de marbre où les pas d'Alaeddine résonnent, quand je l'attends au sélamlike; où la petite japonaise féerique s'engouffra, certain soir. J'entendais longtemps le bruit des pas croître et décroître dans l'ombre. C'est donc bien loin, ce « là-haut »...

Souraya me précède et, par cet escalier monumental, très clair aujourd'hui, où je remue ces réflexions, nous débouchons sur un immense palier à ciel ouvert, entouré d'une colonnade : une cour de marbre suspendue. Et tout alentour, les chambres.

Une lumière jeune et fraîche de fin d'après-midi en Orient. Des palmiers, des tables ouvragées de moucharabiehs où sont posées des cages pleines d'oiseaux rares qui gazouillent et, à terre, près d'un vase énorme où fleurissent des œillets, une chatte — ma complice sans doute, — se laisse rouler et piétiner par deux ou trois minets, ses fils aux bonds cocasses et que ma visite étonne et fait fuir.

Autour des colonnes de pur style arabe — torsades et chapiteaux d'arabesques, — l'enroulement d'une végétation en fleurs : volubilis et capucines.

Et tout de suite, Souraya soulevant une portière de tapisserie m'introduit au salon, un immense salon tout en profondeur.

Dieu! que de dorures entre ces murs tendus de soie ponceau à ramages ton sur ton! Que de styles divers aussi! Une macédoine, un fouillis de styles où voisinent le vieil égyptien — sièges d'ébène à pieds ongulés d'autruche — le gothique, le Louis XV — un chiffonnier de Boulle — le Louis XVI, des coussins de Liberty — épaves de Regent Street ou de la Place de l'Opéra, — du moderne, tout cela

pêle-mêle, presque en désordre. Partout, sur les murs des toiles de toute grandeur et de toute école dont certaines sont assez rares, mais toutes encadrées de dorures excessives. Et quel luxe de tapis! Des Karamanie très anciens, des Kaboul de prière, des Bagdad de soie aux couleurs de rêve...

Il me semble, au milieu de cette décoration composite, n'être plus dans *un* salon, mais dans plusieurs salons à la fois, où l'on serait surpris par l'abus et la richesse des meubles, des étoffes, des ors et des tapis.

Du vaste fauteuil relevé d'un Aubusson incomparable où m'a installé Souraya, j'ai l'air de faire œuvre de commissaire-priseur. Pendant qu'elle est allée prévenir sa mère j'inventorie à droite, j'épluche à gauche, je fouille du regard les quatre coins de la pièce. Quelle inconvenance!

Oh! là, derrière moi, les fenêtres avec leur écran de moucharabiehs!... Non, vraiment, vus du dedans ce n'est plus cela! De la rue, d'en bas, ils me sont devenus trop familiers, les moucharabiehs, ils m'ont trop souvent rempli de leur obsession et j'ai toujours deviné derrière eux trop de prunelles qui m'épiaient. Et alors, comme on se fait à tout, ici-bas, je m'y suis sans doute fait, moi aussi, à la longue...

— Monsieur!...

— Madame!...

Et je me lève les mains tendues vers celles de mon aimable hôtesse qui entre, suivie de Souraya.

Moi qui avais si peur, si sottement peur! Rien de terrible, au fond. Tout se passe comme dans le plus sociable de nos salons de France, les mêmes gestes amènes pour m'inviter à me remettre, les mêmes attitudes, les mêmes convenances, les mêmes conventions, les mêmes bouées de sauvetage pour une première entrevue officielle. Quelques mots arabes en plus, par-ci par-là, et c'est tout.

On parle de tout, de Paris, de Marseille, du « Yang-Tsé », des fêtes, des toilettes — oh! sur ce point je commets bien quelques impairs et des ana-

chronismes, mais en chiffons je suis incompétent et l'on me pardonne.

Un détail cependant : les robes de ces dames, trop luxueuses pour l'heure — cinq heures vont sonner à Abdine — sont décolletées comme pour un gala à la Présidence, — Oui, Monsieur, Redfern nous habille depuis cinq ans! — et leur chevelure, dénouée dans le dos, est à demi-emprisonnée en de précieuses soieries d'Orient : noire brochée d'or pour la mère, blanche brodée de myosotis pour Souraya. Deux anciens foulards d'Asie qui sont des pièces de musée.

La dame élégante incline sa tête en mouvements graciles et affables lorsque, tout à coup, elle se tourne quelque peu vers Souraya qui parle. Alors j'aperçois, dépassant au bas du foulard merveilleux, une mèche de sa chevelure, une petite mèche affreusement rouge teinte au henné. Quelle drôle d'idée couleur, vraiment! Un rouge carotte plus strident que la tignasse crépue d'un fétiche pahouin.

Café embaumé, cigarettes blondes, pâtes à la rose et à la banane, le tout passé par la *dadè* sur un plateau de laque nacrée et... Sourour, au bas de l'escalier, appelle. Un appel en turc de sa petite voix de flûte éraillée.

— Seigneur! Cachez-vous vite, Monsieur Gilles, une vieille parente qui nous arrive... C'est cela, prenez par le petit salon avec Souraya, et, à pas de chats, éclipsez-vous... Elle est intransigeante, elle, et nous ferait plus de mal qu'elle ne vaut. Une vraie Turque, nouvelle débarquée des parages de Dolma-Bagtché, alors vous comprenez! On est plus strict, là-bas; elle s'effarouche de nos bourro'h de mousseline, quand nous sortons. Elle les voudrait de bronze...

Et la dame d'éclater de rire.

C'est vrai, je suis dans un harem. Je l'oubliais presque.

Mais je n'ai pas le temps de m'éterniser sur le plus ou moins de précision du sentiment qui m'envahit.

Souraya m'entraîne par la main, tandis que sa mère, Fatmah Hanum, rabattant sur nous la tenture qui recouvre la porte du petit salon en question, prélude, en voix d'ange, aux salutations turques à la vieille dame pudique...

IV

Avec Souraya, nous en profitons pour revenir nous installer au sélamlike familier, en bas.

Le crépuscule jette à présent sur les murs une pénombre bleue adorable et nous nous tenons par la main, toujours.

Je *la* tiens plutôt par la main, et cette menotte qui se livre à la mienne avec un tel abandon, a une éloquence que le déclin embellit encore.

Quelle ivresse grave sème sur l'amour le soir qui tombe, le soir étoilé de l'Egypte!... Nous sentons un tel soir descendre en nous, en notre cœur, et nous nous rapprochons spontanément davantage l'un de l'autre.

Douceur de se sentir deux quand tout va périr dans l'obscurité tranquille, quand le monde et les choses vont s'endormir du sommeil, la petite mort des nuits!...

Souraya s'abandonne à la douceur de l'heure. Moi je m'abandonne à la douceur de Souraya, et nous recommençons en *aparté* le Cantique des Cantiques...

« L'Amour », a dit je ne sais quel philosophe allemand (j'oublie lequel, je suis si peu érudit!) « l'Amour n'est qu'une musique réalisée. » Comme je le sens, comme nous le sentons, mystérieux et puissant, ce concert qui s'élève et vibre en nos cœurs ! Comme il monte, sublime, vers la nuit diamantée de millions d'astres, et vers quel délicieux vertige il nous berce !...

Nos doigts se tressent. Nos visages se rapprochent. La figure de Souraya tombe, brûlante, sur mon épaule et, trouvant au silence le même charme, le

même sens qu'aux paroles les plus délicieusement caressantes, nous nous détachons peu a peu vers je ne sais quelles zones supérieures où rien ne pénètre plus de la vie humaine...

V

Pauvre, pauvre Tour d'ivoire !...

— « Tu es Musulman, à présent, le sais-tu bien ? Il t'en cuirait de l'oublier. Il sera crevé l'œil qui a vu ce qu'il ne doit pas voir ; la main sera coupée qui aura touché ce qu'elle ne devait pas !... »

Et la voix bouillonne dans ma tête comme un torrent alpestre soudain gonflé et qui faucherait tout sur son passage...

VI

Le père d'Alaeddine et de Souraya est un brave homme de pacha ; un peu trop élégant pour son âge peut-être, d'un commerce très quelconque, mais cela mis à part, toujours charmant. Comme les peuples heureux, il ne prête à aucune histoire.

Il est calme de cette sénérité des gros propriétaires fonciers qui savent que la terre tourne, — et il se contente de cette bribe de science. Chaque fois qu'elle a accompli une révolution sur elle-même son capital à lui a doublé et cela lui suffit. C'est un richard.

Tout un quartier de la ville lui appartient et il possède, en Haute-Egypte plusieurs milliers de *feddans* des plus productifs, sans compter deux oasis près de Minieh dont l'une est à notre disposition pour les parties de « camping ». En Europe sur le Bosphore, à Thérapia, un palais qu'il n'habite jamais.

Au demeurant, une tranquille, une béate Excellence, pour qui l'Invasion est lettre morte et qui ne renoncera jamais à ses mœurs, à sa langue natale.

C'est peut-être pour tous ces motifs que nous nous entendons si bien.

Son Excellence Messaoud Pacha ne mange jamais qu'avec ses doigts, tout à l'orientale. Il opère d'ailleurs avec une gracieuse dextérité, et c'est plaisir que d'être son commensal.

Dernièrement, il se disait fervent des chevelures blondes — oh ! pas pour les chevelures elles-mêmes non plus que pour les visages qu'elles peuvent rehausser, non ! Tout simplement parce que leurs reflets sont les mêmes que ceux de ses livres sterling.

Messaoud Pacha a l'envergure d'un grand philosophe antique.

VII

A peine rentrée de son excursion sur le Fleuve, Son Excellence a pu nous obtenir de l'autre Pacha, son ami, la faveur de disposer de sa dahabiyeh pour une fugue de six jours vers le sud.

Alaeddine a, par ordre, remis son départ au Soudan, et l'occasion ne saurait être meilleure. Je ne puis en ce moment m'absenter pour un aussi long temps mais je lui promets de remonter en sa compagnie le Nil assez loin pour être de retour au Caire après-demain dans la nuit.

C'est aujourd'hui samedi et, vers midi, nous appareillons. En tout, six invités enclins à rire et à ne rien marchander à la joie de vivre. Je quitterai la bande joyeuse à la première rencontre favorable d'un vapeur descendant le fleuve et, déjà, je le regrette.

Matinée diaphane, presque fraîche en dépit du soleil méridien et du ciel trop bleu qui multiplie ses reflets. On a un pressentiment douillet qu'il doit faire horriblement froid, ailleurs, en ce moment, là-haut, en remontant sur la carte, de l'autre côté de la grande tache bleu clair...

En des fauteuils d'osier, tout comme dans les allées sablées d'un parc, on s'installe sur le pont, au milieu des plantes en pots qui l'égayent, végétation très verte, très « printemps ». Certains d'entre nous sont en coutil blanc, tous en tarbouche. Les narguilhés s'allument.

Tandis que nous commençons à « faire » de la vitesse, — une vitesse toute relative d'ailleurs, à cause du courant, — les serviteurs nègres à livrée rouge et or de l'hospitalier pacha dressent devant nous la table du déjeûner. Cela est fait très légèrement, sans bruit, comme sous des doigts de Djinns. En deux minutes la nappe ouvragée est garnie de fleurs et de friandises turques et, tandis que nous savourons ces dernières, s'élargit devant nous la colossale route de luxe qu'est le Nil, l'hiver.

Le premier tournant. La ville se perd. L'air a des transparences de cristal. Des deux côtés, les rives noirâtres, limoneuses du fleuve et puis, la campagne, limitée de sable jaune, avec, pour veiller sur elle, de distance en distance, les palmes royales agitées par une légère brise...

Des villages, des travailleurs, du mouvement, de la vie, mais aucun écho dans l'air si ce n'est le chant des *châdoufs*, les primitives machines à monter l'eau du Nil.

A gauche voici Hélouan, le vieil Hélouan avec ses maisons grisâtres dont certaines, bâties de boue mêlée de paille, se mirent dans l'eau épaisse et riche. En face, Bédrécheïn et, plus loin, dans ces antiques bois de palmiers quasi-sacrés, ce qui reste de la glorieuse Memphis : un emplacement où gisent, mutilées sur le sable, les gigantesques statues de grès et de granit de ceux qui régnèrent jadis sur cette capitale du monde.

Qui dirait aujourd'hui que là fut le rendez-vous brillant des princes les plus nobles du plus civilisé des pays? Que des Rois aux fabuleuses richesses, au prestige écrasant, beaux et indifférents comme les statues des dieux de basalte et de porphyre qu'ils

adoraient, y vinrent débarquer de leurs nefs parées et fleuries, au milieu du faste des fanfares militaires et des acclamations des foules? Rois-pasteurs, Rois-bâtisseurs de pyramides, Rois-prêtres tout couverts d'or, le front ceint de la vipère rituelle à tête érigée, Rois-conquérants, surtout, debout sur leurs chars de combat, dans l'appareil formidable de leur force guerrière. Que des tentes de pourpre frangées d'or les y attendaient, jonchées des tapis de haute laine et de soie tissés à Tyr ou dans les grands centres de la Vallée, aux armes de ces potentats : cartouches où se détachaient les scarabées et les urœus, les phénix sacrés et les globes ailés? Qui le dirait? Un million de Memphites s'assemblaient, alors, pour acclamer ces rois...

Plus rien, hélas! maintenant, pour évoquer ces gloires passées et si tôt englouties, rien que le sable jaune et brûlant, mal ombragé par les palmiers qui tremblent.

Tout est redevenu silence, comme pour reposer la terre de ces trop grandioses spectacles, de ces clameurs triomphales. Le pays autrefois si vibrant, si retentissant de la pompe des cortèges et de l'éclat des parades militaires est retombé dans le calme du bonheur, et la terre limoneuse, épuisée de vieillesse, a retrouvé, avec les occupations de la vie rustique et pastorale, un air de renouveau, une fraîcheur ingénue. Seuls les *châdoufs* chantent, monotones.

Comme elle est peu de chose, à tout prendre, la destinée des palais soi-disant indestructibles et des cités réputées immortelles! Pendant de longs siècles, — qui sont des minutes si l'on songe aux siècles de siècles qui les précédèrent et à tous ceux qui suivront, — ces pays fascinèrent le monde de leur force et de leur gloire. Ce n'étaient que fêtes et conquêtes, jardins fleuris et trophées. Mais, un jour, un vent triste a soufflé. Alors tout est retombé dans le néant d'où il était sorti, pour commencer, sous l'enlizement du sable, l'inéluctable descente dans le Passé...

Il ne reste plus, à présent, derniers vestiges de tant de vanités que quelques « mastabas » dépouillés de leurs momies, le Sérapéum, tombe gigantesque des Apis vénérés, et les pyramides à degrés de Sakkhara édifiées par des rois qui s'appelaient Ounas, Pépi et Téti qu'on a oubliés, eux aussi, monuments de la Mort, emblêmes cruels et angoissants de ce qui, seul, est éternel...

Que sommes-nous, nous autres, frêles ailes de papillons, en face de ces étourdissantes éternités?

Mais le même fleuve, impassible et bienfaisant, arrose toujours de son eau qui féconde, ces mêmes endroits paradisiaques...

Notre dahabiyeh traverse, rapide, toute cette antiquité défunte et, sans bruit, passe dans le silence qui règne sur ces deux rives. C'est la paix immense et majestueuse de la campagne...

Il est pourtant bien vivant, ce pays tout peuplé de vies latentes et de frissons mystérieux. A mesure que nous nous enfonçons dans l'étroite vallée d'Egypte, nous prenons, à notre insu, la plus grandiloquente leçon de vigueur et d'énergie.

Immense lampe incandescente qui prête vie au décor magistral, le soleil illumine la rive de ses chaudes projections obliques, découpant sur les lointains bleus une caravane de chameaux qui passe.

Tout vit, tout remue, tout travaille, tout grouille. Des fellahs font abreuver dans le fleuve des troupeaux de buffles qui s'enfoncent dans le limon jusqu'aux genoux. De gentils bambins, nus comme de petits faunes en liesse, gesticulent, à califourchon sur les larges croupes des bonnes bêtes dociles. Des fellahines aux frustes costumes de toile gros bleu — un sac, avec deux trous pour manches — défilent vers le fleuve en processions lentes et majestueuses, la cruche d'argile sur la tête. Leur voile noir traîne à terre long comme un manteau royal. C'est ainsi que jadis les vierges grecques s'en allaient aux sources pures d'une Arcadie et que, pleines de

noblesse et de galbe, elles s'en revenaient chez elles, conscientes de leur précieux fardeau...

Plus loin, des deux côtés, sur l'étroite bande de terre fécondée par l'inondation, de rudes agriculteurs travaillent. A moitié dévêtus, hâlés par tous les soleils d'été, corps bronzés, ils reluisent sous la sueur comme les statues de basalte des anciens dieux. Ils sèment, irriguent, récoltent, animent en un mot, de leur saine activité ce désert transformé en éden par les fantaisies d'une eau capricieuse.

Les *châdoufs*, les *sakiehs* chantent...

Et par-dessus tout celà, un débordement de vie exotique, un grouillement ailé qui ajoute au charme prenant de tous ces paysages, si beaux, déjà, de simplicité et de douceur primitive. Des flamants roses, des grues de Numidie, sillonnent l'air de leurs larges éventails rapides; des troupeaux de pélicans, d'ibis blancs, d'ibis noirs, de resplendissants ibis roses, cherchent leur nourriture dans le limon des berges, pendant qu'au-dessus de nos têtes, dans le ciel qu'ensanglante le déclin, des gypaètes tournoient, avant de foncer sur des triangles de canards sauvages qui s'enfuient, en une vibrante partie de santé, d'activité, de vie mâle et puissante...

Déjà, voici briller, là-bas, l'étoile du berger.

Un son de flûte nous parvient, de flûte de roseau, nasillard et lent comme un air de hautbois. Elle tient du miaulement, cette frêle et primitive musique et, douce comme une caresse, elle nous enveloppe, dans la nuit. Quelque berger bédouin, sans doute, qui ramène au bercail son maigre troupeau de chèvres naines et de brebis...

Après tant de journées si différentes au cours des siècles, tant d'aurores triomphales qui brilleront à jamais dans les livres d'histoire, ces pays voient donc un soir encore! La lune, toujours la même, coule sur la plaine. Elle souligne, devant nous, le flou vaporeux des verdures qu'elle argente et, dans la nuit bleue diamantée d'étoiles, verse à la matière comme une seconde jeunesse...

VIII

Le cœur tout *drôle* d'avoir goûté à d'aussi grandioses spectacles sans en avoir rien pu fixer de façon durable pour l'avenir, je m'achemine tout seul, au milieu de la nuit, vers mon lointain Abbassieh...

Aucune image matérielle ne me restera, où repasser, revivre ces leçons d'esthétique à jamais envolées! Des images... Au fait quelles images? Des photos? Des stéréos?... Evidemment, elles pourraient rendre en blanc et noir, en couleurs, en reliefs même les découpures des rives, les longues moires du fleuve argentées de lune, les fellahs et les troupeaux qui en vivent. Mais pour fixer *l'âme* elle-même de toutes ces choses, la poésie des journées et des nuits sur le Nil?...

La langue, la plume sont inhabiles. Un second alphabet serait nécessaire, de signes celui-là, surhumain, mystérieux comme des hiéroglyphes et dont on saupoudrerait son style. Ces signes bizarres avertiraient à l'endroit exact où l'on doit *sentir quelque chose d'intérieur*, un remuement intime : ici, un frisson; là, un tremblement; plus loin, une jouissance infiniment douce et fugitive, un effleurement de l'âme...

Sans le vouloir, je prends le chemin des écoliers. A la hauteur de la place Soliman Pacha j'oblique à droite, au lieu de filer tout droit vers mon lit, — comme l'exigerait l'heure, — par la très moderne rue de Kasr-el-Nil. Je suis poussé malgré moi à ce détour, attiré par Balaksa comme si j'y avais rendez-vous. Le raisonnement est simple et je le suis : cela me retardera d'un quart d'heure, soit, mais, en retour, que de douces méditations, après.

C'est la hantise des quartiers que l'on habite trop souvent par la pensée.

Deux heures du matin. Toutes portes closes, tout sommeille. Seuls les *gaffirs*, les gardiens de nuit

font sonner leur gourdin sur l'asphalte des trottoirs et se lancent dans l'ombre leur lugubre appel :

— *Sâa etnèn*! Deux heures!

Et le cri se répercute de *gaffir* en *gaffir*, preuve de leur vigilance. « *Sâa etnèn*! » et, naturellement, tout dort dans la paisible rue de Souraya. Les choses elles-mêmes ont l'air de reposer et il n'est pas jusqu'à l'aristocratique demeure bleue qui n'ait, elle aussi, revêtu son costume couleur de nuit.

Si seulement toutes les sciences occultes pouvaient me venir en aide, à cette heure de mystère et de Sabbat! Comme je traverserais ses rêves, en cette nuit paisible, à Elle qui, si souvent, voltige dans les miens!...

IX

23 décembre.

Les fêtes du Jour de l'An sont proches, là-haut, en Europe, et je ne suis pas en avance pour les deux ou trois souvenirs que je dois y envoyer à cette occasion. L'excuse est bonne, heureusement :

— Quelque chose d'exotique! m'a-t-on répondu lorsque, il y a quelque temps, j'ai pressenti les amis. Or pour cela, je comptais sur Alaeddine. Mais son voyage au Soudan est décidément remis à trois semaines. Cette fois, plus de délai possible; il faut que je me décide à faire moi-même ici mes emplettes.

La rue du Soudan. C'est moi qui l'ai baptisée ainsi, cette ruelle sans trottoir à cause de son imprononçable nom arabe à formule de gargarisme, à cause surtout de l'odeur de case qui s'en dégage.

Dans le quartier du Mousky, non loin du bazar, à proximité de la rue aux Parfums où dans leurs magasins à dimensions d'armoires, des idoles accroupies vous offrent leurs essences de roses et de jasmins, elle descend, cette ruelle, étroite et régulière, perpendiculaire à l'Ataba-el-Khadra, le centre

du mouvement indigène. Elle est très peu fréquentée, minuscule comme elle est, et je l'ai découverte bien par hasard, les premiers jours de mon arrivée au cours de mes explorations crépusculaires.

Des deux côtés, des boutiques — j'allais dire des repaires, — où de grands Soudanais maigres débitent dans des paniers de palmier, des couffes, des sacs de poil de chameau ou des outres de peau de bouc, tous les produits de leur région natale : dattes conservées, arachides, essences, bois rares, ivoire, épices, voire même les petits coquillages, à reflets nacrés qui plus tard, enfilés en colliers, feront l'orgueil des ânes blancs du Caire. Enfin, accrochées à la porte en guise d'enseigne, des peaux de fauves de tout poil.

Aucun d'eux n'a de spécialité bien marquée et tous vendent un peu de tout cela, pêle-mêle. Or c'est une peau brute de panthère que je voudrais acquérir aujourd'hui, dans cette rue du Soudan.

Au plus cossu des étals je m'arrête et le Soudanais de céans m'offre, selon l'usage le siège et le *kaouah*. Ensuite seulement commencent les interminables débats et le marchandage, car ils mettent de la courtoisie même à trafiquer et à vous rouler.

J'en ai horreur, du marchandage, mais ici il est de rigueur et l'on arrive aisément à réduire des neuf dizièmes le prix de l'objet en cause. On s'y fait, à la longue, et cela devient très amusant. Cela traîne, traîne en tergiversations presque sérieuses, et l'on se rappelle quand on était enfant et qu'on jouait, sur la plage, au marchand de pâtés de sable.

Dehors, devant le comptoir, accroupie à même la terre, une fillette, elle aussi de race soudanaise, au profil très pur : lèvres épaisses, nez épaté. Elle est vêtue de toile gros bleu rayée de rouge et, sur sa tête le voile noir habituel — *yachmak* de haïk gaufré — des femmes du peuple. Son nez de négresse est perforé et orné d'un bâtonnet d'ébène

à tête de turquoise : le comble de l'élégance, dans son village de huttes.

Et elle est presque jolie, dans sa sauvagerie africaine, cette enfant de douze ou treize ans. Elle paraît exempte de tous les soucis de la vie. Pour s'amuser, elle taquine un énorme lézard gris qu'elle tient en laisse et qui, indifférent aux provocations, étale son ventre large et flasque sur le sable ensoleillé de la ruelle...

On cause, on se dispute, avec le marchand et, en fin de compte, j'enlève la fourrure à bon prix. Il y ajoute en « bakchiche » une griffre tombée d'une autre peau — preuve qu'il a encore dû m'estamper — et je me dispose à me lever.

Mais d'une délicate pression sur le bras, le nègre m'engage à rester. Sa figure s'illumine d'un sourire bestial et puis, tout à coup, abaissant ses grands yeux noirs et blancs vers la fillette au lézard :

— Et elle, dit-il, veux-tu me l'acheter aussi?...

— Elle?... Je ne m'attendais pas à cette question-là, vraiment.

— Oh! Elle te servira, n'aie crainte; elle te sera utile. On me l'a donnée mais je n'en veux pas, j'en ai déjà quatre. Je ne te la vendrai pas cher, dis.

Je ne réponds rien pour ne point l'interrompre. Cela promet d'être intéressant.

— Oui, tu l'emmeneras en Europe et là-bas, dans ton pays, elle sera ton esclave. Mieux que tes esclaves blanches elle fera cailler ton lait au moyen d'herbes sans poison; elle saura allumer ton fourneau sans mettre le feu à ta case de paille et, pour toi, découvrira les endroits des fleuves où l'on peut nager, à midi, sans crainte des hippopotames, tu sais les *ngabous* qui reniflent...

Les *ngabous*, la case de paille, les herbes sans poison, tout cela ne me convainc guère, et il s'en doute bien un peu, le pauvre nègre. Aussi ajoute-t-il après courte réflexion, mais cette fois sur un ton plus entendu de connaisseur :

— Et la nuit, pendant ton sommeil, elle imitera,

de son gosier, le bruit du tonnerre sur la plaine afin de chasser de tes rêves les mauvais esprits à têtes de singes. Bou! Hou! Hou... ou... ou! Et puis...

— Et puis?...

— Et puis elle dansera, rien que pour toi, le soir, en s'accompagnant des petites cymbales de cuivre fixées à l'extrémité du pouce et de l'index. Elle dansera des danses très lentes; peu à peu, ses voiles tomberont comme les nuages fondent dans le ciel et, belle comme la nuit, elle se montrera toute à toi. Alors, longtemps, tu sentiras des picottements dans tes yeux, des picottements qui les feront pleurer comme si l'on y avait jeté une poignée de sable du désert. Tu verras, oui, tu verras!...

X

24 décembre.

Quelle joie, de nous retrouver, avec Souraya, le soir à cinq heures — l'heure du maraudage et du marivaudage! Ce sont chaque fois des démonstrations comme si l'on ne s'était vu depuis un long siècle, comme si cette soirée devait être irrémissiblement la dernière entre nous. Je sens son fragile petit être vibrer de plaisir lorsqu'elle se blottit auprès de moi, caressante, pour me souhaiter la bienvenue. Et puis elle est si amusante avec sa soif de nouvelles du dehors...

Comme toutes les femmes, Souraya est curieuse, non pas banalement, mais chercheuse de sensations plutôt que curieuse des faits et des idées.

— Vite, dit-elle, en battant de ses menottes fragiles, ma chère gazette, du nouveau! Je brûle d'entendre de l'inédit. Où es-tu allé, hier? (On se tutoie depuis quelques jours, tout à l'orientale). Qu'as-tu fait? Qu'as-tu vu?...

Un tel déluge de questions que je ne sais par où

commencer. Dans ces cas-là, je me contente de caresser la figure aimante et câline qui s'appuie sur mon épaule et je pose à mon tour, quelque autre question de défaite.

— Sais-tu que j'ai failli acheter une esclave soudanaise, hier?

— Et tu ne l'as pas fait, Gilles ami? Pourquoi cela? C'eut été si gentil à toi de l'affranchir, dès le lendemain, dans le geste élégant d'un Trimalchion. (C'est qu'elle a des Lettres, la soi-disant petite barbare, et passablement, même!) Etait-elle bien? Quel âge? Où cela?

— Et comment? Et quand? Et pourquoi? Et combien?... Grande enfant, va!

Mais je suis obligé de satisfaire sa curiosité de « béguine d'Orient » et, naturellement, ce sont des éclats de rire qui accueillent mon histoire.

Mais ils n'ont rien de franchement joyeux, ces rires-là, ce soir. On sent le rire d'une Musulmane pour qui parler esclaves est chose courante, rire de regret pour mon flegmatique détachement, et la belle occasion, par moi négligée, de faire une heureuse.

— O Gilles! retournes-y dès demain, va, et tu l'achèteras cette pauvre abandonnée, vouée sûrement à la pire vie d'injures et de maltraitements. Nous l'adopterons, nous l'affranchirons. Ce sera comme si, à deux, nous lui donnions la main pour passer le seuil difficile d'une nouvelle existence — d'une vraie vie. De cette sauvageonne noire nous ferons une femme libre, — quelle volupté! — une femme reconnaissante, peut-être. Oh! se dire un beau matin qu'on est une *femme libre*! Se le prouver à soi-même en usant largement, en abusant de cette liberté; respirer, aller où bon vous semble, courir, crier, oui crier...

— Souraya!

Au ton de douce remontrance dont je l'interromps, elle sent bien que ce qu'elle va dire n'est pas neuf pour moi et alors, en une brusque reprise

de soi-même, elle s'arrête, résignée, ses yeux rivés aux miens.

Mais non! La sève d'indépendance qui coule, ardente, en ses veines, l'emporte malgré elle, malgré moi, vers un empoignant lyrisme qui déborde en un flot de périodes éloquents où sans le savoir, peut-être, elle renie toutes les croyances, toutes les traditions qui font d'elle une si exquise petite Musulmane. Horreur des esclaves, horreur des mœurs ancestrales et de tous les atavismes, horreur de tout ce qu'elle traduit d'un mot : *barbarie*, et que, de tout son cœur, elle hait.

C'est un vol de blasphèmes qui s'échappe de ses lèvres, si sucrées, pourtant, et faites pour les seules caresses. Ses joues privées soudain de leur pâleur mate, — langueur des plantes calfeutrées, — retrouvent, dans ce subit bouillonnement de tout son sang en révolte, les tons chauds des pèches savoureuses mûries au soleil.

Et je la contemple, moi, dans la pénombre crépusculaire, n'osant plus l'interrompre de crainte d'anéantir, avec le flux de ses paroles, le charme qui me la révèle ce soir si tragique, si grande, plus belle que jamais.

Mais hélas! Trois fois hélas! C'est l'aveu décisif qu'elle profère, et, du plus profond de mon cœur, je déplore ce bouleversement qui germe en elle. Je regrette la profanation de l'antique Tour virginale.

Pauvre, pauvre Tour d'ivoire des anciens préjugés et des vieilles vertus ataviques!

Elle aussi, tout comme sa ville natale, elle s'écarte des traditions de sa race et de sa caste, indulgente à l'appel irrésistible du Progrès, ce nouveau dieu de l'Egypte, qui détruit peu à peu le Caire comme il a détruit El-Djézaïr — Alger, — comme il détruira demain Damas, après-demain Bagdad, et peut-être aussi, un jour, — oserai-je le dire? — la Mecque, Sainte des Saintes que des locomotives vont, sous peu, éventrer.

Pauvres Tours d'ivoire de l'Orient superbe, jadis

inaccessibles à la vulgarité et aux erreurs de notre vingtième siècle et que, à grand renfort de perfectionnements et de touristes, l'on arrive peu à peu à profaner, à vulgariser...

Mais Souraya, presque haletante, s'effondre sur le sofa rose à côté de moi. Elle passe son bras autour de mon col et, dans un sourire navrant approche de mes lèvres une pâte turque sucrée qu'elle a cueillie sur le guéridon tout proche.

— C'est du loukoum à la rose, Gilles je l'avais préparé pour toi...

XI

25 décembre.

Quelle angoissante nuit de Noël je viens de passer! Toute en cauchemars!...

Le spectre de la pauvre négrillonne au lézard de la rue du Soudan présidait, dans mon sommeil à des scènes échevelées de sorcellerie — quelque chose comme un Sabbat nègre.

Je la voyais devant moi, grandie depuis l'autre jour, allongée démesurément et d'une maigreur squelettique. Sur son nez aplati de négresse, la turquoise, ornement primitif, empruntant des proportions et des reflets de phare dans la nuit, étincelait comme une escarboucle. Contorsionné à ses pieds, le lézard devenu géant cherchait à la mordre, geignait et grimaçait, tandis qu'elle l'excitait d'un rire édenté d'outre-tombe. Des mufles de *ngabous* émergeaient ça et là des grands herbages malsains, au bord de fleuves lents; des nuées d'insectes montaient de l'eau croupie et verdâtre, empestant l'atmosphère; des cases de paille en feu; des poursuites bruyantes de singes à figure bleue; des philtres fumants extraits des longues digitales vénéneuses...

Et par-dessus tout cela, dans une lueur pâle d'a-

pothéose, blanche et esthétique comme un beau marbre grec, impeccable de ligne et d'attitude, immobile et muette sur un piedestal invisible, Souraya, ma Souraya, les bras tendus vers moi dans le geste de la supplication...

Et tandis qu'à sept heures je me dispose à sortir dans l'air frais du matin pour me reposer de tant d'épouvante, le portier, le vieux *bowab*, accourt au-devant de moi dans une gesticulation désespérée. — *Ya Salam*! *Ya Haouaga*! *Zig ra-yh ymout*! *Howa ena, filbeiti*... Mon Dieu, Maître, Zig va mourir! Il est là, chez moi...

A ces mots, je ne fais qu'un bond jusqu'à la très hospitalière loge du brave *bowab* pour qui tout Barbarin est un parent. J'y trouve, en effet, Zig très affaissé, la respiration saccadée, l'œil brillant, le corps tremblant de fièvre sur son maigre lit de planches nues. Autour de lui, tous les Barbarins de la maison accroupis, muets, en signe de consternation. Certains pleurent.

Il est bien enveloppé de couvertures épaisses, mais toute cette laine n'arrive pas à le réchauffer; il grelotte à faire pitié de tous ses frêles membres de nègre malade.

Je m'en étais bien douté, il y a quelque temps, avant de l'emmener en visite avec moi, mais sur le moment je me croyais halluciné.

Après information j'apprends, tant bien que mal, qu'il a été pris, vers minuit, d'une quinte de toux qui l'a épuisé, cette petite toux sèche et mate qui « sent le sapin », comme on dit chez nous, et qui ne laisse rien présager de bon. Oh! il a dû être affreusement secoué par cette toux de tuberculeux, ce pauvre Zig!..

Il me regarde comme un innocent mouton qu'on va égorger, là, étendu sur les planches de son lit, et, au coin de ses grands yeux allongés, perle une larme qui dégouline sur sa joue d'ébène glacée. — Allons, Zig, *mouch haga*, ce ne sera rien, *mouch haga*! Dans quelques jours, quand tu te sentiras

mieux, tu mettras ta belle galabiyeh de toile blanche, tu sais, celle que tu mettais pour m'accompagner en ville, et puis ta ceinture de laine rouge, enroulée très haut, sous tes bras, et, tout doucement, tu t'achemineras vers la gare — El-Mohattam! — Là, tu prendras le train du Soudan, tu dormiras pendant vingt heures, bien emmitouflé, bien au chaud, et, à ton réveil, ce sera ton pays : Korosko!..

— Korosko!..

— Oui! Korosko... Là-bas, tu iras t'allonger sur le sable chaud du tropique, au pied du vieux baobab du village, près de la source tiède. Les femmes du harem paternel te soigneront, te dorloteront. Elles te prépareront des boissons au lait de brebis et le *karkadèh* parfumé et sucré dont la couleur est plus rose que le ciel au *magh'reb*. Sans nul doute, aussi, elles sauront te bercer de quelque vieille chanson nègre apprise la nuit, sans lumière, de quelque chanson magique apte à ramener le sommeil sur tes paupières et la chaleur dans tes veines. Elles mettront sur ta poitrine, sur tes tempes et sous tes bras les amulettes sacrées de la famille, les gris-gris de cuir pleins de formules cabalistiques qui — ainsi dit le vieux sorcier à barbiche blanche qui les a faites — *endorment toutes les maladies qui tuent*...

Tout cela, tu le retrouveras là-bas, vois-tu bien, sous le ciel embrasé de ton pays noir, dans la paix des solitudes équatoriales. Et quand, enfin rétabli, tu auras sacrifié, en actions de grâces, la brebis et le chamelon au Dieu qui guérit, tu nous reviendras souriant et plus vigoureux que jamais. Va, Zig, pars pour Korosko...

— Korosko, *aïoua keda*! Oui, dit-il, c'est bien cela, Korosko!

Et comme regaillardi soudain par les paroles berceuses et pleines de son ciel que je viens de lui prodiguer, à la musique sauvage de ce nom de ville aimée, le pauvre Barbarin se soulève à demi pour me remercier et porter à son front sa main tremblante...

XII

La dernière soirée de l'année. La demie d'onze heures a sonné depuis quelques minutes à la pendule de la chambre à coucher de Gilles. Aucun bruit dans l'air. Tout est calme et sombre dans la ruelle dormante qui coule sous ses fenêtres, — rivière de poussière fine et veloutée, — et rien ne ferait songer à la fin si proche de l'année sans la petite cour mystérieuse, semblable à un lac d'argent sous l'inondation des rayons de lune. Elle s'est revêtue, elle seule, de vagues airs de fête, ce soir, d'illuminations « à giorno », cette courette qui ne vit et ne s'égaye que de lumières...

Penché sous l'abat-jour qui fait converger sur sa figure pensive la chaude lueur de sa lampe de travail, Gilles, à sa table, écrit.

La plume chante, rapide, sur le vélin bleuté qu'elle zèbre de noir et elle va si vite, si vite, qu'elle paraît n'avoir plus la préoccupation d'achever les mots. Elle voudrait les écrire tous, à la fois, d'un seul coup, les jeter pêle-mêle, en touffe, et elle court, court, comme anxieuse de rattraper un long temps perdu.

Gilles calme, silencieux, est tout à ce qu'il écrit.

A qui peut-elle bien être destinée, cette missive dont l'élaboration l'absorbe si complètement? A des amies? A de lointaines Trésorettes, à d'éphémères Renaldines à qui il a décidé d'envoyer quelques vœux de saison, — petite monnaie des dettes du cœur? Ou bien à d'autres personnes, encore plus chères?

Non! Tout simplement à sa mère avec qui, dans la douce intimité de son appartement privé et de ses souvenirs, il tient à passer les dernières minutes de cette année qui fuit, les premières de la nouvelle. Et il retrouve, au seul contact de ses souvenirs, des attendrissements naïfs de tout petit garçon...

Il relit sa lettre à présent et avec complaisance

envers soi-même, dirait-on. Sa figure s'illumine de rayonnements nerveux, — seule traduction sensible des indicibles joies — comme en assentiment personnel pour ce qu'il vient d'écrire. Et dans cette communion lointaine avec le meilleur de ses affections, dans ce dorlotement intérieur à quoi il confie tout son être, il prend peu à peu, sous les reflets de sa lampe qui l'embrasent, un air de candeur réjouie qui le rajeunit, lui rend, pour lui tout seul et pendant quelques minutes, son visage de seize ans. Il se sent jeune, jeune indiciblement... Et pourtant!...

Mais tandis qu'il en est aux dernières lignes de ses confidences, le petit coin de la quatrième page réservé aux tendresses et aux abandons, sa pendule sonne minuit, — la cruelle! — et lui rappelle, par douze petits coups bien précis, bien sonores qui le réveillent de son extase, que partout, et à peu de différence près, le mystère est en train de s'accomplir de l'année de plus sur nos épaules...

XIII

Le lendemain, jour de corvées avec lesquelles on ne peut rompre qu'à moitié! Visites à recevoir et à rendre, habits noirs et uniformes chamarrés, sourires de commande, tout le programme des grandes cérémonies officielles : c'est aujourd'hui le triomphe des ambassades et des consulats et, d'après Gilles, pour une bonne partie de la matinée ce sera assommant.

Mais très détaché de tous ces protocoles de cour et des courbettes menteuses, coupant à tout ce qui n'est pas rigoureusement inévitable dans le code des convenances, il décide, de connivence avec un sien ami, d'abréger le plus possible cette matinée de... repentir.

Avec César Acquaviva (Acquaviva della Fonte, s. v. p.) un de ses collègues de l'ambassade italienne, grand chercheur, comme lui, de tranquillité et

d'émotions d'art, ils imaginent d'aller vivre un peu dans le Passé, au milieu de *choses à jamais révolues*.

Dès huit heures, dans le matin clair, la voiture à *cawass* les entraîne au grand trot vers le très curieux et très riche musée de Boulâq...

Comme il sied, ils se recueillent, les deux attachés d'ambassade, avant de franchir le seuil de marbre du richissime palais moderne où gîtent des hôtes dont quelques-uns ont plus de six mille ans...

Un hall immense où, à travers une double haie de sphinx à barbe isiaque, de sphinges doucereuses et de déconcertantes divinités de granit et de basalte à tête de faucon, d'ibis, de bélier, de chat, de crocodile ou de taureau — Horus, Thot, Khnoum, Bâst, Sebek, Hâpi vénérés, — devant des scribes de pierre accroupis selon les rites, et qui ont l'air d'enregistrer leur visite en vue de quelque mystérieuse statistique, ils atteignent le grand escalier qui conduit aux salles d'audiences, là-haut.

Dès l'entrée, ce palais où l'on vient chercher des vestiges de la Vie ne parle que de Mort.

Partout, à droite, à gauche, dans les recoins de ce hall aux sonorités de crypte, des sarcophages sont alignés, roses, verts, noirs ou gris, taillés dans le porphyre ou le granit, avertisseurs de l'éternel silence. Il y en a de toutes les dimensions, depuis les énormes qui durent servir au culte de Sérapis ou à des funérailles royales, trop énormes et trop lourds pour être hissés avec leurs momies aux salles de premier étage, jusqu'aux minuscules et vraiment gentils cercueils de pierre sculptée où de menus princes, morts en enfance, ont dormi un peu de leur dernier sommeil.

Mais tout cela est vide, à présent, cambriolé, débarrassé de la pompe des ensevelissements, nettoyé des relents d'aromates et de tout ce qui en faisait des objets de respect et de culte, pour devenir, dans cette antichambre artificielle de la Mort, des curiosités de musée.

Gilles et César se sentent vite étreints d'une

angoisse imprécise qui les fait se parler bas, marcher sur la pointe des pieds, se recueillir comme pour une visite à une nécropole aux premiers jours de Novembre. Et quoi qu'elles n'aient rien de bien terrifiant, ces inoffensives choses de pierre, tous deux s'arrêtent par moments, sur les degrés de marbre blanc comme pour interroger l'espace, furtivement, autour d'eux :

— Si quelque chose de vaporeux et sans forme allait surgir tout à coup de toutes ces caisses entr'ouvertes, — comme qui dirait des bribes d'âmes qui adhéreraient encore aux parois du granit — pour nous entourer, nous entraver !..

Mais non ! Sans encombre, ils débouchent sur les vastes galeries du premier étage où sont entassés, dans des alignements de vitrines, tous les trésors des monarques qui se sont donné rendez-vous ici : archaïques trésors de la statuaire la plus diverse, de bois, de pierre, d'ivoire ou de métal, profane et religieuse ; trésors des arts industriels, boiseries et broderies, verreries irisées et poteries rudimentaires aux couleurs vivaces ; trésors prestigieux d'orfèvrerie surtout. Ces lourds et inestimables joyaux, pectoraux et gorgerins d'émail cloisonné, colliers et bracelets de perles d'or alternés d'hématites, anneaux pour les jambes formés de serpents d'or enroulés plusieurs fois sur eux-mêmes ou de grains d'or rehaussés de pierres de couleur, plaques de ceinture ouvragées de scarabées ou de fleurs de lotus, voiles aux paillettes d'or pur dont se paraient les petites princesses des harems d'alors, tout cela nécessitait le concours d'une nuée d'esclaves habiles pour être ajusté selon les lois de l'élégance. Et derrière ces massifs anneaux d'oreilles aux pendeloques de lapis-lazuli et de cornaline, sous ces tiares et ces diadèmes ciselés et gemmés où se posèrent des mains souveraines ou tragiques, Gilles n'a aucune peine à reconstituer les profils bruns et résignés de ces favorites royales qui les portèrent, inaccessibles déesses que le peuple adorait sans les connaître...

Elles sont là maintenant, tout autour de lui, ces jeunes personnes des grandes maisons d'Egypte, confites dans le natrum, la liqueur de cèdre et le cinnamome, emmaillotées de bandelettes de lin pur, le visage caché sous le masque funéraire où des artistes modeleurs avaient reproduit leurs traits, leur sourire. Les voilà, toutes, alignées le long des murs, debout dans leurs cercueils de bois précieux ou de carton-pâte, leurs cercueils d'apparat, qu'elles-mêmes avaient fait ciseler et décorer selon leur goût. Momies fluettes et gracieuses, pour la plupart au masque couleur de peau brune, elles revêtent la plus extraordinaire expression de vie, avec leurs grands yeux d'émail bleu et blanc. Certaines, les plus riches, sans doute, ou les plus nobles, ont un masque d'or éclatant, et toutes, après un si lointain ensevelissement, paraissent s'être donné le mot pour vous provoquer encore de leur énigmatique sourire de trois mille ans.

Gilles et César passent, discrets, et, avant de pénétrer dans la salle des Rois, — la Salle des Trônes pourrait-on dire, — redoublent de piété et de recueillement tandis qu'ils sentent monter en eux la plus délicate jouissance.

C'est une vraie foule qu'ils traversent, la foule des aïeux de l'humanité.

Voilà les tout premiers, ceux que l'on ne s'est même pas préoccupé d'identifier à fond. De grands points d'interrogation flottent sur leurs momies rabougries. En voici d'autres qui, étant à peu près reconnus, — rois éphémères ou courtisans insignifiants, — ne valent pas la peine qu'on exhibe leur visage. Et les derniers enfin, les plus fameux, ceux-là, à cause des conséquences de leur règne, à cause surtout des recherches qu'occasionnèrent leurs introuvables retraites et des fouilles laborieuses qu'ils provoquèrent pour les déterrer une fois repérés, rois de Memphis ou de Thèbes, pères sacrés et vénérés de l'Egypte, princes aux innombrables quartiers dont la lignée remonte jusqu'à Hathor, la

petite déesse qui aime et qui joue, jusqu'à Horus, le Dieu cruel qui féconde et qui tue...

Avant de redescendre pour sortir, Gilles et César qui, sans se l'avouer, cherchent toutes les excuses pour prolonger leur visite céans, avisent un coin plus intime, si l'on peut dire, dans ce palais du Silence.

Presque à l'écart, dans cette nécropole de haute volée, entourée de ses colliers précieux, de ses pectoraux d'or émaillés et ciselés, des petits vases à parfums et des mille brimborions inutiles qui, de son vivant, lui étaient chers et faisaient d'elle une grande coquette, Taïouhrit, chanteuse officielle et danseuse d'Ammon-Râ, attend toute prête depuis des siècles, un ordre de préluder qui ne viendra jamais. Elle semble se reposer, sous la plaque de verre qui clôt son cercueil...

Gilles pense qu'elle a un bien joli nom, cette petite ballerine de temple, et qu'elle devait, sans doute, le porter à ravir. Taïouhrit! Musique faite d'un peu de la douceur bizarre des vieux instruments à cordes de l'Orient; Taïouh-rit, roulade qui tient dans un éclat de rire et dans une pirouette... Illuminée d'un rai de soleil sur les dalles blanches du sanctuaire, embrumée de mousselines à paillettes, il lui semble la revoir, chantant et tournoyant, sur les lotus épars au rythme des cliquettes de bronze, des sistres et des timbales à peau d'onagre, dans un cénacle de Grands Prêtres...

Taïouhrit! sourit, César facétieux, appuyant sur la seconde syllabe pour escamoter la dernière dans une roulade. Et ils se retirent...

Une heure après, gantés de blanc, sanglés en leur harnois officiel à surbroderies métalliques, les deux amis, revêtus de leurs titres, répondent par des sourires à toutes les banalités que peut imaginer notre cerveau de civilisés un matin de premier Janvier. Sous le lustre du salon d'état de leur ambassade respective, à droite, à gauche, ils s'inclinent, et, pour sacrifier aux conventionnels proto-

coles des souhaits de circonstance, serrent la main à des habits noirs, à des uniformes constellés, pauvres Egyptiens d'aujourd'hui sur qui déteignent nos manières...

Mais leur pensée flotte loin, bien loin dans le Passé, et tandis que Gilles, plus sérieux, évoque la figure souveraine et un peu théâtrale des anciens rois demi-dieux de l'Egypte, César, plus frivole, s'en va fleureter chez Taïouhrit, la mignonne danseuse sacrée...

XIV

Et la semaine passe.

Des arcs de triomphe, des girandoles vénitiennes, des mâts enguirlandés de fleurs et de verdure, des voûtes de drapeaux qui claquent dans l'air et, par-dessous tout cela, déambulant en masse compacte, la foule des oisifs et des badauds que les administrations et les écoles en congé ont déversés sur la chaussée.

Rien de plus délicieux que cette fête colorée et cette badauderie qui, à elle seule, exprime tout l'Orient. Les équipages des fonctionnaires en grand gala ont quelque peine à n'écraser personne pour se frayer un passage dans la cohue. Les *arbaghis*. les cochers s'invectivent. Les *saïs* s'égosillent à pousser, en courant comme des déments leur *ouah reglak ?* avertisseur.

Tout ce qui est ministre, ambassadeur, pacha ou bey du premier au sixième rang, défile toute la matinée vers le palais d'Abdine. C'est l'anniversaire de l'avènement de S. A. Abbas II Hilmi au trône doré des Khédives. On sent que toute cette cour est un peu neuve, un peu gauche sous les uniformes sombres alourdis de soutaches et de décorations. Les visages bronzés détonnent. Mon Dieu ! quels gestes autrement élégants auraient ces aimables pachas et ces fonctionnaires européanisés par

erreur s'ils défilaient aujourd'hui en caftans de soie bleu ou verte, turbans brodés, avec, au coin des lèvres, quelque énorme rose cueillie dans un jardin de harem!...

Tout cela avance péniblement, roule comme une gigantesque marée humaine, dans les acclamations et le tintamarre populaires. Et tandis qu'une partie de ce flot bruyant inonde plus spécialement les grandes artères fleuries que doit suivre le cortège à son retour vers le rustique palais de Koubbeh, après les réceptions, des groupes contemplatifs se forment aux abords de la place d'Abdine, emplissant l'air de leurs approbations, de rumeurs extasiées à chaque apparition de gens en uniforme, d'officiels portant beau, aux épées d'or et de nacre.

Vers l'aile du palais réservée aux altesses et princesses du harem khédivial, le coup d'œil est non moins attrayant de toutes ces voitures à eunuques précédées par les protocolaires *saïs* aux livrées de gaze lamée d'or et d'argent. Les équipages cossus, — syriens fringants ou berlines électriques, — s'engouffrent à toute allure sous le hall d'honneur qui conduit aux salons défendus. Sa gracieuse Altesse Ikbaal Hanum reçoit les hommages des Princesses et des Dames de sa cour.

De ce côté-ci, du moins, un peu d'Orient persiste, et tout ce nouveau Gotha musulman a su rester gentiment mystérieux, très vieux jeu, en dépit des titres et des blasons.

Dans certaines de ces voitures aux portières armoriées de croissants et d'étoiles, des silhouettes à peine entrevues, à cause de la vitesse : guipures blanches *à la franque* sous les habarras noirs égyptiens ou les yachmaks turcs. Une menotte gantée de chevreau blanc *daigne* parfois se poser sur le rebord de la portière et laisser deviner des doigts fins, une main racée. Mais rien autre d'humain n'est visible, si ce n'est une paire d'yeux, d'admirables yeux bruns qui vous fixent, l'espace d'un éclair, machinalement, sans expression, juste assez pour

vous fasciner de leur beauté langoureuse et vous rappeler, avec leur douceur calme et passive, les yeux de porcelaine peinte des momies au masque d'or de Boulâq.

Un équipage princier fait irruption sur la place au trot rythmé de sa paire de pommelés. Les *saïs* azur et argent qui le précèdent écartent la foule de leurs avertissements impérieux. Les *chaouiches* de garde saluent militairement, comme ils saluent d'ailleurs tous ceux de ces équipages qui sentent la maison de pacha ou de prince. L'ennuque du siège a conscience de ses hautes fonctions.

— Sourour!... Souraya!...

Et Gilles à qui son uniforme permet de rôder dans ces parages privilégiés, a juste le temps de reconnaître au vol l'eunuque de Fatmah Hanum, tandis qu'à l'intérieur du landau capitonné de soie blanche, assise près d'une dame coiffée de fleurs recouvertes de gaze blanche, *à la turque*, une petite personne nerveuse, le visage voilé, agite un éventail de plumes d'autruches.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la voiture amie disparaît dans le passage mystérieux, y dépose son précieux fardeau et, comme tant d'autres, mais sans Sourour cette fois, revient se placer à la file sous les fenêtres du harem khédivial...

XV

Pas de vraie grande fête populaire, au Caire, sans les caravanes de chameaux parés d'andrinople rouge, de tapis, de pompons de laine et de verroterie. Ils vont, clopinant en file indienne, les bons animaux résignés, par groupes de cinq ou six, et transportent des timbaliers. D'autres, affublés d'oripeaux criards, colportent des jeux de clochettes qu'actionne leur seule marche de bêtes détraquées. Sur d'autres, enfin, se balancent des bijoux de

palanquins où s'ébattent des enfants, des palanquins faits de moucharabiehs taillés dans les bois rares, tournés et incrustés de nacre, d'ivoire et de mille petits miroirs qui étincellent comme autant de soleils.

Les façades des maisons sont décorées de fleurs et de tapis, de ces tapis d'Asie uniques, très vieux et très fanés, qui ne tiennent que par miracle et qu'on ne sort qu'une fois l'an.

Et avec cela des fanfares, des musiques primitives, assourdissantes, de la vraie joie, de la joie farouche mais bonne enfant...

Peu à peu, le soir descend. Une floraison multicolore illumine la ville qui prend des apparences de cité des Khalifes au temps des Mille et une Nuits. Les chaouiches nègres gantés de blanc s'échelonnent sur la voie officielle, préparant, à force de boutades et de bousculades, le chemin au cortège qui va passer.

Déjà le canon de la citadelle et un peloton d'éclaireurs à cheval signalent que le souverain est parti du palais. Un bruit de cavalerie au galop; des cuirassiers bleu pâle — plastrons blancs et gants à crispins, — un cliquetis de sabres qu'allument les feux électriques, quelques cyclistes de sûreté et, épanoui dans sa victoria rapide, saluant d'un geste machinal et lent — l'élégant salut de la main effleurant le front, — le Prince de l'Egypte actuelle passe, entouré des grands de sa cour. Il réintègre sa paisible demeure de Koubbeh-Palais. Et avec lui, la fête s'en va.

Les gens se dispersent, se ruent vers la Gare. En cinq minutes, la place Bab-el-Hadid retrouve son brouhaha de voitures, ses « trams » de Choubrah et de Rod-el-Farag, ses âniers bavards qui, juchés sur leurs montures, reviennent au galop à leur station accoutumée. Le bruit des trolleys qui crépitent en éclairs bleus sur les fils conducteurs, les timbres des wattmen, les grincements des roues aux tournants des rails, les autos avec leurs appels de cornes et de

sirènes, les gens qui se bousculent dans les lazzi et les propos dissonnants, tout ce *confort* moderne contribue à étouffer les dernières marches militaires dont le son s'éloigne, tout redonne à la ville son refrain ordinaire de vie intense et affairée. C'est le Caire déchu après le Caire oriental, la plus jolie ville du monde déguisée en faubourg européen, entraînée par les gens du Nord dans le tourbillon de la vie ultra-moderne.

A fond de train, un fiacre débouche de la rue El-Zaher, venant de l'Abbassieh. Arrivé au carrefour de Clot Bey, il franchit un arc de triomphe rendu à la foule heureuse de défiler sous son arche de verdure, contourne la place Bab-el-Hadid et, brusquement, à droite, oblique vers la gare — El Mohattam.

Deux hommes sont installés dans cette voiture, deux indigènes du peuple en galabiyehs blanches, ceintures rouges et babouches barbarines de filali citron. Visiblement ébahis de l'activité ambiante, de ces illuminations, de ces bannières et de ces oriflammes qui flottent de toutes parts, ils regardent à droite, à gauche, avec des mimiques et des grands yeux d'enfants qui n'ont jamais rien vu de pareil...

Pauvre Zig! — car c'est lui, on l'a deviné. En compagnie du secourable *bowab*, il traverse cette fin de fête dans la capitale, en route pour la Haute-Egypte et son pays barbarin...

Suivant les conseils de Gilles, il va prendre le train du Soudan qui déjà halète sous le hall mauresque de la gare. Là, bien douillettement, il s'endormira dans un coin de compartiment, et demain, après avoir rêvé d'une grande fête au Caire, il se réveillera au cœur de sa Barbarie bien-aimée, à Korosko, la ville natale dont le seul nom évoque à son cœur tout un monde de figures sympathiques, de paysages et de musiques nègres...

XVI

Le lendemain soir. A la visite discrète de Gilles Magny au selamlike, transformé chaque jour en haremlike d'occasion, les rôles sont intervertis et c'est Souraya qui, en une langue colorée, imagée, pleine d'imprévu et d'interjections en turc, rend compte à l'attaché d'ambassade de sa visite à Abdine.

— Cela ne traîne pas, tu sais, Gilles. Aussi rapide, ma foi, que le signal que je t'ai fait, d'un frissonnement d'éventail, au passage...

En des détails, tour à tour savoureux et piquants, elle lui expose toute l'étiquette de cette cour très fermée, calquée sur celle d'Yldiz-Kiosk. Avec un comique petit air d'importance, selon son habitude, elle ne tarit point en observations d'une extrême justesse, d'une perspicacité et d'une saveur toutes féminines. Un coup d'ongle par-ci, une pointe par-là, mais tout cela sans se départir d'une parfaite courtoisie. Puis tout à coup :

— Tout cela, dit-elle, c'est encore le harem, vois-tu ; trop d'idées étalées qui n'ont plus cours, désuètes, et l'on s'y trouve nez à nez, entre le café et les loukoums, avec trop de coquettes qui, si on les disséquait, montreraient, à la place de leur cœur plus de notes de couturières et de bijoutiers que d'affections réelles, sans oublier une liste de préjugés qui leur tient lieu de principes. Va, demande à la plupart leur opinion sur le féminisme. Tu les verras, les Effarouchées, lever au ciel leurs mains chargées de bagues, ou bien tomber en pâmoison...

— Des aïeules d'Islam, ma chère petite; cela se conçoit, opine Gilles très consolateur.

— Pas du tout; des femmes aussi jeunes et belles qu'on les peut imaginer, épouses ou filles d'Egyptiens en vedette, des mondaines par conséquent. L'été elles arborent, à Ostende, Spa ou Deauville, les chapeaux de la grande faiseuse de la rue

Auber, sillonnent les routes de leurs 45 H. P. de luxe, fréquentent tous les lieux de plaisir courus des oisifs trop riches, causent motoring, polo, golf, aviation et autres sports très sélects, et, l'hiver venu, oublient comme par enchantement leurs opinions de naguère. Elles ne veulent plus savoir qu'elles sont créées pour autre chose que l'amour... Des aïeules cela? Des antiquités, tu veux dire, attifées par Worth et Paquin et pour qui un luxe inutile est de rigueur...

— ... Sed lex!... fit Gilles continuant tout haut son monologue intérieur.

Il voudrait bien, là-dessus, lui donner son sentiment, mais il s'arrête court et se met à la contempler avec tendresse tandis qu'il regarde en lui papillonner des mots de toutes les couleurs... Puis il continue :

— Vous-même, qu'avez-vous fait à Alexandrie, avant de débarquer? Endossé le *habarra*, n'est-ce pas? Il le fallait. Alors, pourquoi maugréer?

— Bien sûr, il le fallait. Aussi bien ne le faudra-t-il plus longtemps. Tout passe : vieille rengaine éternellement jeune. Du nouveau, du nouveau!...

Changeant alors brusquement et de ton et de sujet avec la désinvolture qui lui est propre, et comme si la magie de ce seul mot eût réveillé en elle un monde de souvenirs endormis :

— Du nouveau, continue-t-elle, en veux-tu? J'en ai à foison à ton service. Ecoute plutôt : Article premier, Son Excellence mon père part demain pour Stamboul...

— Pour Stamboul, Messaoud Pacha? sursaute Gilles, tout à la fois interloqué et incrédule.

— Parfaitement!

— Affaire sérieuse, sans doute...

— Oui et non! Devine... en dix mille.

— C'est trop! Ce doit être affreusement loin de tout ce que je pense.

— Peut-être.

— Attends... Stamboul, Thérapia, le palais...

— Tu brûles. Eh bien oui, le palais! Le restaurer, le meubler, l'illuminer et... article deuxième...

— Article deuxième?

— Pendant trois semaines, dans un de ces décors à la turque bien fait pour servir de cadre exquis à la joie et à la douleur, y abriter la nouvelle lune de miel de... Son Excellence mon père!

— Tu railles. Une fredaine de la troisième jeunesse alors? Une *dourra*, aussi, à Balaksa?...

— Et charmante à ce qu'on dit. Vingt-cinq ans, Circassienne de race, profil antique — le camée! — esprit supérieur. Se marie pour faire, elle aussi, son petit « Coup d'Etat » et échapper à la tutelle de son frère, *kaïmakam* avec le grade de bey dans l'armée du Sultan.

— Le frère très *vieille Turquie*, sans doute...

— Affreusement, et pour cause!... Mais la sœur tout ce qu'il y a de plus déluré, prête à tout, saturée de Schopenhauer et de Nietzsche, épicurienne à ses heures, admiratrice de Ruskin, et n'envisageant dans la vie, que la fin à réaliser et qui doit toujours, pour être conforme à nos goûts, se résumer dans ce mot : Liberté. Fera d'ailleurs tout ce qui dépend d'elle pour y arriver. Bref un être de force dans un être de grâce.

— Ce doit être bien ennuyeux, dis-moi, Souraya, de vivre en compagnie de cet être-là, « surfemme » qui, je gagerais, s'est assimilé de travers les homélies de Zarathoustra et ne sait pas s'illuminer des Sept Lampes.

— Ne juge pas encore, Gilles. Pas de critique. Tout cela, je le sais par ouï-dire, pas plus. Qui vivra verra.

— Et le Pacha, le sait-il aussi, lui?

— Dieu garde! Il ne manquerait plus que cela! Oh! cette fois, Gilles, mon petit, je crois que je le tiens, le vrai moyen, je le tiens.

Et Souraya sautille, tout heureuse aux idées folles qui, à ces seuls mots font sarabande en son esprit.

— Quel vrai moyen, insiste Gilles, taquin mais

apparemment très candide, le moyen de quoi ?

Mais l'Egyptienne qui connaît par cœur son contradicteur et ne veut lui donner l'occasion de la railler pour une « nouvelle édition revue et augmentée » de ses théories libertaires, hausse gentiment les épaules et, se rapprochant de Gilles, vient câline, effleurer de ses lèvres le visage de son ami, le corps tout agité d'un nouveau et délicieux frisson...

XVII

Gilles, lui, ne voyait dans ces changements apportés à la paisible et routinière existence de Balaksa qu'un engrenage d'événements inévitables et dans l'ordre des choses. Rien de plus. Cela, il fallait s'y attendre. Le père, l'anodin pacha qui vit au vingtième siècle dans une fortune et des mœurs de vizir du temps d'Haroun-el-Rashid, *mène sa vie*, comme il dit lui-même, sans se soucier des siens non plus que de la galerie. Il n'y a qu'une opinion qui compte, à son sens : la sienne propre. Tout rempli de sa pacifique et abondante personne, il n'envisage, dans toute question, que l'intérêt strict qu'il peut lui faire *suer* et rejette comme fariboles, nulles et non avenues, tous ces à-côtés de la vie que, si pompeusement, nous déguisons du nom de *convenances sociales*. Né sceptique et malin, fataliste par nécessité, il suit sa destinée, n'en fait qu'à sa tête et fait bien.

Souraya, elle, avide autant qu'il se peut de nouveau, de mouvement et de liberté, mondaine dans l'âme quoiqu'elle ait fait de la Comédie Humaine de Balzac son Iliade, de l'œuvre de Dumas son Odyssée et ne connaisse du vrai monde que ce qu'elle a pu en lire dans ces romans, elle pousse, vivant anachronisme, séquestrée dans son milieu comme un grand hibiscus écarlate dans un berceau de jasmins aux senteurs banales. Aussi a-t-elle hâte de retrouver dans la Circassienne quelqu'un de son bord dont elle

pourra faire un nouvel instrument de ses revendications, sans doute aussi une complice convaincue, prête, comme elle, à risquer tous les « coups d'état » féminins dans cette famille débonnaire où, d'après elle, la vie s'écoule à l'eau de rose...

La plus intéressée peut-être, dans tout ce manège, dans ce nouveau mariage du pacha philosophe, c'est Fatmah Hanum. Mais en bonne Musulmane résignée à tout sans s'attendre jamais à rien, elle acceptera toujours ce qu'on voudra, à la condition qu'on n'empiète point sur les séjours que, de longue date, elle fait en Europe l'Eté. Pour l'instant, c'est elle qui en dit le moins et, à son habitude, déguste tout le jour les menues tasses de *kaouah* odoriférant et les cigarettes blondes dont la fumée l'entoure et la berce de spires parfumées.

Oui, tout cela Gilles l'avait donc, et dès longtemps, prévu, et aussi en fin de compte, comme bouquet, pas mal de surprises à la clé : bouleversements, remaniements en tout et, disons-le tout bas, plus d'un cœur déchiré au passage. C'est une lutte à mort entre le Passé et le Présent et celui-là, mû par l'instinct de la préservation, va meurtrir à droite et à gauche ceux à qui il se cramponnera dans sa chute à l'abîme.

Mais que faire? Rien! Attendre, tout simplement. C'est la vie, la vie cairote du jour, et la plupart des familles, — sinon toutes — sont vouées aux mêmes destinées que celle de Balaksa. Comme jadis le courroux de l'Olympe sur les temples désertés des Vestales, l'inéluctable loi d'évolution pèse sur toutes ces maisons patriciennes dont les gardiennes du feu sacré menacent de s'enfuir. Et sur elles toutes tomberont, un jour qui n'est pas éloigné, les foudres du « dernier cri » européen. Déjà les moucharabichs sont arrachés des fenêtres; les murs des jardins feront place à des grilles, et les voitures découvertes, les mylords, remplaceront les antiques coupés à eunuques. Alors c'en sera irrémédiablement fini de l'Orient et de ses enchantements. Pacotille de musée

que ce qu'on en verra, bibelots et souvenirs à l'usage du touriste...

XVIII

Alaeddine a reçu son ordre de départ avec sa réquisition de voyage. Absorbé par ses préparatifs, il empile au fond de sa valise les dossiers, les pièces imprimées, les brevets, que sais-je, enfin tout ce dont il aura besoin au cours de sa mission soudanaise. Sans s'en douter le pauvre ami sacrifie, lui aussi et à sa façon, à la vie moderne, au culte de la paperasserie administrative.

Pourvu qu'au fond, il reste bien, selon ses principes — et ceux de son père, — le vrai Musulman de jadis, sourd au perfide appel de l'Europe, fier de perpétuer dans le tohu-bohu qui couve en terre africaine les affections, les idées, les attitudes de ses aïeux des premiers siècles de l'Hégire! Mais sera-t-il assez fort, lui, assez tenace pour échapper aux pièges dorés?...

XIX

Depuis quelque temps, Souraya est sujette à de subites irritations, joies inexplicables et inexprimables ou abattements enfantins. Et ces fluctuations de caractère ne laissent de plonger Gilles dans les plus mélancoliques alternatives.

A l'esprit torturé du jeune homme, deux hypothèses se posent : ou bien c'est, chez son amie, une manifestation intempestive de la grande joie qu'elle éprouve à avoir bientôt une confidente sincère — et cela s'admet, — ou bien, et Gilles à cette idée s'abîme en des désespérances profondes, c'est là le signe évident d'un déclin d'amour.

Mais soit faiblesse de sa part, soit crainte de

deviner juste, il écarte toujours d'emblée, grâce au plus serré des raisonnements, la seconde des deux solutions.

Toujours est-il que sa Souraya, sa petite étoile barbare, comme il l'appelle en manière de cajolerine, ne rayonne plus auprès de lui des mêmes feux réguliers. Tandis qu'à de certains moments une gaîté bizarre monte en elle en battements affolés de son cœur, à d'autres, au contraire, elle retombe, comme du haut d'un idéal brisé, dans une mélancolie exagérée proche parente de la neurasthénie. Et c'est dans ces dernières crises surtout qu'il est pénible à Gilles de l'assister. Il a beau faire, compatir, prier, morigéner même, rien ne rend le sourire à cette bouche si douce pourtant, si semblable à celle que, sur les murs de son couvent de Saint Marc, le divin Angelico prêtait à ses Vierges et à ses Bienheureuses.

Cependant, à force d'adresse persuasive et de tendre autorité, Gilles a parfois raison de ces orages passagers. Et cela se termine ordinairement, comme tous les traités de ce genre, par des attendrissements qui dégénèrent vite en caresses.

Au fond, il pense que tout cela est rien moins que gai. Il avait toujours considéré Souraya comme une *forte*, une âme supérieurement trempée et lorsqu'il repasse les qualités de sa petite amie, les réponses aux énigmes le harcèlent plus impérieuses. Et chaque fois, il se retire plus consterné.

Mais ce soir, il décide de mettre un terme à la surhumaine angoisse du doute. Il veut, il doit approfondir ce cas pathologique, car, dit-il, c'en est un, et il interroge Souraya les yeux dans les yeux.

Campée devant lui, les deux mains posées sur ses épaules :

— Crois-tu, lui dit-elle, la voix grave et tremblotante, mais avec cette sécurité d'accent qui assène à un interlocuteur un argument irréfutable, crois-tu, mon grand enfant, que Souraya soit de sitôt prête à oublier le charme de celui qui l'a découverte, à

renier le meilleur, peut-être, de sa vie, de ses rêves? Non! Une Egyptienne ne se reprend pas. Tant que le ciel sera plein de lumière, tant que la terre sera pleine de chants, nos deux âmes n'en feront qu'une. Souviens-toi du soir où tu comparais notre amour à une musique étrange et puissante, à des effluves de suave harmonie qui émanaient de tout notre être. Tes doigts s'entremêlaient aux miens, te souvient-il?... Médite, écoute la mélodie... elle se poursuit toujours et sans trêve, plus large, plus sonore. Regarde nos doigts : ils ne cessent de s'étreindre, aussi caressants. C'est tout le passé, le sens-tu bien, tout le même passé qui subsiste et se prolonge toujours aussi doux, aussi berceur, aussi plein de volupté...

Et elle met, à prononcer ces mots, une délicatesse fragile qui fait contraste avec sa voix presque grave de tout à l'heure.

C'était ce soir-là, en effet, qu'il lui avait vraiment parlé d'amour pour la première fois et, à ce seul souvenir, il se sent tressaillir éperdument comme si ce rayon de poésie illuminait tout son être. Ces paroles viennent de dépasser toutes ses chimères de jeune homme. .

N'empêche qu'il ne s'éloigne qu'à moitié rassuré. L'idée le hante qu'il se passe quelque chose d'insolite dans ce petit crâne exotique. Il redoute, en dépit de l'aveu qu'elle vient de lui faire, que le cœur de l'Egyptienne ne soit une boîte tellement compliquée qu'il lui faille renoncer à en jamais voir le fond.

Et alors il se perd en raisonnements et en conjectures sur les derniers faits et gestes de cette créature de rêve plus éloignée de lui que s'il en était séparé par mille lieues...

XX

L'amour et le café turc se ressemblent. Laissez

reposer avant de boire, vous trouverez toujours quelque chose de trouble au fond...

XXI

Gilles, tout en repassant ces stupéfiantes nouvelles et ces événements de la journée, à la façon de ces boulettes de haschisch ou d'opium qu'on mâchonne avec volupté et qui, peu à peu, vous intoxiquent davantage, réintégra son home plus épris que jamais de la cause musulmane.

Il sentait que la Tour d'ivoire n'était pas seulement ouverte et profanée, mais encore qu'elle branlait irrémédiablement sur ses assises. Non plus que cette cause au cœur de Souraya, son antique foi chrétienne à lui Gilles, cette foi qu'on lui avait pieusement instillée au cœur à l'époque de son enfance, n'en avait plus pour longtemps à résister; foi naïve, puérile, candide que sa bonne grand'mère lui avait épelée mot à mot dans des Livres enluminés en lui développant à l'infini les délices de la fin et de l'au-delà. Non! Cette foi allait aussi s'émiettant, effritée sous l'emprise des circonstances dissolvantes, des lectures et des mille et une influences extérieures au milieu desquelles, depuis qu'il voyageait, il avait éparpillé sa pauvre âme frêle d'enfant gâté.

On eut dit que, selon une juste loi d'équilibre il recueillait en lui toute la foi de l'Islam au fur et à mesure qu'elle tombait du cœur de Souraya.

En rentrant chez lui, il trouva sur sa table, dans le plateau de cuivre ouvragé où, chaque jour, il cueillait sa correspondance, une lettre d'un sien ami de France. Ah! un pur celui-là, un fort peut-être et qui, éperdument, par vocation s'était jeté dans les ordres.

Il n'en fallait pas plus pour attiser en lui les

vieilles flammes antiques, les vieilles croyances du foyer. Il rompit le cachet, lut et relut la fine écriture, le cœur serré, tout grisé d'une bouffée de mysticisme comme si cette lettre lui eût apporté, par-delà la mer, des bottées de ces fougères du Limousin d'où elle venait, de ces bruyères et de ces marjolaines des montagnes qui vous grisent à les humer.

— Tu es un heureux, lui écrivait son ami! Ah! va, continue la même vie toute de sympathies et de nouveautés qui sied à ton âme d'artiste. Cependant que la terre d'Egypte ne t'accapare pas tout entier; vis un peu avec tes amis de France qui eux, vivent tant de toi...

Qu'est-ce à dire? Il ne l'était donc pas, heureux, lui, l'Elu, au milieu de cette paix monastique qu'il s'était choisie? Il ne l'avait donc pas trouvé, le bonheur suprême, au sommet des marches de l'autel, devant les ors du tabernacle, les sculptures des marbres, les ciselures des ostensoirs et des grands candélabres, sous les parfums mièvres des lis gothiques combinés à l'encens, sur ce tapis épais que, revêtu de ses ornements sacerdotaux chamarrés et surbrodés, il foulait en baron de l'Eglise? Son âme était donc restée désemparée, noire affreusement, sous les aubes de Mâlines et les chasubles d'orfrois?

Mais alors, désillusions que ces espérances, désenchantements que ces rêves, mensonges que toutes ces folles promesses dont il avait fait son existence et au milieu desquelles il se débattait à présent! Feu de paille alors que toute sa vie!...

Et Gilles, fiévreusement, s'assit à sa table de travail, prit un feuillet de son papier à lettres, y griffonna quelques réflexions rapides et l'épingla au billet qu'il venait de lire.

Or voici ce qu'il avait jeté sur le papier à la hâte, en vrac, sans autre ordre dans les idées que celui où elles se pressaient à son cerveau. C'était une lutte terrible qui se livrait dans tout lui, une lutte sem-

blable à celle qui mettait aux prises l'Orient d'Hier et celui d'Aujourd'hui, lutte sans merci entre sa foi chrétienne qui, décidément finissait de sombrer et l'Islam qui montait, montait en lui en apothéose comme une indomptable marée d'azur, l'enveloppait, le submergeait, le noyait tout entier...

— Heureux, dis-tu bien? Du bonheur! Existe-t-il une telle chose, ici-bas?... Ah! oui!... Le bonheur d'oublier, peut-être, de s'abandonner au vertigineux Présent, avant de se plonger dans le Passé, ce Passé qui s'effrite de tous côtés autour de nous, victime des impressions désanchanteresses de l'actualité et qui, hélas! ne repassera plus, jamais. Pauvre Passé! A quel ciel pommelé d'automne ne ressemble-t-il pas si on le compare au Présent si bleu, à l'Avenir si rose!...

Quand j'assiste aux cérémonies simplettes mais si pleines d'austérité des Musulmans, gens délicieusement primitifs et poètes-nés, un vide immense se creuse en moi et va croissant toujours. J'en ai conscience comme on a conscience des effondrements définitifs.

Pauvre foi de mon enfance, où donc es-tu, à présent? Où s'en sont allées les fragiles illusions de ce *jadis* qui, derrière moi, s'embrume de plus en plus, merveilleuses légendes qui bercèrent mes premières années d'espérances jamais réalisées?...

Par moments, tout cela défile dans le vague, dans le flou, derrière mes yeux. Comme au souffle d'une impondérable brise céleste, un livre, dirait-on, s'ouvre en mon esprit, où j'entrevois, l'espace d'un éclair, des images entre les feuillets rapides. Oh! les pures, les délicates enluminures aux douceurs archaïques! Des bergers arrêtés à la margelle d'un puits interrogent une étoile, dans un ciel trop subtil; un enfant commente à de vieux savants des textes surhumains entre les colonnes d'un temple; des caravanes précieuses de tapis, de fleurs et de myrrhe; des déserts, des déserts couleur de feuille morte, des poussières d'or qui miroitent dans les

rayons d'un soleil flamboyant : la Galilée, la Palestine...

Mais le livre soudain se referme. Tout se refond dans la brume. Des tableaux bien différents surgissent alors à mes yeux : des inscriptions ineffaçables ciselées dans la pierre ou peintes de blanc sur bleu camaïeu, sentences étranges, mystérieuses autant que les lettres qui les composent, infiniment justes et morales, insaisissables à première vue; des versets coraniques, des fragments lapidaires des Surates : l'Islam...

Pauvre vieux livre biblique d'antan, clos sans merci pour moi!... Rien!... Dispersées en nuages, mes légendes d'azur et de soleil; effeuillées dans la mort des choses, les naïvetés de la Genèse; tombé en poussière, mon premier Evangile, envolé, disparu, comme s'éparpillera un jour tout mon être... Et où ira-t-elle cette poudre semée à tous les vents? De l'autre côté de la terre, peut-être, à des distances effrayantes de l'endroit où repose Celle qui avait mis tant de candeur, tant de persévérance à m'initier à tous ces mystères, — et nos deux poussières ne seront jamais réunies...

Comme les oiseaux migrateurs épris des vastes horizons, je me serai, un jour, posé sur un coin de port pour prendre aussitôt mon vol égoïste vers les extrêmes lointains, — ceux dont on ne revient plus, jamais, jamais...

Je vais, comme on traverse le Nil, d'un bord à l'autre de l'existence. Lorsque je toucherai à l'autre rive, la rive dénudée de la vieillesse, je regarderai en arrière. Alors qui sait si, à l'horizon, je ne verrai pas un enfant dont l'idéal ne différait pas sensiblement de celui du vieillard!... L'existence aura coulé rapide entre les deux bords, tantôt limpide, tantôt limoneuse, comme le grand fleuve paternel. Alors qui sait si le Vieillard ne s'apercevra pas qu'il poursuit toujours sans espoir de les achever, avec son même cœur et son même sourire, les rêves de l'Enfant?...

QUATRIÈME PARTIE

L'effritement.

I

Vertigineux, les jours, les semaines, les mois ont passé. Aux jardins enchantés du Caire, — les derniers jardins de l'Orient poétique sauvegardés par quelque providentielle pitié, — déjà Avril commence à flétrir, de son haleine de fournaise, les hibiscus pourpres, les intoxicants magnolias, les jasmins. L'âme délicate des fleurs s'éparpille dans les premières atteintes d'un été précoce; le vent de l'Equateur, le suffocant *Khamsine* charrie dans ses poussières brûlantes les dernières senteurs des roses et des térébinthes. Et Gilles qui, pendant une époque de son adolescence avait eu l'enfantine manie des parfums, aspire longuement cette fine, subtile vapeur aromatique qui s'alanguit dans l'air...

Il n'y a que six mois qu'il est en Egypte, — oh! l'arrivée triomphale dans le rose crépuscule d'automne! — et pourtant, autour de lui, les événements se sont précipités dans une telle *furia*, l'ont entraîné dans leur tourbillon avec une telle rage, qu'il lui semble avoir vécu *depuis toujours* dans ce pays frère du sien, depuis toujours...

Le soir venu, à l'heure des quiètes méditations, lorsqu'il se prend à évoquer toutes ces aventures du début, elles lui paraissent irréelles ou sottes, mais lointaines surtout, si lointaines... Il revoit, dans le recul du temps où tout s'estompe et s'adoucit comme derrière des brumes de gaze, le soir où, isolé, navré, déjeté, il s'était mis en tête de découvrir « le visage aimé » au fond d'une voiture de harem. Il refait, mentalement, les mêmes longues promenades anxieuses dans les couchers de soleil;

il relit la lettre menue et parfumée où, mot à mot, il avait déchiffré tout son bonheur; il renouvelle sa première visite burlesque à Souraya — les onze petits coups de l'heure du départ s'étaient si vite égrenés au fâcheux carillon d'Abdine! — Il regoûte enfin, en une rare et savoureuse gourmandise, ses soirées de maraude et de volupté aux coins d'ombre du palais bleu de Balaksa. Et comme tout cela est bon, égoïstement bon et cher!...

Malgré qu'il en eût, lui venu vers ce pays d'Egypte surtout en quête d'impressions de la nature, — un peu comme ces éclectiques qui, de New-York ou Melbourne, font le voyage pour « kodaker » une colonne de Thèbes, un coin de Philœ qu'ils savent condamnée, — voilà qu'il s'était abandonné, table rase faite de ce qui s'attardait en lui d'Européen, à cette ensorcelante petite Souraya. Par elle, il s'était laissé prendre tout entier, il lui appartenait.

Mi-conviction ou atavisme, mi-occasion, il s'était, de toute son âme, voué à cette vie capiteuse de l'Islam et, peu à peu, l'Islam l'avait fait sien. Une révolution inconsciente mais sûre avait ravagé son être, bouleversé toutes ses croyances, envahi sa pauvre tête et son cœur vaincu.

Alors, véritablement, il était devenu un fils adoptif d'Allah, un ami de Mahomet, un croyant fervent qui, par avance et résolument, acceptait toutes les surprises, toutes les désillusions dont sa nouvelle vie devait, en ce moment surtout, se montrer si féconde.

II

Mais cette fois, quand du seuil du salon bizarrement composite de ces dames où il venait chaque jour se prélasser depuis le départ du Pacha et d'Alaeddine, il aperçut Souraya en robe de soirée, — tulles et satin ivoire, — constellée de joyaux, le front ceint du diadème des mariées, sa Souraya à

lui déjà apparemment celle d'un autre, il ne put réprimer un réflexe douloureux et, tout net, il s'arrêta. Il eut conscience que vraiment, ainsi qu'elle le lui avait dit naguère, *quelque chose était changé* dans son, dans leur existence, et ce fut un ouragan soudain déchaîné dans sa tête, un coup de massue qui lui écrasait le crâne. Il se sentit blessé comme d'un pénible choc physique.

Du regard il demanda des éclaircissements.

Douce et muette, à pas feutrés, elle s'avança, le prit par la main, le fit asseoir sur un de ces sofas de brocart qui lui semblaient si gais, jadis, au milieu de cette abondance de bibelots trop riches qui, plus que jamais, faisaient de la pièce un musée d'infinie valeur et d'aucun goût, et, caressante, se tapit à son côté. Il attendit.

Rien! Elle ne proféra pas une parole. Et pourtant il pressentait qu'elle devait avoir tant à lui dire, triste comme elle paraissait! Qui sait? Leur roman allait entrer dans une phase nouvelle, la tragique phase finale, peut-être. Oh! non, pas cela, pas cela! Et lui aussi se taisait, tout à la fois inquiet et atterré, retenant son souffle comme ses mots, de peur que le premier bruit qui romprait le silence ne rompît, du même coup, le charme de toute sa vie en Egypte.

Mais Souraya se rapprocha, appuya sa tête sur l'épaule de l'ami :

— Cher Gilles!... dit-elle tout bas, comme en un rêve. Puis elle se tut.

Le parfum de la jeune fille l'émut de sa douceur troublante, l'entoura, l'assaillit comme les mille atomes impondérables qui flottent dans l'atmosphère du profond amour. Il était comme imbibé et cerné de toutes parts de sa tendresse. Il pensa avec amertume à tout ce qui s'était passé entre eux, à tout. Et il tressaillit. La mollesse des tapis sous ses pieds, la splendeur des objets d'art entassés pêle-mêle autour de lui, la magnificence de tout l'appartement et, plus que tout, la présence de l'Idole à son côté, de Souraya, belle, surnaturelle sous ses

diamants et ses guipures comme une princesse de rêve, tout contribuait à faire tourbillonner en lui mille souvenirs étrangement mélangés de sensualité délicieuse.

Alors il se pencha et, les yeux clos, refrénant un frisson, — un sanglot peut-être, — il unit en un long baiser d'amour ses lèvres à celles de la bien-aimée, comme pour y boire la plus enivrante liqueur.

Ils s'aimaient, ah! comme ils s'aimaient! Toutes les voix de son âme lui chantaient le poème d'amour qu'il avait rêvé.

Peut-être, au fond de cette légère âme enfantine, quelque vague lueur d'espoir vacillait-elle encore...

Brusquement, comme réveillé soudain d'une extase hypnotique, il se reprit.

Petit à petit, sans autre invitation de sa part, abondamment, fiévreusement, elle se mit à lui révéler la vérité. Cette mascarade où il la surprend est la répétition d'un grand acte — un drame plutôt. C'est un essayage de ses atours de... mariée. Son père qui, depuis tantôt deux mois, est à Constantinople, tout aux soins et aux abandons de sa seconde lune de miel, n'a-t-il pas inopinément décidé de la donner comme épouse, elle, Souraya, à son nouveau beau-frère le bey-Kaïmakam! Il a même fixé la date de la cérémonie — après les fêtes du Renouveau, après le « Cham-el-Nessim », — et il a promis de mettre dans la corbeille l'élégant palais de Thérapia...

Dès l'annonce de cette nouvelle odieuse, elle s'est cabrée; elle a refusé nettement, en proie à l'obsédant souvenir de tout ce que Gilles lui avait prodigué jusqu'ici de tendresses inconnues, à l'idée de toutes celles qu'il lui prodiguerait encore si, à la faveur d'une révolution dans sa vie, elle renonçait aux siens à jamais pour le suivre dans ses destinées. Mais qui donc se chargerait de transmettre son refus au Pacha? Qui oserait aller à l'encontre d'une décision du chef de la famille? N'était-elle pas fille légitime de Musulman, c'est-à-dire un être passif,

sans volonté ni force autorisées, prédestinée de par une tradition de quinze siècles, à s'incliner, sans les peser, devant les arrêts d'un père — le seul Maître de l'heure.

Elle a sangloté, elle a imploré l'assistance de sa mère, de sa tante, de ses amies sans qu'aucune, hélas! ait seulement envisagé l'éventualité d' « oser ». Toutes l'abandonnent, la vouent à l'obéissance, la rappellent au « devoir », la laissent seule devant l'ordre qu'on ne discute pas, l'ordre infâme, cruel, inhumain qui, à la fin de mai, aura fait d'elle la *chose* d'un autre.

Une porte à verrous se refermera sur elle, un ennuque y prendra sa faction, et ce sera le harem, — le harem très *très-vieille-Turquie*! — pour toujours...

Le coup était porté — trop fort pour se traduire chez Gilles par aucune manifestation extérieure.

Dans les grandes douleurs, les mots, comme les larmes, bouillonnent en dedans de nous. Gilles, blanc comme la toilette de l'Egyptienne, restait là, muet, anéanti. Il fixait machinalement devant lui un point invisible, lointain, inaccessible de l'espace. Les deux coudes, sur ses genoux, il restait là, assis, inerte comme si, au rouage de sa vie, quelque pièce fondamentale et sensible à l'extrême se fût soudain déclenchée, comme si une main trop lourde et brutale en eût faussé le délicat mouvement...

Tout au fond de lui-même, Gilles écoutait son cœur pleurer la mort de ses joies naïves...

III

Le lendemain, vers dix heures, à son réveil, il lui sembla sortir d'une longue léthargie. Sa tête était lourde et bourdonnait, sa bouche pleine du dégoût que laissent les nuits d'orgie ou de fièvre, et sur tout son corps, moite encore de la transpiration de

la nuit, un long frisson glissa comme un serpent glacial. Il n'osait penser à ce qu'il avait appris la veille, ou plutôt il n'osait point y croire. Non ! Cela ne se pouvait. Ce n'était sans doute là que l'effet d'un horrible cauchemar né des appréhensions de voir s'écrouler du même coup, devant lui, tous ses rêves avec tous ses espoirs. On la connaît, cette influence des soucis du jour sur les songes de la nuit; les craintes prennent corps, s'y transforment en réalités, en réalités tangibles et irréfutables... Oui! ce ne pouvait être là qu'un de ces maudits songes, rien de plus. Ce projet de mariage à Constantinople ne surgissait en obstacle sur sa route que pour la lui faire trouver plus claire et plus fleurie. Un mythe, le bey-Kaïmakam; un leurre, le départ; une vision, la séparation; des chimères que toutes ses craintes!..

Non! Rien de tout cela ne « tenait », et l'on verrait bien à la fin, morale inévitable du conte joli, la triomphale apothéose des deux cœurs blessés...

Et Gilles, bien que convaincu de n'avoir point rêvé tant de tristesse, brisé du chagrin qui le dominait, trouva la force de demander à son domestique, le Barbarin qui succédait à Zig et qui, justement, venait d'entrer, si personne n'était venu le demander.

— Si fait, Maître, le monsieur est en bas depuis un long quart d'heure. Il m'avait prié de ne point te réveiller et je venais voir si tu dormais encore.

— Cour, Salem, vite, va le prier de monter.

Il avait en effet donné rendez-vous pour dix heures à un ami d'Alaeddine qui lui avait promis de le conduire chez une vieille sorcière indigène fort réputée au Caire et dans tout le Delta, et il ne voulait pas manquer cette étrange visite, à présent moins que jamais.

Il n'avait à l'interroger sur rien de bien précis, cette pythonisse d'occasion, et même, en admettant que cela fût possible, il ne voulait rien connaître de son avenir. Hier encore, il savait qu'il avait été heureux toute sa vie, que tout lui avait souri et

réussi et qu'il n'avait versé de larmes pour aucun motif bien sérieux; il savait que son bonheur durait et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il ne se prolongeât pas longtemps encore. Cela lui suffisait...

Mais aujourd'hui qui voyait tant d'écroulements dans sa vie, tant d'imprécision dans son avenir, tant d'effritements dans son cœur! Qui sait, avec son verbiage naïf, ses incantations enfantines, son air de lire couramment au grand livre des destinées humaines, la sorcière lui apporterait-elle, peut-être, le réconfort souhaité. Peut-être ses soi-disant révélations verseraient-elles en lui le baume magique de la paix, le philtre secret qui permet, contre toute évidence, d'espérer et de croire...

Ah! Il la voyait déjà, il l'entendait, savourait ses paroles d'oracle dans un pieux recueillement et il puisait, dans l'ambiguïté des formules toutes faites — et ressassées à tant d'autres avant lui! — la fraîcheur et l'efficacité des plus suaves dictames...

IV

Tout là-bas, non loin du Nil, au cœur de ce qui reste de la vieille capitale des Khalifes, il est une antique mosquée de pierre à peine visitée des touristes, ce qui est bien heureux! C'est la plus ancienne de l'Islam, la mosquée d'Amrou, et les indigènes l'appellent familièrement la grand'mère de toutes les mosquées du monde. Plus vaste encore qu'El-Azhar avec toutes ses dépendances, elle fut élevée par Amrou lui-même voilà treize siècles, sous le règne du pieux Khalife Omar. Vieille et fanée comme une aïeule, toute ridée de lézardes, elle paraît s'être attardée par erreur dans une époque d'élégances à trop bon marché — stucks et torchis! — avec ses parures usées et démodées, qu'on n'imitera plus, ses pierres aux archaïques dentelles d'arabesques, ses poutres de cèdre de Syrie ciselées

et décorées de peintures polychrômes. Et, tout comme une douairière qui raconterait des histoires du bon vieux temps à ses arrière-petits-enfants groupés autour d'elle, on sent que la Mosquée inspire confiance aux petits logis qui l'entourent...

Asile de ravissante joie et de douceur dormante, c'est grâce à elle, sans nul doute, que la mort ne s'est point apesantie sur tout ce faubourg éloigné de la Grande Ville et resté purement indigène; grâce à elle qu'il n'a pas disparu pour cause d'émigration de ses enfants pour un Caire plus nouveau. Là, les maisons se sont vues réparées et reconstruites au cours des décrépitudes séculaires, à seule fin d'abriter ceux qui, à l'heure des cinq prières quotidiennes auraient eu mal au cœur de sentir désertes les vastes salles sacrées.

Et quelles maisons! Des villas aux jardins réputés hantés — l'âme en peine de certain Khalife qui revient peut-être par les belles nuits d'été, vous savez, — et puis d'immenses demeures à allure de béguinages au seuil desquelles veille, tourière inattendue, un interminable eunuque nubien; enfin toute la série des abris plus modestes, jusqu'aux pauvres bicoques — et ce sont les plus nombreuses, — misérables, pitoyables masures à peine protégées par un toit précaire. Mais tout cela également chaud, illuminé du même jour, avec on ne sait quel air de paisible bonheur uniforme et de satisfaction, les murs neufs ayant, tout comme les murs poussiéreux et écaillés de jadis, revêtu cette couleur d'or pâle qui est une des grâces de ce pays d'Egypte... Et toutes ces maisons, cossues ou pauvres se serrent, comme blotties autour de la grande et magnifique mosquée qui les protège.

Les rues sont étroites et, selon l'usage, enchevêtrées et de sable. Des enfants d'ouvriers les obstruent, accroupis pour le jeu des osselets ou d'autres jeux dont l'origine remonte aux anciens Grecs contemporains de Sésostris. Ils sont là, vautrés dans la poussière brûlante, les pauvres mio-

ches, nus ou presque, malpropres, le visage envahi de ces grosses mouches d'Egypte qui semblent ne point les incommoder et auxquelles l'ignorance des basses classes attribue la propriété et le devoir de nettoyer les visages d'enfants, frimousses masquées de crasse et qui seraient si joliment fines et originales si elles connaissaient davantage l'eau du Nil.

D'autres bambins, plus âgés, courent, se pourchassent, s'ébattent avec des mimiques cocasses de jeunes chats, tandis que par moments, à quelqu'une de ces humbles demeures, le sac de toile qui sert de porte se soulève et laisse voir une femme ridée et flétrie — grand'mère de trente ans! — qui vient, d'une voix aigre, appeler quelqu'un de la nichée. Le plus souvent, muette et lente, dissimulant mal son visage derrière sa main ou un pan de son voile noir qui traîne dans la fange, elle sort, sa cruche sur l'épaule, et descend vers le fleuve tout proche pour la provision d'eau nécessaire aux ablutions des adultes et au repas du midi...

V

C'est tout au fond de ce pauvre et populeux quartier du Vieux-Caire, dans une de ces masures que la proximité de la vieille mosquée d'Amrou et le soleil empêchent de paraître piteuses que Gilles et son compagnon viennent de s'engouffrer, comme à la dérobée. Leur arrivée devait être annoncée, car les pourparlers sont brefs.

A peine entrés, et les voilà déjà à leur aise, dans une chambre exiguë et sombre, — un taudis plutôt, — installés à terre sur une mince natte de palmier.

Il sent l'extrême misère, ce réduit, et pourtant l'air y est comme saturé d'essences rares. La maîtresse du logis, une vieille négresse à peau ratatinée, a dû fumer le kif, l'opium ou faire brûler quelque pastille balsamique. Peut-être cette atmos-

phère est-elle indispensable à ce qui va se passer.

De sa vie, Gilles n'a ressenti semblable impression d'angoisse. Il ne s'attend pourtant à rien de surnaturel. La vieille fait métier d'inventer, de dérouler plutôt pour qui la paie des « avenirs » tout taillés qu'elle prétend lire, au choix du client, dans les lignes de la main, le sable répandu à terre, le marc de café, les blancs d'œufs jetés dans l'eau d'un verre, et elle n'est, à tout prendre, rien autre qu'une pauvre femme, une besogneuse qui gagne sa vie comme elle peut. C'est une manière de bohémienne noire, une *guidzane*, comme on dit à Alger, une gitane qui spécule sur la crédulité, la superstition ou le fanatisme de ses pratiques. Tout cela il le sait bien et, néanmoins, il brûle de l'entendre parler ; il craint, il redoute quelque chose... Non, il espère plutôt, il espère avec ferveur que cette femme ignorante prophétisera ce à quoi il pense...

Mais non ! L'atmosphère de mystère et de magie au rabais qu'on respire dans ce logis étroit, le silence de la vieille qui semble « jouer » très mal les sorcières de Macbeth, son mutisme théâtral, ses gestes compassés et tout le bric-à-brac professionnel qui l'entoure, tout cela ne contribue qu'à exaspérer Gilles. Sans pouvoir préciser, il s'attendait à *autre chose*. Cette femme lui fait l'effet d'une somnambule de foire — et il s'en veut d'être entré là.

— De grâce, filons, nous sommes volés, comme à Neuilly, dit le regard qu'il glisse vers son compagnon.

Mais la vieille vient à petits pas s'accroupir devant eux, à même le sol, sert le « kaouah » traditionnel et, prenant la main gauche du Français dans ses doigts noueux d'octogénaire, se met à lui débiter très vite, sans préambule, une homélie dont son guide lui traduit les passages délicats :

— Ya Effendi ! Vois-tu, là, cette longue ligne qui, tel un yatagan puissant, barre ta main ? C'est ta vie, ta vie régulière, belle et forte jusqu'à ta rencontre avec l'Amour. Regarde cette autre-là, toute petite,

sournoise, acérée comme une aiguille, qui la perce brutalement. Dis, la vois-tu? C'est...

Et soit qu'elle fut navrée d'aller trop vite en besogne, soit qu'elle ne put déchiffrer qu'avec un grand effort la destinée du jeune homme, la sorcière s'arrêta court. L'attaché avait soudain pâli et, pour dissimuler son émotion, s'était mis à siroter son moka comme s'il le dégustait. Mais se reprenant aussitôt, il tend à nouveau sa main et prête l'oreille.

Alors la voyante poursuit son exploration à travers l'imbroglio des lianes mystérieuses tracées sur cette main, petite main fine et soignée et dont les lignes, nettement dessinées, n'auraient pu attester, à la rigueur, que la paisible régularité de toute une vie, le bonheur, la chance en tout. Gilles avait une main de veine...

Mais quoi? La négresse ne fronce-t-elle pas le sourcil à présent et ne lève-t-elle pas sur lui ses grands yeux brillants avec un air de commisération qui veut sympathiser?... Quelque chose de bien grave, donc, quelque chose d'essentiel dans le réseau des belles lignes et qu'elle ne veut pas dévoiler sans un jeu de physionomie préparatoire — le grand jeu?... Cela se complique. Elle se lève, prend dans un coin, à terre, une petite jarre de sable rose qu'elle renverse sur le sol. Elle égalise de la main la fine poussière puis, comme sur une ardoise molle, se met à y tracer du doigt toutes sortes de signes cabalistiques, étoiles, triangles, cercles dont elle marque le centre d'un caillou blanc, dessins bizarres, arabesques étranges qui, pour sûr, doivent fixer dans son esprit les moments de la destinée d'un homme. Cela fait, elle considère son œuvre avec un air de peiner pour tirer de tous ces tracés mystérieux, en même temps que la géniale inspiration, la conclusion péremptoire...

Tout à coup, et comme si l'inconnue du problème lui eût été soudain révélée :

— Ah! comme elle t'aime, s'exclame-t-elle dans un grand soupir qui tire Gilles de la rêverie où il

s'était laissé glisser, comme elle t'aime!... Mais que d'aventures aussi, Allah soit loué! Que de luttes! Que de larmes!... Qu'importe! Vois, là, à droite, ce rond sur ce triangle : c'est l'éternité sur la pyramide, c'est l'Amour plus fort que tout, plus fort que le croissant, plus venimeux que la vipère, plus doux que le miel, plus chaud que le soleil, plus vaste et plus étoilé que la nuit... Va, elle sera ta femme... Vous vous marierez...

Et la vieille montre à Gilles tout ce que son doigt décharné à tracé dans le sable couleur d'aurore. Soudain elle s'arrête, la main raidie sur une ligne bizarrement brisée :

— Et cela, Effendi, le vois-tu?... C'est ton fils, c'est votre fils... Il sera beau et fort comme sa mère et comme toi... Mais hélas! Je lis qu'il vivra loin de toi, bien loin, sans pouvoir rien préciser, au Soudan peut-être, c'est loin tu sais, au désert de Khartoum.., peut-être aussi de l'autre côté, au pays du Chef des Croyants, à l'ombre des orangers d'Eyoub...

Et Gilles n'en peut entendre davantage. Il sent comme un poignard lui ravager le cœur. Dans sa pensée monte l'image adorée de Souraya... Un fils!... Son fils à lui.,, à Elle!... Non! Décidément la vieille est folle, elle invente à tort et à travers, elle prédit des mensonges, elle divague... Mieux vaut cent fois en rester là, payer et s'en aller vers une réalité plus sensée. L'aventure a assez duré à son gré...

Il se lève, cherche dans sa poche la menue monnaie du prix de la séance.

— Attends un peu!...

Et la vieille, à pas comptés, se dirige vers la fenêtre où, sur le rebord de pierre que le soleil caresse, quelques fleurs achèvent de s'effeuiller dans l'eau d'une cruche d'argile. Elle les prend, les dispose en bouquet et, les remettant à Gilles en manière de talisman :

— Tiens, dit-elle, prends ces fleurs. Tu les lui

remettras, à celle qui, belle comme la nuit, enfantera un fils plus accompli que le jour — et elles lui porteront bonheur. Elles ne sont pas nombreuses mais on n'en trouve plus guère à présent; ce sont les dernières avant la période torride qui va, pour de longs mois, engourdir l'Egypte. Elles résument, chacune d'elles, le pouvoir de toutes leurs autres sœurs réunies. Sept, elles ne sont que sept, mais le bouquet lui plaira, à Elle, car elle y saura voir la rose épanouie, puis la belle fleur du souci, le jasmin, la violette et l'hibiscus; le camélia fait la sixième et la septième est le lotus, la fleur sacrée de nos ancêtres. Ah! la jolie gerbe vraiment, et quelle couronne elle pourrait s'en faire! Toutes ces couleurs, tous ces parfums mêlés lui parleront de toi, l'attacheront à toi davantage, s'il se peut, — et pour toujours...

Et Gilles, amadoué par ces derniers mots, tend la main pour accueillir, comme un viatique infaillibre, le bouquet de la négresse. Mais elle, cruelle, continue; par sa lenteur à le lui remettre elle l'exaspère, fouille son cœur, sème dans l'âme du pauvre garçon la passion, le désir et l'espérance tout à la fois. Elle tisonne pour ainsi dire les charbons ardents qui le consument et qui, pourtant, n'en ont nul besoin.

— Ecoute et regarde!...

Elle repousse d'un geste la main suppliante de Gilles :

— Ecoute ces fleurs, écoute-les : « Aime-le bien, lui suggérera la rose, toute rouge et grande ouverte, aime-le bien; il n'est de bon ici-bas que l'amour et surtout l'amour qu'on sait rendre au centuple. » Ah! la belle leçon!... L'or du souci lui enseignera à garder pur et sans tache le trésor de la Sagesse. Le jasmin, en lui apprenant à ne donner sa splendeur qu'à la clarté du jour et à se recueillir aux ténèbres de la nuit, l'avertira de n'accueillir que la courtousie et de se soustraire à la noire trahison. La douce fleur de violette lui dira d'être humble et modeste,

l'exhortera à ne conserver que pour celui-là seul qui l'aura su cueillir, la richesse de sa beauté et le parfum de son cœur. L'hibiscus, ah! l'hibiscus! C'est elle-même, n'est-ce pas, c'est l'Aimée qui s'élève entre toutes les femmes comme lui, impérial et éclatant, s'élève entre toutes les fleurs. Le camélia lui mettra sous les yeux sa blancheur en exemple, sa blancheur fragile et parfumée qu'un souffle pulvérise. La septième enfin, le lotus, sera le lien qui, avec la souplesse qu'Allah lui a donnée, servira à retenir toutes les autres.

Comme elle le disait, la vieille venait ainsi d'achever le bouquet magique, le remettait à Gilles qui, lui, le recevait avec la même ferveur recueillie, la même piété que s'il se fût agi d'une hostie un jour de communion...

— Mais attention! Si tu égares une seule des fleurs de la gerbe, c'en sera fait de son prix; son efficacité sera diminuée d'autant et le charme sera rompu. Il en sera ainsi de la jolie fille qui perdra la vertu correspondante à cette fleur. Allons, adieu! Songe au bouquet et prends bien garde!...

VI

Une heure après, dans sa chambre de jeune fille, Souraya disposait dans un cornet de Venise *quelques fleurs* que le domestique de Gilles venait de remettre pour elle à l'eunuque de la porte.

Le délicat travail achevé, elle disposait le précieux cristal sur un petit meuble de Majorelle qu'elle avait rapporté de Paris et qui, mi-table de chevet, mi-chiffonnier, lui servait de support ou de cachette pour tout ce qui était plus particulièrement cher à son cœur et lui rappelait le bien-aimé.

Puis elle descendit au sélamlike où Gilles n'allait pas tarder à venir pour sa visite quotidienne...

VII

Effectivement, au rez-de-chaussée, Gilles arrivait au seuil de la pièce tendue de soie vieux rose dont ils avaient fait leur « private » exclusif depuis l'absence du Pacha et d'Alaeddine.

— Tu as donc été avisé par ton téléphone de l'heure exacte de ma venue, sourit Souraya agréablement surprise, en lui tendant ses deux mains.

— Non, mais par notre télépathie sans fil, plaisanta facilement l'attaché. Et il la serra dans ses bras.

Naturellement, l'histoire de la sybille nègre fut aussitôt mise sur le tapis, et l'on s'en gaussa fort de part et d'autre.

— Pauvre femme ! dit Souraya. Si elle s'était doutée que celle avec qui elle te promettait mariage est une Musulmane comme elle, à toi, le Roumi !...

— C'est vrai, tout de même ! fit Gilles rappelé à toutes les réalités.

Et quoiqu'au fond chacun d'eux sut parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de ce genre d'oracle, aucun des deux n'osait s'avouer persuadé de la vanité de son rêve, ni se résigner à être tout à fait insensible aux arrangeantes prédictions de la négresse.

Gilles resta longtemps ce soir-là, plus longtemps que de coutume, comme s'il avait eu le pressentiment très net du peu d'occasions qu'il aurait, par la suite, de revoir son amie.

De son côté, cette dernière le retenait, elle aussi, autant qu'il se pouvait. Elle aiguillait la conversation sur des voies nouvelles chaque fois qu'un sujet semblait s'épuiser, amorçait des chapitres inédits, faisait naître d'un mot, d'un geste, d'un regard, toutes sortes de controverses chez son interlocuteur, des questions et des réponses qu'elle réfutait et discutait et commentait au mieux des intérêts de leur cœur ; bref, comme lui, et ce soir plus que

jamais, elle recherchait toutes les excuses et les moyens de ne plus se séparer une fois qu'ils étaient réunis. Elle sentait bien, autant et plus que Gilles peut-être, que si son frère n'avait plus guère longtemps à rester éloigné du Caire, son retour dans la capitale ne manquerait pas de remettre au point bien des petits détails dans le harem de Balaksa et d'y rétablir un peu de la bienséance oubliée. Et ils en profitaient, de toute leur âme...

Qui sait où et dans quelles circonstances ils se retrouveraient ensuite? Qui sait même s'ils se rencontreraient seulement, une fois Alaeddine revenu? Et puis dans quelle vie intense et désordonnée la maison n'allait-elle pas se trouver précipitée, toute sens dessus dessous, avec cette maudite cérémonie de fin Mai, les achats, les essayages, les préparatifs du départ?...

C'est donc vrai, mélancoliquement vrai! pensaient-ils l'un et l'autre. Il va falloir que bon gré, mal gré, elle se résigne, pauvre Souraya, qu'elle complaise à son père, mieux, qu'elle lui obéisse en se laissant attacher au jeune bey comme épouse. Et c'en sera fait de leur « belle aventure », ce sera là l'épilogue banal, le point final de l'histoire d'amour qui leur semblait ne jamais devoir prendre fin. Une séparation brutale, un beau soir, un adieu de part et d'autre... Un adieu!... Et combien de regrets!...

Ah! si seulement il pouvait être laid, « l'autre », le fâcheux, pour le punir de rompre une si parfaite harmonie! S'il pouvait être affreux à faire crier, et bourru, et sot, nanti de toutes les tares de notre misérable humanité! Il ne l'aurait pas volé, certes! Au moins le beau rôle resterait à Gilles, à qui irait tout l'avantage de la comparaison, et le souvenir du Français s'auréolerait, à jamais, de la chaude et splendide lumière dont Souraya avait jusqu'ici entouré tout son être...

Et tout pleins d'une imprévoyance sublime dans les sentiments, follement prodigues de toutes leurs émotions où ils plongeaient à plaisir leur esprit et

leur cœur, ils buvaient ensemble, sans espoir de la vider jamais et au risque de s'intoxiquer pour la vie, à la coupe profonde de leur passion. Ils profitaient! Il serait toujours temps de voir, après! Ils aviseraient, chacun de son côté, aux moyens de se revoir au Caire, à Constantinople, à Paris, n'importe où, fût-ce au bout du monde, pourvu que pour l'instant rien ne fût gaspillé de ces heures précieuses, pourvu que ces ultimes minutes ne fussent point dilapidées en allées et venues où s'absorberait sans profit le meilleur de leur temps...

Et Gilles prolongeait outre mesure la visite qu'il faisait céans.

— Dis-moi, Souraya, puisque tu n'as rien de combiné pour demain et que Fatmah Hanum doit faire une tournée de visites accompagnée du seul Sourour, que te dirait une dernière folie, formidable : une course ensemble aux Pyramides?...

— Aux Pyramides, ensemble?...

— Ensemble!... Dans le crépuscule qui estompe les traits, les égalise, les efface, rend méconnaissable... Je t'attendrais au Vieux-Caire, non loin de la Mosquée d'Amrou. Nous traverserions le Nil sur une felouque toute prête, nous trouverions sur l'autre rive une voiture louée d'avance et, délicieusement tremblants d'une si insolente équipée née d'un si grand amour, nous irions au pied des colosses de Guizeh, comme au pied d'un autel vénéré, faire du Grand Sphinx le dépositaire de notre secret...

Et Souraya, réfléchissante, répète :

— Aux Pyramides... le Grand Sphinx... notre secret...

Puis comme éclatant de toute la joie qu'elle comprimait en elle et battant des mains comme une enfant :

— C'est cela, c'est cela! Nous irons dans ce crépuscule, face à face avec lui, nous l'inscrirons dans notre vie avec le même éclat que la plus resplendissante aurore, et nous demanderons au Grand

Sphinx, pour le secret de nos vingt ans, l'asile de son superbe et immuable silence...

VIII

Quelques instants après, forcé décidément par l'heure tardive de réintégrer l'Abbassieh, Gilles en s'en allant fredonnait des « allegros » et des « andante » qu'avec une aisance insolite il improvisait de toutes pièces. Son cœur exultait.

Quant à Souraya, la seule pensée de la fugue projetée pour le lendemain l'avait énervée pour toute la soirée. Elle allait, venait dans la maison, cherchait des objets qu'elle ne trouvait pas et dont elle n'avait plus besoin dès qu'elle les trouvait, donnait des ordres qu'elle contremandait aussitôt, bref, son petit cœur, à elle aussi battait la campagne. Et le lendemain dans la matinée, tandis qu'elle se rendait en course chez une amie, si quelqu'un l'avait reconnue dans sa voiture en compagnie de la *dadè* qui la chaperonnait, il n'aurait point manqué de noter au passage que, contrairement à l'habitude, les chevaux avaient le front décoré d'*une fleur*...

IX

Au trot fatigué des deux petits alezans arabes, la voiture, capote relevée, les emportait à présent sur la route des Pyramides.

C'était une simple voiture de place que Gilles, adroitement, sans se faire connaître, avait, le matin même, retenue à la station du Square de l'Esbékieh, un fiacre anonyme, quelconque, usagé, démodé et traîné par deux maigres haridelles dont l'une, poussive, forgeait à fendre l'âme. Le conducteur, *l'arbaghi* coiffé du fez indigène mais sans doute Grec d'origine à ses manières et à son vocabulaire,

s'escrimait du fouet et de la voix après les pauvres bêtes qui pourtant donnaient ce qu'elles pouvaient. Il grondait, faisait claquer sa langue afin qu'elles maintinssent une allure correcte sur cette route à laquelle les riches attelages qui paradaient, piaffant et encensant, et les cavaliers caracolant sur leurs montures, prêtaient un vague air de piste de concours hippique.

Tout s'était donc passé selon les plans de Gilles et sans trop d'encombres. Ils avaient bien failli, au moment où ils posaient le pied sur la barcasse pour la traversée du fleuve, être abordés par un collègue de l'attaché qui, sur la rive, déambulait vers eux. Mais Gilles, rapidement, avait donné l'ordre du départ et ils avaient démarré aussitôt. D'ailleurs l'intrus, flairant quelque bonne fortune passagère, avait spirituellement négligé de les apercevoir et, feignant de s'intéresser à un gamin qui pêchait, avait laissé la felouque gagner le large. Quelques secondes après ils avaient aussi manqué de se faire bousculer par un « racer » automobile qui, à tout moteur, filait vers le pont de Rôda. Mais personne pour les reconnaître, que deux marins indigènes en livrée de bonne maison. C'était sans doute le « motor-boat » d'un Pacha de retour vers quelqu'une de ces résidences fleuries qui, au bord de l'eau, ajoutent leur charme à l'enchantement de l'île de Rôda. Et l'on s'était croisé, à se heurter, sans se voir ni souffler mot.

Tout allait donc pour le mieux et Souraya, craintive d'abord, était bien obligée de se rendre à l'évidence des faits.

Ils se laissaient bercer aux cahots du vieux fiacre démocratique, tout heureux chaque fois qu'un choc plus rude — un réveil des chevaux dolents — les bousculait, les cognait l'un à l'autre.

A chaque voiture qu'ils croisaient d'un peu plus près, Souraya s'enfonçait sur le méchant coussin de molesquine rapée, se blottissait contre l'ami, ouvrait un bijou d'éventail d'ivoire ciselé dont elle

cachait, comme derrière un écran, son visage déjà voilé. Gilles, lui, se sentait suffisamment protégé par le capotage du fiacre que les gens convenables avaient le bon goût de ne point trop scruter. Il est de telles questions de bienséance qui font loi, sur la route de Guizeh! A la rigueur, en sa qualité de célibataire, il n'avait aucun mystère à faire de ses sorties. Tout au plus devait-il ne pas affecter de les étaler. C'était là du moins son opinion. L'essentiel, pour lui, était qu'on ne reconnût pas le visage de celle qui, par sa toilette et sa tenue, ressemblait, d'ailleurs extérieurement, à toutes les Cairotes de distinction.

Bien malin qui se serait douté que cet équipage de l'apocalypse entraînait, avec le plus délicieux roman qui soit, un fonctionnaire de la Maison de France en compagnie de la fille d'un pacha qui, sous peu, après son mariage à Constantinople, allait avoir ses grandes et petites entrées au harem du Sultan.

En attendant, par cette escapade qui la faisait jouer à l'Européenne à la barbe de ses coréligionnaires, elle les narguait en son for intérieur, secouait à leurs pieds toutes les poussières du Passé, rejetait — et de quel geste désinvolte! — le joug sacré des anciens temps de l'Islam. Et cela n'était point pour lui déplaire.

Ah! s'ils pouvaient seulement deviner, tous ces fez et ces tarbouches et ces turbans qui défilaient à deux pas d'elle sans rien soupçonner, tous ces « chaouiches » de garde échelonnés le long de la route, ces conducteurs d'ânes, ces chameliers, ces artisans, ces porteurs d'outres d'huile et de fruits, ces mendiants, toute cette plèbe musulmane enfin! A quelles représailles ne l'exposeraient-ils pas? De quelles invectives, de quelle pluie de pierres ne lui feraient-ils pas escorte? Et en cela le Coran leur prêtait aide et main forte de toutes ses lois et de tous ses préceptes : « *Tu la lapideras jusqu'à ce qu'elle tombe, épuisée, au bord du chemin et tu ne*

t'arrêteras que lorsque les pierres la recouvriront tout entière, morte! »

Mais ils ignoraient. Comment auraient-ils pu savoir?...

Et cet affront qu'elle narguait, ce danger que, riante, elle coudoyait, cette mort honteuse qu'elle frôlait, tout cela ajoutait une saveur d'épice à l'aventure, et elle s'en réjouissait comme une grande enfant très espiègle...

Gilles, lui, semblait oublier qu'un *autre* attendait, auquel Souraya était destinée, à qui elle appartenait déjà, moralement du moins. Il se croyait le fiancé, le vrai, le seul, l'officiel et, à ses oreilles, tous les bruits de cette vie qu'ils croisaient, toutes les voix de la Vallée s'unissaient, semblait-il, pour entonner en leur honneur un épithalame triomphal.

Et la prédiction de la chiromancienne traversa son cerveau avec la rapidité et l'acuité d'une étincelle électrique...

X

Enfin, après tant de cahots, d'émotions et de craintes contenues, tant de compréhensible impatience surtout, les deux amoureux atteignirent le terme de la route.

D'un « Ho! » prolongé, le cocher stoppa son attelage, qui ne se le fit pas répéter, au seuil du désert, tout au bord, à en frôler des roues le sable clair et fin, là même où, seuls points verts parmi tant de grisailles et d'ors, les arbres qui ombragent la longue et belle avenue arrêtent brusquement, comme au bord d'un océan, leur double rangée régulière.

Gilles mit pied à terre le premier, content de détendre ses membres quelque peu engourdis, puis il offrit sa main à Souraya pour l'aider à descendre. Mais elle, légère et taquine comme à son habitude, sauta d'un bond preste sur le feutre du sable, toute

fière de montrer par là qu'elle pouvait se passer de secours et savait se débrouiller toute seule.

Il n'y avait là personne de leur monde pour les épier, contrôler leurs gestes, enregistrer leurs paroles; ni Européen ni Egyptien connu. Seuls, deux ou trois loueurs de chameaux, types familiers de ces parages, vinrent au-devant d'eux avec leurs montures à franges et pompons de laine rouge, en vue de la classique promenade autour des Pyramides et du Sphinx. Mais ils n'étaient point des touristes, eux, et, d'un mot bref, Gilles eut tôt fait de congédier tous ces gens-là.

Non, ils tenaient à rester seuls, tout seuls, isolés du monde, et à cheminer, libres de leurs paroles comme de leurs mouvements, loin des tracés tout faits, des itinéraires dressés d'avance à l'usage des caravanes à forfait.

Ils tournèrent brusquement sur leur gauche, au lieu de prendre tout droit devant eux, comme il est d'usage chez les visiteurs de tous les jours. Cela leur permettait, de plus, d'éviter l'hôtellerie anglo-saxonne et l'officine de photographie dont les constructions modernes et tapageuses jurent en ces lieux où elles semblent se poser en gardiennes farouches des colossales et paisibles pierres du voisinage.

Rapides, ils s'éloignèrent dans la direction du Sphinx, face à un petit village dont les palmes se découpaient, là-bas, dans le lointain.

L'heure adorable commençait. Les pourpres et les ors du déclin préparaient leur grande fête dans le ciel. Le charme étrange et chaque jour différent des soirs d'Egypte s'épandait autour d'eux. Gilles se figurait n'avoir jamais aimé Souraya autant que ce soir, et elle, qui le tenait par la main, s'imaginait qu'elle lui rendait, sans le lui dire, tout cet amour au centuple...

XI

Ils avançaient, comme l'avait désiré l'Egyptienne, face à face avec le crépuscule. Leur visage en était tout incendié, tout doré, et ils se serraient plus étroitement, la main dans la main.

Il semblait à Souraya que tout cet or, toute cette pourpre du ciel descendaient en eux, les pénétraient, les réchauffaient, et elle en voyait toute la chaleur rayonner dans les yeux de Gilles.

— Je n'aperçois plus que tes yeux, lui disait-elle. Ils sont en feu, ils lancent des éclairs...

Et lui la caressait du regard.

Insensiblement, ils avaient, en contre-bas, dépassé le Sphinx pour arriver à proximité du petit village de pisé que dénonçait, à quelques centaines de mètres, le bouquet de palmiers. Ils regardèrent. Devant eux, les palmes vertes grisonnaient peu à peu, s'assombrissaient dans le soir qui tombait et, derrière, énorme et toujours revêtu de son angoissante majesté, le Sphinx. Monstrueux et muet, l'air de n'avoir à sonder que les lointains extrêmes de l'Infini, il veillait sur leur couple exquis. La brume qui s'épandait n'allait pas tarder à les envelopper avec tout le reste. Les vermillons et les sang-de-bœuf du déclin se muaient peu à peu en de longues flammes orangées puis vertes qui posaient dans le ciel leur lueur de magie et qui, s'estompant à leur tour, se fondaient, diluées dans un bleu pastel général, un bleu infiniment tendre et grisâtre où les étoiles, s'allumant une à une, inscrivaient, comme des paillettes, leurs points d'argent.

Gilles, pour s'amuser, se mit à lui désigner ces clartés par leurs noms :

— Tiens, regarde, voici Sirius ; et là, cette rouge, Mars ; de ce côté Aldébaran ; plus loin, Bételgeuse...

Mais que lui importait le nom des étoiles ! Elle ne voyait que la nuit qui tombait, la nuit souveraine,

évocatrice de tant d'autres nuits charmantes, et elle souriait à des souvenirs tendres et furtifs qui venaient voleter autour d'elle. Nuits bleutées, resplendissantes de rayons, nuits d'abandon et de bonheur.

Et cette lumière grise qui les noyait, lumière fluide, aqueuse, opalescente d'aube de lune transformait leur figure, leur prêtait des contours nouveaux, y inscrivait d'autres traits et d'autres tons qui les rendaient différents, méconnaissables. Ce n'était plus eux, ce n'était plus leur visage de la journée, mais d'autres visages aux traits atténués, plus doux, plus câlins où l'on ne distinguait bientôt plus que leurs yeux, flammes incomparables...

Ils s'arrêtèrent, s'observèrent et, chacun de son côté, fut frappé du soudain et de l'étrangeté de la transformation. Ils se trouvaient transfigurés. Souraya ne savait comment traduire à la fois son étonnement et son bonheur et elle lui murmurait, plus désirable que jamais, les mots qui, dans les mêmes circonstances, reviennent toujours aux lèvres des grandes éperdues :

— Je veux t'aimer toujours! toujours!.. Et toi, dis?..

Et Gilles enthousiasmé ne savait plus que trouver, qu'inventer pour lui prouver ce qu'il lui avait déjà dit tant de fois, de tant de façons, et qu'elle savait si bien, et qu'elle sentait, et dont elle était persuadée dans toutes les molécules de son être. Alors il l'appelait sa Muse, son Egérie, sa déesse, ou bien encore Déméter, Aphrodite, Cybèle, — et elle se mettait à rire aux éclats parce qu'elle n'en saisissait pas tout le sens.

Ils s'en revenaient sur le sable tiède et, par instants, soulignaient d'un baiser la phrase à peine formulée. Au seuil de la nuit, ils ne s'occupaient plus de qui pouvait les apercevoir, de ce qui les entourait. Rien n'existait plus. Ils étaient seuls au monde, tout seuls. L'ambiance n'était que contingences et s'effaçait.

Tout à coup, à quelques vingt mètres d'eux, la figure solennelle du Sphinx s'érigea. Ils s'arrêtèrent interdits. Ils l'avaient presque oublié, c'est vrai, et c'est pourtant lui qu'ils étaient venus voir; c'est à lui qu'ils voulaient ouvrir, comme un sanctuaire du culte du soleil, le fond des tréfonds de leur âme; c'est lui seul qu'ils désiraient pour confident... Et ils le contemplèrent, tremblants, blottis l'un contre l'autre, le bras de Gilles liant la taille de Souraya, comme si, dans quelque temple gigantesque au dôme fleuri d'étoiles, ils s'étaient soudain trouvés aux pieds de la divinité formidable et terrible qui, seule, avait qualité pour ratifier leur choix, les unir et les bénir.

Ils ne disaient mot. Ils attendaient, anxieux. Qu'attendaient-ils, au fait? La question sacramentelle? La parole de douceur qui allait matérialiser leur rêve? La prière sublime qui devait les consacrer l'un à l'autre pour la vie?... Peut-être!...

Mais quoi! Quelle vision étrange venait les hanter? Etait-ce rêve, hallucination, frayeur? A leurs yeux éblouis, dans la courte distance qui les séparait du colosse de granit comme d'un subtil nuage d'encens de cathédrale, ne voyaient-ils pas le Sphinx clore ses paupières sur ses orbites sans prunelles, puis se détacher du sol, monter lentement, monter dans l'espace, comme si la vision de leur couple l'eût choqué et qu'il tînt à s'en éloigner, ou au contraire, — Gilles le prétendait du moins, — comme si, édifié par l'ampleur et la splendeur de leur passion, il eût considéré comme un devoir sacré d'aller lui-même en référer aux Immortels Egyptiens. C'était l'Ascension du Sphinx qui avait vu, les avait compris, les protégeait; c'était aussi, du même coup, l'Ascension de leur secret d'amour. Et tous deux restaient là, figés en leur muette contemplation, recueillis, humbles, extatiques...

Tout à coup Souraya pressa Gilles de partir :

— Il se fait tard, vois, la nuit est presque tombée et tu sais qu'il me faut être rentrée avant sept heures.

Elle avança. Son pied buta.

— Tiens, dit-elle, nous descendons au flanc d'une menue vallée de sable. Je ne m'en étais pas aperçue. C'est donc cela qu'en face de nous le Sphinx semblait monter, lui, toujours un peu plus haut, nous dominer, planer...

Puis revenant à son idée première :

— Pourvu que le retour se passe aussi bien que l'aller, ajouta-t-elle.

— Ne crains rien, chère... Mais pourquoi partir, déjà?... Reste, restons encore...

— Non! Non! Il faut s'en aller, il se fait tard!... Je veux partir. Je m'en vais...

— Ne pars pas, tu partiras quand la nuit sera tout à fait venue, reste! Il fait clair encore... Il fait clair dans tes yeux surtout... J'y vois le reflet des Pyramides avec leur sommet qui se perd dans le ciel... J'y vois le Sphinx... J'y vois le bouquet de palmiers du village, là-bas, résumé des cathédrales de chez nous avec leurs palmes qui s'arrondissent en ogives et laissent filtrer entre elles, comme des vitraux, les dernières lueurs du ciel bleu... J'y vois surtout ta bonté, ta beauté, et je m'y vois, moi, comme si j'étais tout entier dans ta tête... Ne pars pas, ne pars pas!... Tu partiras quand je ne m'apercevrai plus...

Mais à la vérité l'heure avançait et ils n'étaient déjà plus, dans l'ombre croissante qui baignait leurs deux corps, que deux ombres plus denses qui se rapprochaient, se rapprochaient jusqu'à n'en former qu'une seule : la silhouette de la Tendresse humaine, fragile, éphémère, douloureuse, à côté d'autres silhouettes, gigantesques, celles-là, massives, immuables comme le Temps dont elles étaient les filles : les silhouettes de pierre du Sphinx et des trois Pyramides...

Tout à coup, superbe, une lueur traversa le ciel resplendissant : c'était le croissant d'or de la lune, croissant d'Allah qui étincelait de toute sa courbe de bouche rieuse :

— Tiens, dit Gilles, regarde, voilà la réponse des cieux !...

XII

Gilles s'en revint seul.

Pour de multiples raisons, et surtout à cause de l'insécurité que présentait, de nuit, l'itinéraire qu'ils avaient emprunté à l'aller, ils avaient, d'un commun accord, jugé plus sage de réintégrer la ville par voie de terre jusqu'au bout. Mais chacun de son côté.

Souraya garderait le vieux fiacre qui, tant bien que mal, cahin-caha, irait la déposer à deux pas de Balaksa, discrètement. Gilles lui, en une demi-heure de bonne marche, atteindrait aisément le Jardin Zoologique. De là, le dernier tramway de la journée ou peut-être quelque voiture en quête du client attardé le ramènerait jusqu'au faubourg de Ghezireh. Et il n'aurait plus que le pont à traverser pour se retrouver en ville.

C'était là la meilleure, la seule façon d'éviter une catastrophe à cette heure où les rues du Caire regorgent de promeneurs et d'oisifs. Ils s'en étaient donc tenus à ces dispositions.

Au moment où Souraya allait remonter en voiture, Gilles s'aperçut que le conducteur avait disparu. Un gamin bédouin qui montait la garde à la tête des chevaux pour les retenir — précaution toute platonique d'ailleurs, — le renseigna aussitôt. L' « arbaghi » était là, tout près, dans cette cahute de planches peintes qui, au bord de la route, sert d'abri et de cantine à tous ceux de son état. En bon Grec des Iles, il y donnait libre cours à son penchant pour le « mastic » de Chio, l'intoxicante liqueur de lentisque et d'anis.

Gilles lui dépêcha le gamin et, quelques secondes après, les compliments du départ doucement échan-

gés, la voiture emmenait Souraya sur le chemin du Caire.

Des yeux, l'attaché la suivit, mais, bientôt invisible, elle ne devint plus, dans l'ombre, qu'un vague bruit qui, peu à peu, s'éteignit...

Tout en cheminant de son pas alerte, Gilles songeait à sa vie, au passé tour à tour radieux et attendrissant, à l'avenir incertain, au présent surtout qui, si délicieusement, le torturait.

Comme c'était vrai, tout de même, qu'il l'aimait, cette exquise petite Egyptienne, et de quel vaste cœur! Comme ils s'étaient donnés l'un à l'autre, sans restriction, totalement! Il ne se voyait plus vivre sans elle. Elle était une entité indispensable à son existence, à son bien-être. Elle s'était rivée à sa vie, en était devenue partie inhérente. Son cœur s'était soudé au sien, son âme, à la sienne, ils ne faisaient plus, à eux deux, qu'un seul et même être, une âme, une pensée, une aspiration, un unique désir... Les séparer? Autant les supprimer. Leur passion, croissant chaque jour, avait insensiblement acquis l'ampleur, le naturel, l'habituel des attaches définitives.

Ah! pourquoi fallait-il que de stupides préjugés de races et de croyances, des conventions humaines, des traditions impérieuses les obligeassent à jouer cette comédie au lieu de proclamer haut leur amour, leur amour sacré, de le crier au grand jour de lumière avec toutes leurs émotions et leurs joies et leurs rêves? Pourquoi dressaient-elles entre eux, ces conventions, comme une haie toute hérissée d'épines, la longue théorie de leurs articles qui ordonnent ou qui prohibent? Pourquoi ce veto du Coran qui, à le bien entendre, est le plus large et le plus indulgent des amis? Oui, pourquoi? Pourquoi tout cela?...

Les conventions, comme les lois, ne sont-elles pas œuvre humaine après tout? A la lueur de quels arbitraires principes les *hommes* s'arrogent-ils donc ainsi le droit de tout réglementer, voire ce sur quoi tout contrôle leur échappe, comme les sentiments,

les frémissements de l'âme, frissons intimes d'une essence aussi mystérieuse et supérieure et, pour tout dire, aussi divine que l'amour? Quel droit ont-ils de créer, d'amonceler des obstacles entre deux êtres qui s'aiment?...

Est-ce leur faute, à elle comme à lui, s'ils se sont rencontrés, âmes errantes par le monde et destinées l'une à l'autre? Doivent-ils être voués à la douleur, à la mort peut-être, pour avoir été poussés l'un vers l'autre par une force suprême et cachée dont ils ignorent et le nom et l'origine et devant laquelle échouerait tout l'arsenal de leurs risibles ressources de frêles et éphémères choses humaines?.. C'est donc cela la justice des hommes, la vie?...

Oui, que faire? Etouffer cette passion qui telle un nouveau-né ne demande qu'une place au soleil pour croître et se fortifier? Parjure à lui-même, faut-il que tous ces mois passés dans le plus doux ravissement et le meilleur des abandons, il les relègue dans quels obscurs recoins du Souvenir, au rang des aventures banales et sans suite de la vingtième année? Faut-il que lui, Gilles Magny, diplomate, sous prétexte que le hasard l'a fait naître dans un milieu de pensées différent de celui de Souraya, faut-il qu'il renie, qu'il étouffe ce qu'il sent croître et fleurir de meilleur en lui et qu'avec une si généreuse et imprévoyante prodigalité, il donne sans compter? Faut-il enfin que, meurtrissant un cœur, — et quel cœur! — il massacre du même coup le sien propre?... Et dans quel but, je vous prie? Pour plaire à qui? A la galerie, à la foule, au monde?... Ah! que maudit soit-il, alors, ce monde avec ses préjugés, qui prétend éteindre de telles lumières, anéantir tant de splendeur, nier une si flagrante manifestation de tout ce que la vie contient de force saine, de liberté et de beauté!...

A la manière de son amie, voilà que Gilles se révoltait à présent. Lui aussi, il aurait voulu pouvoir réformer l'univers. Comme les pur-sang ivres d'air et d'espace, sous le mors qui les retient, ils

se cabraient ensemble sous la dure loi de l'inéluctable... Il se rappelait ses promesses du début. Il voulait aller « loin, bien loin, dans cette Egypte de lumière. » Il avait rêvé d'atteindre le Passé, « l'extrême bout du Passé », et voici que sur sa route, au seuil même du bonheur, tous ses beaux projets se brisaient contre ce mur surgi devant eux, le mur colossal et infranchissable des idées.

Ne s'était-il pas juré aussi de devenir ancien, très ancien Musulman et d'accueillir comme siennes les mœurs de son nouveau pays? Sa ferveur de néophyte n'avait-elle pas été admirée, encouragée, dirigée par ses amis, ses nouveaux frères qui l'avaient consacrée, et de façon si touchante, à la Communion d'El-Azhar?

En vérité, en vérité!... Et Gilles entendait retentir en lui, appel sacré et plus lugubre que jamais, l'avertissement de la sombre voix de son âme : « *Tu es Musulman, à présent, le sais-tu bien?... Il t'en cuira, il t'en cuira!...* »

XIII

Aux approches de la ville, l'air lui parut irrespirable, plus dense, sursaturé de miasmes. Il suffoquait. Sur le pont de Kasr-el-Nil où selon l'usage les réverbères n'étaient allumés que d'un seul côté par les beaux soirs clairs, il s'arrêta. Sous lui, le fleuve formidable grondait et roulait dans ses eaux épaisses le sourire de la lune et les palpitations des étoiles. Il regarda, il écouta, huma l'air du large et reprit sa marche. Le pont métallique chantait sous ses talons. Du bruit emplissait l'espace, heurtait ses rêveries. C'était la ville et ses rumeurs qu'il retrouvait, l'activité banale de tout et de tous, la vie après le rêve, après l'idéal la matière.

Alors il se sentit comme souillé, dépouillé de la couronne de fraîcheur et d'enchantement dont cette

inoubliable soirée aux Pyramides venait de ceindre leurs deux fronts réunis.

Et il se hâta de regagner son Abbassieh...

XIV

Les jours passèrent, brûlants de plus en plus, brûlants pour le cœur de Gilles surtout...

Un matin de la semaine qui suivit cette équipée, un mardi, il trouva dans son courrier une lettre du Soudan signée d'Alaeddine. Le frère de Souraya voyait, avec une joie non déguisée, approcher le terme de sa mission là-bas et lui annonçait son retour pour le samedi suivant.

Déjà!... C'en serait donc fait de cette douce indépendance à laquelle, avec Souraya, ils s'étaient si délicieusement accoutumés, et ce serait là le commencement de la fin du beau roman qui ne lui semblait pourtant qu'à peine entamé.

Il leur faudrait reprendre leurs habitudes d'antan — prudence, et mystère! — rejouer leurs inimaginables comédies pour se retrouver, le soir, au sélamlike à l'insu de toute la maison; espacer leurs visites; bien souvent remettre, pour cause d'imprévu, celles qu'on avait arrêtées d'avance; laisser en un mot le grand vide du Temps s'introduire peu à peu dans leurs habitudes et s'y implanter à leurs dépens.

De même que dans les faubourgs de la ville les rues s'élargissent peu à peu et deviennent de sable devant le Désert jusqu'à ce que le Désert les absorbe et s'étende implacable et royal, de même des intervalles de plus en plus longs espaceraient leurs entrevues pour devenir un jour silence et vide définitifs. Eux aussi, avec leur cœur, ils se trouveraient devant le désert, l'incommensurable et invisible désert de l'Espace et du Temps.

Un jour était proche où il quitterait Souraya sans

proférer le vilain mot d'adieu, pour se tromper lui-même. Il franchirait la porte sans se retourner pour la regarder, — à cause des larmes, — et en coup de vent, comme un malfaiteur il s'enfuirait, la laissant là, malgré elle, malgré lui, devant l'inexorable. Et ce serait pour toujours! Quel déchirant épilogue à la si belle histoire d'amour! Le Vide!...

Tout cela c'est Alaeddine qui allait le rapporter avec lui, comme on fait des souvenirs, des nouvelles et des curiosités au retour d'un long voyage. C'était là ce qu'il leur destinait? Un beau cadeau, ma foi!...

Gilles poursuivit la lecture de la lettre. Une foule de détails et de considérations sur la vie au Soudan remplissaient, d'une écriture fine et serrée, les quatre pages du papier. Soudain il s'arrêta. Zig! Le nom de Zig écrit là! Qu'y venait-il faire? Ah, oui! Sa maladie devait suivre son cours; sans doute Alaeddine l'avait rencontré, par là, dans quelqu'une de ses tournées...

Mais non! Alaeddine lui disait la mort du jeune Barbarin. Lui-même l'avait apprise — oh! bien par hasard! — pendant un court arrêt dans la *Kouttab* d'un village de paillottes, au coin natal de Zig. Le *cheikh* qui y professait avait, paraît-il, recueilli de la bouche même du moribond ses dernières volontés. Le nègre avait exprimé le désir qu'on mandât au Français, au *Françaoui* son maître du Caire, que lui, Zig, reconnaissant, lui avait dédié l'une de ses dernières pauvres affectueuses pensées.

Brave Zig! Heureux Zig! Pauvre petit *pays chaud* qu'un hiver égyptien a suffi à terrasser, un de ces hivers si doux pourtant, qu'ils ne parviennent pas à flétrir les grandes roses fragiles aux jardins des harems. Tu t'en es donc allé, toi aussi, sans espoir de retour! La mort maternelle t'a pris. Qui sait dans quel charmant enclos de la Droite tu résides, à présent, là-haut, au Paradis des Houris? Sur quel siège orné de pierreries, à l'ombre de quels grands arbres au feuillage d'émeraude, aux fleurs de saphir et de rubis tu te prélasses, avec, à

tes pieds, mollement étendues sur quels tapis merveilleux, les *Beautés aux grands yeux noirs* que te promettait ton Coran, *notre* Coran? .. Ah! tu es un Bienheureux, toi, à présent, un Elu, et les misères de notre Vallée des Larmes ne sauraient plus t'affecter. En te riant de nous, peut-être, de nous pauvres atomes terrestres qu'un souffle martyrise, tu éprouves — et avec quelle volupté! — la sage philosophie de ton proverbe arabe : « Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. Seule la mort assure l'éternel bonheur! »

Et Gilles, l'esprit obsédé par cette dernière pensée, replia la lettre et s'en alla, songeur, répétant tout bas :

— La mort assure le vrai bonheur... la mort!...

XV

Souraya, de son côté, avait reçu quelques lignes de son frère, un simple avis d'arrivée et elle se préparait à son retour en même temps qu'elle se résignait, apparemment du moins et sans aucun enthousiasme, au grand voyage de Constantinople.

Tel avait été son accaparement qu'il lui avait fait oublier d'observer par le repos, comme il est d'usage, son vendredi, le dimanche des Musulmans. Toute la journée, aidée de sa vieille servante noire, elle avait mis de l'ordre dans sa chambre, sa petite chambre qu'elle allait quitter pour toujours. Elle avait ouvert tous les meubles pour en inspecter le contenu; fouillé, vidé tous les tiroirs; donné des ordres sur ce qu'elle allait emporter ou laisser; elle avait trié, rangé tous les bibelots à emballer et mis de côté ceux dont elle ne voulait point. Elle avait parcouru toutes les lettres et tous les billets, déchiré les papiers sans importance et classé ceux qu'elle entendait garder. Dans ce bouleversement général, elle avait retrouvé d'anciennes lettres oubliées, —

parentes ou amies mariées ou défuntes, vieilles dames turques enterrées à présent sur les rivages bleus de la côte d'Asie ou jeunes femmes cloîtrées aux harems circassiens. Et la lecture de ces lignes jaunies avait fait revivre à son cœur la voix du Passé, la voix grave et douce faite de toutes les voix qu'on a aimées et qui sont mortes...

Et puis elle avait retrouvé des mots de Gilles, des billets rapides que, furtivement, elle avait dû glisser là, sous une pile de linge ou au milieu d'autres lettres, parce qu'on était venu pendant qu'elle les lisait. Elle les avait oubliées aussi, toutes ces chères missives, ou plutôt elle avait oublié qu'elle les avait enfouies là. Et elle les avait relues — oh ! l'étreignante émotion de cette lecture ! — et les avait déposées avec une douce piété, comme si elle eût craint de briser tous ces mots tendrement délicats dont elles étaient faites, dans le coffret de laque japonaise où gisait à présent leur roman d'amour. Ils étaient là, en effet, tous les charmants billets de l'ami qu'elle avait lus avec son cœur. Elle les y avait déposés, au fur et à mesure qu'elle les avait reçus, les avait arrangés par petits paquets, liés de rubans, parfumés de lavande. Et chaque fois qu'elle ouvrait le coffret elle se sentait enveloppée comme d'une caresse odorante.

Le sélaml'ke aussi avait reçu sa visite d'inspection et elle en avait enlevé certains objets qu'elle-même y avait naguère placés et qui lui appartenaient en propre. Ce n'était pas grand'chose, à vrai dire, mais les souvenirs qui s'attachaient à ces riens en faisaient, à ses yeux, tout le prix : une aquarelle, une photo, un vase, une statuette, un coussin de soie ancienne. Tout cela était *trop* dans sa vie, dans *leur* vie pour l'abandonner là, et même si elle y avait pensé elle n'aurait su s'en séparer. Disposés à peu près de la même manière dans sa nouvelle résidence, ces *choses* insignifiantes y entretiendraient, avec tous les souvenirs qu'elles évoquaient, l'atmosphère d'un paradis perdu.

Elle qui avait toujours parlé de liberté! On eut dit, à la voir, qu'elle préparait un départ pour l'exil...

Le soir, Gilles vint.

XVI

Oh! combien elle fut triste, cette rencontre, la dernière prévue! En dépit du sourire dont il masquait sa peine, les larmes, on le sentait bien, étaient toutes proches. Des deux côtés l'on se contenait et l'on évitait pour cela les sujets par trop attendrissants. On se comprenait à demi-mots.

Gilles disait ses occupations et ses courses de la journée, son désir d'aller la voir s'embarquer à Alexandrie où justement il devait avoir affaire, sous peu, au Consulat. Elle, parlait de « voyage » et non de départ. Elle en causait comme elle faisait jadis à ses amies de ses départs pour la France ou la Suisse, alors qu'elle était sûre d'en revenir après deux ou trois mois d'absence. Oh! elle se doutait bien que, cette fois, ce serait sans retour. Elle le savait trop bien, hélas! Mais, devant Gilles, elle voulait n'en point paraître persuadée, soit qu'elle tînt à *sauver la façade* en n'éclatant pas en sanglots sous ses yeux, soit plutôt qu'elle s'efforçât de se tromper elle-même. En tous cas, elle affectait de n'y point songer et continuait à parler de l'avenir avec une confiance résolue, solide, qui eût donné le change au plus sombre des pessimistes comme si l'éternité lui eût appartenu et qu'elle seule pût en disposer.

Gilles que cette confiance féminine tendait à rassurer, écoutait sans broncher, bercé au flot menteur des projets et des espoirs.

— A mon retour, disait-elle, nous ferons ceci et cela, nous irons à tel endroit, nous nous organiserons de telle et telle façon.

C'était toujours le pluriel qu'elle employait en le

regardant et, à l'entendre, il eût juré qu'elle n'allait en Turquie que pour le seul plaisir de visiter Constantinople où elle avait des parentes et des relations, faire, là-bas, une saison au bord de la mer avec, comme distractions, les randonnées en voiture sur les routes ombragées de la côte d'Europe, les rêveries en caïque sur le Bosphore, les promenades dans les jardins cachés qu'on imagine plus exquis encore qu'ils ne sont en réalité, et les causeries dans les harems des petites amies qu'elle n'avait plus revues depuis si longtemps et qui n'attendaient que l'occasion de papoter et de rire.

Etait-ce là sagesse de la part de Souraya ? Oubli des réalités imminentes ? N'était-ce pas plutôt le résultat d'un plan mûrement conçu, solidement édifié qui lui laissait entrevoir la possibilité, mieux, la certitude d'un retour aux côtés de celui à la vie de qui, moralement, elle avait soudé sa vie, à qui elle s'était abandonnée de tout son cœur et de toute son âme ? Nul n'eût pu le dire, et Gilles lui-même qui l'écoutait parler, la voyait, Gilles ne pouvait s'empêcher de savourer l'essence des mots qu'elle prononçait et il se sentait, à les entendre, envahi d'une espérance aussi vaste, aussi chaude que la lumière du ciel.

Elle le berçait :

— Jusqu'à ce que j'aie senti ton cœur battre dans le mien, ma vie s'était passée à attendre — à attendre quelqu'un qui devait venir...

Il resta longtemps chez son amie, ce soir-là, très longtemps. Les bruits de la rue, comme les lumières des maisons, s'étaient peu à peu tous éteints. Par la fenêtre haute dont ils avaient toujours soin de laisser les persiennes mi-tirées, la brise tiède se glissait dans la pièce, l'envahissait de senteurs, les enveloppait et les pénétrait de tous les désirs dont elle était saturée. C'était la brise du Sud.

Ils se sentaient si bien, l'un contre l'autre ! Ils vibraient à l'unisson. Ils frémissaient de toutes leurs fibres et de tout leur cœur.

— Espérons, espérons, murmurait la divine Souraya.

— Oui, espérons, répétait-il naïvement.

C'est ainsi qu'ils auraient voulu mourir, au paroxysme d'un bonheur né des craintes de se voir séparés, dans une atmosphère d'amour...

XVII

Quand Gilles s'en alla, il était fort tard. Depuis longtemps la lune, mère des matins charmants, descendait dans son ciel d'étoiles. Et pourtant il ne put se résoudre à aller se coucher. Il lui fallait de l'air, du mouvement, de la rêverie.

Il se dirigea vers le Nil et, flâneur, se mit à en longer la berge en s'éloignant de la ville. La fraîcheur humide et molle qui émanait de l'eau lui faisait du bien, le baignait d'un délice infini. Il en avait besoin. Par moments il s'arrêtait, comme machinalement. Il écoutait le clapotis du fleuve sur les galets du bord, le regardait couler, lent et formidable, comme alourdi de tant d'étoiles et de rayons de lune qu'il semblait charrier et entraîner vers le Nord. Une jouissance apaisante lui venait à l'âme. Et puis il reprenait son chemin.

— *Sâa etnein* ! clama un « gaffir » dans le lointain.

— Deux heures! se dit Gilles en regardant au Levant.

Peu après, une vague de lumière laiteuse courait dans le ciel pour balayer les ténèbres de la nuit. L'aube déjà se dessinait. Il poursuivit sa marche...

Un peu avant six heures, — heure de l'arrivée du train du Soudan, — Gilles sans avoir pris aucun repos, aucun sommeil, faisait les cent pas sur le quai de la Gare dans l'attente de quelqu'un.

Alaeddine était de retour au Caire...

XVIII

Gilles avait donc, ainsi qu'il en avait décidé, quitté Souraya sans un adieu, sans parole amère ni mot cruel. Il lui semblait que, de cette façon, flottait comme une vague espérance. quelque chose de non définitif dans leur séparation. Il avait pris congé, comme il faisait toujours, après l'étreinte qui couronnait en quelque sorte et scellait les moments adorables qu'il passait dans la compagnie de l'Egyptienne, les yeux dans les yeux, les lèvres sur les lèvres, les deux cœurs battant à l'unisson. Il était sorti sans se faire d'ailleurs une idée bien nette que ce seuil aimé, il ne le franchirait sans doute plus jamais, — du moins plus jamais pour Elle. Peut-être reviendrait-il au sélamlike une ou deux fois encore mais pour y rencontrer d'autres personnes. Même au cours de sa promenade nocturne le long du Nil, il n'avait pu se persuader de la réalité de ce point final qui allait clore, en somme, tout ce chapitre de sa vie en Egypte — toute sa vie...

Ce ne fut que lorsque Alaeddine sauta de son compartiment et lui serra la main à l'arrivée du train qu'il eut vraiment conscience de toutes les réalités et de toutes les nécessités. Et n'y eut-il point songé, que le frère de Souraya qui n'y allait jamais, comme il le disait lui-même, par « quatre chemins », le lui eut rappelé brutalement alors qu'ils se dirigeaient vers la voiture à « cawass » qui attendait dans la cour de la Gare.

— Je n'ouvrirai même point mes malles, lui dit-il. Il va me falloir piquer sur Constantinople dans quelques jours, — en famille.

Le jeune homme, sans s'en douter, visait bien. Gilles ne répondit pas.

La dague venait de le frapper en plein cœur. Douleur atroce! Tout son être se sentit blessé. Il en aurait pleuré, se serait évanoui. Il put néanmoins se contenir. Il serra sans mot dire, — comment

l'aurait-il pu? — la main aimable que lui tendit son ami et, anéanti, brisé de fatigue et de chagrin, il se dirigea vers un fiacre pour se faire ramener à l'Abbassieh.

Le soleil, pendant ce temps, recouvrait d'une éblouissante couche d'or liquide les dentelles de pierre qui composent la façade de la gare. La journée s'ouvrait radieuse. Les travailleurs se rendaient aux chantiers, aux ateliers. La vie recommençait.

XIX

Bonheur, Bonheur! Voyageur de toutes les routes, et de toutes les heures, l'Homme te cherche sans, hélas! te rencontrer. Vous cheminez en sens inverse pourtant...

XX

Quelques jours se passent. Voici venue la fin du mois de mai.

Les voyageurs d'Alexandrie ont pris place dans le rapide de cinq heures, les hommes dans les confortables pulmanns où ils pourront, à leur aise, fumer et se rafraîchir de boissons glacées, les dames dans les voitures-harems où elles auront le loisir de relever leur voile pour se livrer jusqu'à l'arrivée là-bas à leurs causeries et à leurs rires de grands oiseaux moqueurs.

La chaleur est accablante. On sent l'orage tout proche dans l'air. Tout le monde est oppressé, fatigué et compte sur la vitesse du train pour respirer un semblant de fraîcheur. Un son de cloche retentit. « Ouah reglak! Ouah reglak! » Et le train part.

Alaeddine et Gilles sont dans la même voiture.

Ce dernier qui a, comme on sait, prétexté une affaire au Consulat d'Alexandrie, reste plongé dans une méditation qui paraît profonde. Alaeddine, lui, consume un cigare parfumé tout en feuilletant un magazine.

Première station : Tantah!... Gilles se rappelle le court arrêt qu'il fit là, dans un autre soir, voilà tout près de neuf mois. Déjà!... Il était heureux alors, tout à la joie d'arriver dans ce pays qu'il avait tant rêvé de visiter. Et ce petit coin de terre lui était apparu tellement différent, riant, coquet, nouveau, avec toute la fraîche poésie de ses petits marchands de fruits exotiques et de gargoulettes, sa foule bigarrée en robes multicolores, tout le charme en un mot de l'inconnu et du mystérieux.

Aujourd'hui il pleut. L'orage a fini par éclater. L'eau tombe à torrents, comme de gigantesques arrosoirs cachés quelque-part, là-haut. Elle inonde tout, gicle de partout, jaillit et crie sur les tôles des toits, les arbres, les voiturettes à bagages. Les vitres du wagon ruissellent.

Comme Gilles, tout est triste ce soir, tout pleure et tout sanglote, et ces larmes qui coulent de toutes les choses leur donnent une tristesse presque humaine..

Mais peu à peu, en approchant d'Alexandrie le temps se remet au beau, les nuages fondent, le ciel lavé redevient bleu et c'est décidément dans un crépuscule éblouissant d'enthousiasme et de gloire qu'ils opèrent leur arrivée dans le vieux port méditerranéen.

XXI

Au Consulat, Gilles apprit que le vapeur de Constantinople ne partait que le lendemain, dans la soirée.

Il tint à réserver sa première visite pour la mer. Il lui tardait de la revoir, de lui demander de ses

nouvelles, de lui confier les impressions de sa vie au Caire depuis que dans ce clair midi de Septembre, il l'avait quittée, à son premier passage. Il la considérait un peu comme ces vieilles amies de confiance à qui l'on peut sans crainte ouvrir le fin fond de son cœur, qui vous écoutent leur confier vos misères, vos chagrins, vos craintes et vos espoirs et dont le silence a la douceur d'une compassion.

Il alla flâner sur la plage où le soir, déjà, étendait comme l'ombre d'une grande aile. Des mariniers, rentrant au logis après une journée de pêche au soleil, hâlaient une barque au rythme pénible d'une vieille chanson lente. Un peu plus loin, sur le sable, des soldats en tarbouche jouaient leur solde aux osselets. Des enfants, debout derrière eux, observaient les coups, suivaient le jeu et s'esclaffaient de leurs rires et de leurs exclamations vulgaires. Des couples d'amoureux s'effaçaient, lascifs.

Gilles passa. Il allait, tout près de l'eau, jusqu'à s'en faire mouiller les chaussures, comme pour se faire caresser d'elle, et ses pieds, par moments, s'enfonçaient jusqu'aux chevilles dans le sable détrempé. C'était lent, laborieux, et il était obligé, pour avancer, de déployer un réel effort.

D'un vaste regard attendri, il embrassait toute cette nappe d'eau qui s'étendait devant lui aussi calme qu'un lac bleu. Des voiles latines la sillonnaient, venant vers le port. Plus loin, des filets de fumée et des petits flocons blancs dans le ciel grisâtre indiquaient que, du côté du nord, des bateaux s'en allaient. Et il pensa que c'était aussi pour un départ de bateau qu'il était à Alexandrie et que, demain, le filet de fumée, le flocon blanc prendraient un sens précis dans son esprit, monteraient dans son ciel à lui, s'y inscriraient, — immense tristesse! — comme les seuls vestiges d'un Passé doux et cher. Tout ce qu'il avait aimé, chéri, s'en irait en vapeur, en nuage sur la mer...

C'est par la Mer qu'il avait été heureux, par elle

que son enfance et son adolescence avaient été enchantées. C'est par la Mer qu'il allait souffrir, qu'il souffrait déjà. C'est elle, la cruelle, qui allait lui ravir son bonheur, sa joie, sa paix avec l'unique Souraya. La Mer allait le faire pleurer...

Il rentra au Consulat où — douleur des contrastes! il ne pouvait décliner l'invitation à un dîner d'apparat offert en son honneur et où, grâce à la très aimable hospitalité du Consul, il avait trouvé un « home » pour la nuit...

Le lendemain, cinq heures du soir. Un appel de sirène traversa l'air, dominant tous les bruits de la ville et des quais.

Au moment de monter à bord, Souraya avait fait tenir à Gilles un court billet. Elle lui demandait de venir en barque jusqu'à la sortie du port afin de voir de plus près et plus longtemps le steamer qui la conduisait en Turquie et de se faire, le plus tard possible, le geste des adieux. Elle serait à bâbord, au hublot de sa cabine. Son frère serait du même côté mais sur le pont. Son geste à lui, Gilles, aurait donc double portée et ne risquait de compromettre personne.

Ces quelques lignes griffonnées en hâte sur un coin de table dans une chambre d'hôtel avaient pour lui une signification bien précise. Elles étaient comme l'ultime caresse, le baiser d'adieu, l'appel à l'espérance.

— Nous nous reverrons, écrivait la jeune fille, nous nous reverrons, parce que je le veux, nous le voulons, — et parce qu'il le faut. Espoir, patience, prudence!...

Ces trois derniers mots, tracés d'une écriture fortement virile, soulignés, étaient bien le mot d'ordre de confiance et de consolation à l'adresse de Gilles et il les sentit passer sur son âme comme le parfum d'un bouquet aux senteurs sauvagement aromatiques, fenouil, myrrhe, menthe et romarin...

XXII

Ainsi qu'Elle le désirait, il loua une barque, tandis que sur le grand paquebot en partance la fièvre des adieux agitait tout. Il fit hisser la voile triangulaire, prestement, s'assit à la barre et, en quelques minutes, filant bon train dans la brise légère, il fut rendu bien loin hors du port.

Toutefois il ne perdait pas de vue le vapeur que, dans la distance fuligineuse des quais, une fumée plus épaisse et noirâtre situait exactement sur le fond d'azur. La barque filait toujours...

Il irait ainsi, cap à la haute mer, jusqu'à ce que le colosse démarre. Alors il stopperait pour l'attendre, amènerait la voilure qui risquait d'être encombrante, sinon dangereuse, dans les manœuvres imprévues au passage du navire, et il attendrait...

Soudain, dans le lointain, les grands mâts lui parurent se mouvoir. On avait largué les amarres. Les deux énormes cheminées — ocre jaune et noir — crachaient des tourbillons plus drus et plus lourds. Le vapeur prenait la mer dans un dernier adieu de sa sirène.

Gilles, comme fasciné, tenait son regard attaché à ce bateau qui sortait de son horizon, s'avançait, montait vers lui et en s'approchant, grossissait à vue d'œil. Dès que la passe peu profonde fut contournée, toutes les machines, on le sentit, se mirent à donner à la fois et, à toute vapeur, dans la même vitesse qu'elle devait soutenir pendant deux jours, la chose énorme fonça sur lui.

Il la voyait venir, gigantesque et puissante, et il se sentait pris d'un malaise étrange, une sensation nouvelle, comme si elle eût dû l'écraser. Il se voyait petit, faible, minuscule et son cœur qui battait lui semblait au contraire agrandi, formidable comme si aux dépens de tous ses autres organes il eût empli tous les coins et recoins de son être.

Le bateau passa. A un sabord il aperçut Souraya qui agitait son mouchoir. Elle lui fit un geste et... Souraya était passée.

Oh! la douleur affreuse, aiguë qu'à ce moment il ressentit! Son cœur avec toutes ses fibres, ses artères et ses veines, toutes les racines et les radicelles qui en rayonnaient vers tous les points de sa chair, et s'y attachaient par mille petits liens puissants, mille ventouses minuscules, son grand cœur se détachait de lui, le quittait. On le lui arrachait au passage, on le lui ravissait. Une sensation étrange, tragique, l'étreignit : tout son pauvre corps à vif était à vide à présent...

Il resta là, consterné, comme ahuri par la rapidité avec laquelle cette vision d'une seconde était née et s'était envolée. Il suivit des yeux le gros bateau qui emmenait son bonheur vers d'autres rivages, s'éloignait et fuyait devant lui, comme il l'avait regardé s'approcher quelques minutes auparavant. Il n'en restait plus qu'un sillage...

C'est fini, maintenant. La haute coque blanche, vue de l'arrière, se profile sur la mer bleue qu'elle dérange à peine. Les cheminées, les mâts avec leurs cordages se détachent sur le fond clair du ciel. Tout s'éloigne... Le sillage s'efface. Souraya va traverser le rideau de vapeur bleue, là-bas...

Dans l'éloignement croissant, la forme élégante de la coque s'alourdit, devient grise puis se fonce. Les cordages s'effacent des mâts; l'ocre des cheminées s'empâte et se ternit. Toutes les lignes se fondent, se confondent, et Gilles regarde toujours... Peu à peu le corps du navire semble disparaître sous l'horizon. Les cheminées se posent sur l'eau, s'effacent, et insensiblement les mâts, eux aussi, s'enfoncent dans la mer. Tout s'engloutit.

Une heure après, plus rien de visible qu'un léger panache de fumée qui monte dans le ciel et s'y transforme en petits flocons blancs comme si le bateau, avec tous ses passagers, tous ses bruits,

toute sa vie, s'était soudain volatilisé en cette légère fumée grise...

Gilles a conscience que *tout* est consommé. Ce soir, en rentrant au Caire, il sera décidément seul, bien seul. Il lève les yeux au ciel comme pour implorer une parole amène, une consolation. Dans le déclin, un nuage passe au-dessus de lui, un large nuage d'or qui a la forme d'une aile. Alors il prend sa tête dans ses mains et, silencieusement pleure, pleure comme un tout petit qu'un chagrin surhumain navrerait...

La voile, hissée, se gonfle. La barque regagne le port. Le crépuscule, couleur de pivoine et de sang, incendie la Mer et la Ville...

XXIII

Mélancolie des retours dans les maisons désertes qu'on a aimées !

Quoique Souraya n'eut jamais visité l'Abbassieh et n'y eut même pas son portrait, elle emplissait la maison de sa présence innombrable — comme elle emplissait tout Gilles. Il semblait maintenant à ce dernier qu'il y avait, au logis, comme une place vide que rien ni personne ne saurait plus remplir. Quelqu'un, quelque chose, une âme s'en était allée. On ne remplace pas l'âme des maisons.

Tout chez lui était étroitement associé au culte de la jeune fille ; rien qui ne la lui rappelât, qui ne fortifiât l'idée somptueuse qu'il avait d'elle ; rien qui ne put être touché, changé de place, dérangé, sans porter du même coup atteinte au rythme parfait de leur cantique d'amour. Elle était présente en tout comme en lui, partout et toujours.

Comme ces atomes qui, sans qu'on les voie, se posent sur les objets ou dansent en rond dans le soleil, et qu'on ne devinerait même pas sans un rayon révélateur, les souvenirs de l'Aimée s'étaient posés partout autour de lui, flottaient dans l'air,

dansaient et tournoyaient à la pure et vigoureuse lumière de son cœur. Et chaque fois que, quittant Balaksa, il rentrait chez lui, il y était reçu par ces millions d'atomes impondérables, impalpables qui lui souhaitaient comme la bienvenue.

Tout était vide à présent, déblayé, saccagé, comme son cœur, comme sa tête, comme tout son être endolori. Un grand cyclone avait passé dans la zone de son atmosphère et ravagé son humble royaume — l'ouragan avait balayé tous les chers atomes.

Gilles avait l'impression pénible d'évoluer au milieu de ruines...

Lui qui aurait pu être le grand prêtre du Mouvement et de la Vie, l'idée de se promener ainsi dans un jardin de la Mort lui était odieuse — et pourtant elle le dominait.

— Après tout, pensait-il, à quoi bon vivre quand ce qui, seul, nous aidait à vivre a disparu. Pourquoi ne pas disparaître aussi?

En regardant certains détails de son installation qui lui rappelaient Zig, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer le pauvre nègre qui, lui, était heureux au moins, à présent — et de l'envier. Le dicton arabe dansait dans son cerveau : « On est mieux assis que debout, couché qu'assis, mort que couché ».

Et il aurait voulu mourir aussi.

XXIV

Deux ou trois jours après, n'étant, depuis son retour d'Alexandrie, sorti que pour ses seules affaires, — et les plus urgentes, — il ressentit le besoin de trouver sinon un dérivatif du moins une atténuation à ces idées macabres qui le hantaient. L'obsession devenait douloureuse. Il prit donc le petit train d'Hélouan avec l'intention de visiter un de ses amis qu'Alaeddine lui avait jadis présenté, un jeune pacha très grand seigneur qui vivait dans

l'opulence et le rêve de la coquette station thermale égyptienne. Il lui demanderait de lui faire seller un cheval, selon la gracieuse habitude, et il irait, tout seul dans l'air libre, galoper et caracoler à son aise au seuil du grand désert.

XXV

La jument baie était douce et Gilles la connaissait bien. Elle le reconnaissait aussi, d'ailleurs, et elle savait qu'au retour elle aurait, en plus de la caresse et des éloges pour son allure et sa sagesse, le traditionnel morceau de sucre. Qui sait! Peut-être y pensait-elle dès le départ et ne pensait-elle qu'à cela pendant toute la promenade. Sait-on jamais à quoi songent les chevaux? A l'amble de la bonne petite bête, Gilles essayait de se tromper lui-même par toutes sortes d'idées enfantines. Mais, comme une idée fixe, toute la genèse de son aventure flottait en son esprit et, dans sa tête, revinrent bientôt les mille et une pensées qui l'amenaient aux plus graves et plus inattendues conclusions.

Plus que jamais, en ces jours maudits de découragement où son bonheur s'envolait, un confident eût été le bienvenu, un bon ami qui aurait compris son mal et bercé de sympathie sa pauvre âme endolorie.

Mais qui le comprendrait, ici? Qui daignerait seulement compatir? Lui si entiché d'Islam, qu'avait-il, aussi, à s'attirer toutes ces histoires de harem profané, de Musulmane ensorcelée, envoutée par ses propos d'amour, que sais-je encore? Un roman de Roumi et d'Egyptienne. Un crime! Il souffrait? Tant mieux! Sa souffrance, au gré de tous, n'était encore que trop bénigne...

Mais lui, il voyait les choses différemment. Leur passion était trop haute, et trop fière, pour que tout le monde n'eût pas à s'incliner. Leurs destinées

devaient demeurer confondues pour la vie, jusqu'à la fin.

Avec une intensité doublée d'autant, il sentait le vide creusé autour de lui. Une brûlante secousse électrique ébranla tout son être énervé et, grand enfant, il fondit en sanglots, brusquement, comme ces orages qui soudain éclatent au soir des trop brûlantes journées d'été...

Tout confus, il interroge l'espace à droite, à gauche. Si quelqu'un l'avait surpris! Quelle opinion aurait-on, dans l'avenir, de son flegme, de son courage, de sa volonté surtout?... Mais non! Personne. Rien que le désert qui, dans la lumière d'or pâle, dort de son grand sommeil ..

Il regarde et il lui semble que le Désert compatissant lui ouvre ses mystères Il arrête son cheval, se dresse sur ses étriers comme pour voir plus loin dans le crépuscule qui va venir. Il prête l'oreille...

Tiens! Qu'est-ce donc qu'il entend ainsi dans le vent du soir qui soulève la fine poussière d'or? Ne dirait-on pas une voix grave d'aïeul à laquelle d'autres voix répondraient en écho de rumeurs, d'autres voix à peine perceptibles dans le vaste soir?... Mais oui! Mais oui!

— Reste avec moi si tu souffres, semble lui dire le désert, et tu connaîtras les joies les plus pures avec la grande liberté. Contrairement à tout ce qui t'environne d'habitude, je suis immuable depuis des myriades d'années et je serai le même, toujours... Baigne dans mon sable chaud ton pauvre cœur refroidi, allonge ton corps brisé de fatigues dans ma douce tiédeur. Ma brise chaude te caressera. La nuit, la rosée rafraîchira ton front. L'émeraude de mes oasis, l'or de mes midis, la pourpre de mes crépuscules chasseront de tes prunelles exténuées les visions malsaines, et j'emplirai tes oreilles de mon chant innombrable. Ton âme s'enivrera de couleurs et de murmures. Tu ignoreras les préjugés et la servitude; les conventions du monde sont si tristes, à les bien regarder. Les amours vulgaires

sont pour les sots, et les sots eux-mêmes ne les comprennent pas toujours. Viens, je te ferai connaître des amours sincères, surhumaines, farouches, et tu y puiseras l'oubli... Reste avec moi, pauvre âme affligée. Deviens mon enfant sauvage et instinctif, primitif et inconscient. La véritable Sagesse, vois-tu, est dans la contemplation de la Nature et tu n'éprouveras point chez moi la détresse sourde que donnent les lieux où la Nature a l'air de ne point aimer l'homme, de ne lui vouloir aucun bien, de ne point vouloir de lui. Tu connaîtras des étés éternellement lumineux. Je te protégerai... Regarde-moi, écoute-moi vivre. Vois cette caravane paisible et lente qui chemine au rythme d'une pastorale : elle est heureuse. Ecoute au loin cette panthère, reine de l'espace, qui rugit en quête de sa proie frissonnante : elle est heureuse. Prends garde à ces serpents, ces scorpions qui grouillent à tes pieds : ils sont heureux. Vois ces oiseaux de proie qui escomptent la mort du chameau pour faire ripaille : ils sont heureux aussi. Ecoute leur hymne à tous : c'est l'hymne à la vie naturelle et libre, au bonheur. Ecoute-moi vivre, enfant, et reste avec moi !...

Ainsi parlait le désert paternel, et Gilles écoutait ses paroles d'affection avec recueillement, comme il avait jadis écouté les voix et contemplé les visions colorées de la Mer, la Mer immortelle et reposante. Tout, dans ces mots, était caresse, tendresse, bercement. Décidément la grande Nature sympathisait, elle, et la Pitié du Sable montait jusqu'à lui.

Soudain la voix sombra. Le crépuscule s'épandait, silencieux. Gilles écouta ce silence. Il était tellement dominateur qu'il le sentait filtrer à travers ses sens jusqu'à son âme pour le submerger de son flot impérieux. Il le baignait de stupeur et l'enivrait de calme. Alors une sorte de vaste paix, un bien-être infini descendit en lui, et il résolut de vivre.

Et bien oui ! Il vivra ! Il donnera à sa carrière le meilleur de soi-même, il s'y dévouera pour oublier, — comme si on oubliait jamais, dans la vie ! ses illu-

sions crèveront comme des bulles de savon, l'une après l'autre, mais il vivra. Le Désert vient de lui verser une joie sereine et paisible, et il en jouira en sage. Il vivra!...

Il rassemble son cheval, tourne bride et éperonne pour le retour. Il lui tarde de rentrer à l'Abbassieh. Il lui semble qu'une grande pitié l'y accueillera aussi : la consolation des choses...

La couleur de son visage devient plus intense dans ces minutes du soleil couchant. La flamme de ses yeux se mêle aux flammes du ciel, et sa rêverie, elle aussi, semble s'enflammer. On dirait qu'il avance sur une nuée d'or.

Il trotte. Ce n'est pas assez. Il met son cheval au galop et, comme nanti d'une nouvelle force et d'une nouvelle volonté, il dévore l'espace, il va sous le ciel resplendissant que le déclin transforme peu à peu en un gigantesque hibiscus, en une gemme rose qui, doucement, deviendrait rubis...

XXVI

Gilles rapporta de cette sortie non seulement un baume efficace à sa blessure mais aussi le désir définitif et bien arrêté de poursuivre la tâche — si mince soit-elle — qui lui était départie ici-bas et pour laquelle il avait été créé. Il irait dans la vie comme on va sur l'océan, porté, soulevé par la vague, entraîné par le courant des circonstances, le vent favorable ou contraire des occasions, balancé par la houle de tous les événements dont cette vie est faite. Et il espérerait. Pourquoi pas? L'espérance n'est-elle pas ce que, de toutes nos richesses, nous avons de plus sûrement à nous, et Souraya, elle-même, ne lui avait-elle pas, de sa voix convaincante, conseillé d'espérer? Espérons! Espérons!...

Oui! Le désert paisible lui avait donné sa magistrale leçon d'éternité et d'espérance, et il s'en trou-

vait comme rénové. Après avoir douté, douté de tout, des autres comme de soi, après avoir désespéré, souhaité mourir, il redevenait enfin lui-même, le fort, le courageux. Il se retrouvait tout entier. En bon Musulman, il avait rapporté de cette promenade une soumission stoïcienne aux nécessités qui régissent l'harmonie des mondes.

— Tout ce qui arrive doit arriver. Tout ce qui arrive est bien.

On ne pouvait être plus fataliste.

Une lettre qu'il reçut, peu après, de Souraya, dès son arrivée à Stamboul, acheva de le réconcilier avec la vie. Cette lettre commençait par ces mots : « S'il est vrai que la rose naquit d'une goutte du sang d'Adonis tombé dans l'herbe et qu'une larme de Vénus fit éclore l'anémone... »

Quelle joie ! Tout l'amour dans ces mots, chantait à son oreille. Tous les chers atomes de naguère revenaient danser dans le rayon de soleil de son cœur...

XXVII

Tout le mois de juin, Gilles le passa absorbé par les travaux de l'Ambassade. Dans l'ardeur qu'il y mettait, il ne s'était point aperçu — ou du moins n'avait point paru s'apercevoir — que la chaleur devenue suprême avait chassé vers l'Europe et les plages de la côte — San Stefano est tellement à la mode ! — tous les étrangers et la plupart des notables de la ville. Les intrus et les snobs avaient débarrassé les lieux. Le Caire, lui aussi, redevenait un endroit de paix harmonieuse, se retrouvait lui-même avec son petit peuple très ancien aux gracieuses robes bigarrées, ses bonnes vieilles coutumes débonnaires, son calme de vieille cité d'Orient accroupie sous le soleil fulgurant.

Gilles se délectait dans cette aveuglante splendeur de lumière qui convergeait vers tout, irradiait de

partout. Elle le baignait, le pénétrait, l'incendiait. Il la recevait en lui par tous ses pores autant que par ses yeux et elle le picottait comme des millions d'étincelles. Il était dans son élément.

A qui n'a pas ouvert les yeux sur l'immensité du désert d'Afrique, le ciel de midi ne dira jamais rien...

Oh! Il savait bien, quand bon lui semblait, où trouver une fraîcheur tranquille et propice à la méditation, une reposante source : les mosquées, avec leurs vastes salles noyées de pénombre, leurs jardins abrités, leurs petites cours de marbre blanc et les vasques débordant sous le chant de cristal des jets d'eau, — oui, oui, la vieille Mosquée d'Amrou, surtout...

Il était né pour vivre dans la chaleur.

Aussi lorsqu'à la fin du mois son Département lui annonça qu'il pouvait — sans toutefois quitter le pays — disposer de six semaines pour se reposer, il n'hésita pas, ne réfléchit même pas : il irait plus avant dans la fournaise, en Haute-Egypte, retrouver, au contact des grandes et nobles Ruines de Beauté, toute la chaleur dont la terre peut disposer.

Il partirait pour la Haute Vallée avec la volonté bien arrêtée de s'enfoncer, à droite et à gauche du Nil, assez avant pour ne plus sentir le contact des Hommes — des Hommes d'aujourd'hui. Il redeviendrait le contemporain des vieux rois d'Ouasit, des premiers Pharaons : des Thoutmès, des Amènothès, des Sétis et des grands Ṛhamsès. Il voulait voir à travers ce passé si lointain un passé plus lointain encore, et il lui fallait, pour cela, du repos, de l'espace, du ciel, des horizons.

Pendant ces quelques semaines, il voulait être seul pour se recueillir. Il réaliserait son vœu le plus cher en allant vivre, comme un ermite de l'art et de la poésie, dans cette Thébaïde resplendissante dont le seul nom caresse encore de lueurs les lèvres de qui le prononce.

Avec Salem, son domestique, il installerait ses quartiers dans le village bédouin de Médinet-Abou

pour, de là, rayonner vers toutes ces somptueuses pierres qu'il comptait photographier, étudier, fouiller, scruter, aimer, comme s'il leur restait encore quelque chose à dire. Il serait dans l'Empire des Hiéroglyphes et le Royaume des vieux Dessins polychrômes. Il s'identifierait à l'ambiance et, reconstituant, par la pensée, la grande Vie du Passé, redeviendrait un homme d'il y a six ou huit mille ans.

— Karnâk ! Assouân ! Louksor ! Nécropoles des Palais et des Temples, ruines des Cités, chaos des Souvenirs, océans de granit et forêts de marbre ! Vous avez jadis osé provoquer le Temps et, en quelques milliers d'années à peine, le Temps vous a vaincues et doucement réduites en poussière !..

Là, dans le silence recueilli et le sable de la terre africaine, qui sait? peut-être retrouverait-il, dans les ciselures d'un bas-relief ou la ligne d'une frise ; dans les débris d'un sanctuaire ; au pied des marches d'un pronaos ; sur un fût de colonne resté debout par miracle ; sous un chapiteau meurtri — lotus en bouton ou fleur épanouie ; — près de la stèle d'une statue de déesse à tête hypocrite de chatte, ou de génie à tête de crocodile ; dans le décor lumineux d'une salle hypostyle ou l'ombre tiède et silencieuse des hypogées ; dans le bouleversement des nécropoles nubiennes, peut-être retrouverait-il l'âme de l'ancienne Egypte, des anciennes dynasties, de ces hommes primitifs qui, venus d'Asie à la suite de leur Roi pour engloutir le monde sous leur marée montante, avaient été séduits par le site et le climat, s'y étaient arrêtés, fixés, et avaient jeté dans l'histoire une Thèbes-aux-cent-portes...

Et puis il irait achever ce banquet d'artiste dans le rêve de Philœ-la-Voluptueuse ou dans la compagnie angoissante des colosses du sanctuaire d'Abou-Simbel.

Ce voyage lui dispenserait non pas l'Oubli de sa vie passée mais la consolation ; verserait, goutte de nectar dans un vin capiteux, un peu de passé radieux dans ce présent de mélancolie.

Quand la voiture de l'ambassade lui fit, au galop, traverser la ville pour se rendre à la gare dans cette éblouissante matinée d'été, vêtu de blanc, le pâle sourire aux lèvres, immobile, comme illuminé par l'inspiration, Gilles ressemblait déjà à un jeune dieu. Il se détachait dans la lumière incandescente qui l'entourait de son éclat et de ses vibrations de métal en fusion et, comme dans une apothéose, l'enchâssait d'une gigantesque auréole.

Caressé par une joie profonde et indiciblement délicate, entraîné par les grands moteurs inconnus qui régissent les Mondes, Gilles Magny s'en allait vers son destin...

CINQUIÈME PARTIE

La Revanche de L'Islam.

I

Ce voyage dans l''Extrême-Sud avait fait à Gilles un bien moral considérable, et il en avait, de plus, rapporté une soumission héroïque aux lois et aux à-coups de la vie. Il y avait aussi puisé la secrète mais ferme résolution de ne rien négliger, dans son cœur comme dans son esprit, pour adoucir sinon supprimer toutes ces lois et en atténuer les effets, et sans qu'il fût, pour cela, besoin de bien profondes méditations ni de doctes calculs, c'est encore de sa seule carrière, de son œuvre personnelle que ses conclusions lui laissaient espérer le remède, *de lui* et *par lui* qu'elles lui prédisaient la réussite. A force de persévérante ardeur, d'abnégation dans le travail, ses chefs lui faciliteraient sans doute la tâche de se faire un nom et, qui sait, avant longtemps, peut-être, sinon d'exiger du moins de solliciter avec quelque chance de succès le poste rêvé : Constantinople.

— O Thérapia ! Thérapia !..

Et alors, avec son rêve matérialisé, il retrouverait, dans les enchantements des souvenirs mêlés aux enchantements multicolores et sans cesse renouvelés des rives du Bosphore, Celle qui vivait en lui et qui, en ce moment, là-bas, l'évoquait à chaque heure chaque jour, au seuil d'une vie nouvelle.

Et à cette seule pensée, un élan démesuré gonflait son cœur.

Il s'était attardé dans cette formidable et torride Thébaïde plus longtemps qu'il n'eut osé l'espérer. Les travaux de l'Ambassade s'étaient, eux aussi, assoupis avec le dur été, et le premier secrétaire qui, en l'absence du grand chef, en mission, gérait

les services de la maison, lui avait permis de prolonger de trois semaines sa cure de soleil et d'isolement.

Son âme, au contact de toutes les majestueuses pierres que même l'usure et la mort n'ont su abolir complètement, son âme riche et délicate s'était pour ainsi dire renouvelée, purifiée dans un émerveillement continu. Elle s'était surtout pénétrée de la nécessité des actions immanentes et de la réalité des forces éternelles.

De même que, dans la forêt pleine de ramages, au cours de sa marche, le voyageur s'arrête à la claire fontaine qui bruit sous les mousses et y boit la fraîcheur d'abord goutte à goutte puis plus avidement, à pleines gorgées, parce que l'eau lui verse la volupté de l'oubli et du repos, de même, au milieu de toutes ces ruines où vient encore errer la voix mâle des artistes de jadis, ses yeux s'étaient dilatés pour tout voir et tout retenir, avaient bu amplement à l'antique source de Beauté dont toute la fraîcheur l'avait baigné. Son cœur en conservait le souvenir comme la lèvre garde l'humidité de l'eau.

Et pourtant il y avait, au fond de cette volupté d'artiste, comme une pointe de tristesse, un secret désenchantement. Tous ces sites étaient dérangés, toutes ces ruines étaient maculées, mutilées, L'homme d'Aujourd'hui était passé par là qui avait voulu arranger, *réparer*, et son acharnement stupide n'était arrivé qu'à souiller et profaner ce qu'avait créé l'homme d'Hier. Il ne fallait pas oublier de prendre un ticket d'avance, comme aux baraques de foire, pour visiter ces ruines.

— Qui sait, disait Gilles à ses amis dès son retour, les surprises que les descendants de Cook réserveront aux nôtres?..

Une chose incomparable restait pourtant, contre laquelle, Dieu merci, la bande des réparateurs ne pourra jamais rien : le bleu diaphane du ciel et le poudroiement d'or que le vaste soleil y fait flamboyer...

Donc, dès qu'il eut regagné la ville, vers la mi-Août, Gilles, à ses moments de loisir mit quelque ordre aux notes qu'il avait rapportées de là-bas, petites choses insignifiantes, jetées sans suite visible ni enchaînement logique, impressions de route, sensations personnelles, réflexions de toutes sortes nées au hasard des arrêts, cueillies ça et là au long des circonstances comme ces humbles fleurettes que, machinalement, le flâneur ramasse au bord du chemin et qui, peu à peu, composent un modeste bouquet. Il se défendait de l'intention qu'on lui prêtait d'être allé là-bas pour y recueillir les matériaux d'un livre. Ecrire un livre, lui, Gilles Magny! Non, mais quelle hérésie! Quelle ignorance de ses sentiments les plus intimes, de ses goûts, de ses talents surtout! Cela lui ressemblait si peu! Il n'était l'homme ni du cabinet ni de la bibliothèque. Il était le chaleureux champion de la Vie, le rêveur épris de plein air et de lumière, et tous, autour de lui, savaient trop bien qu'il préférait, aux heures de laborieuse solitude et de féconde méditation devant le papier blanc posé sur une table noire, les libres randonnées et les voyages. Il eut fait un nomade. Il *vivait*, il évoluait, et comme sa vie était fort active, il lui aurait fallu, pour la décrire le même temps qu'il mettait à la vivre — et cela était impossible.

Et puis, outre qu'on avait tellement écrit sur cette Egypte des Anciens et des Ruines, et tant de beaux livres aussi, il lui semblait que ce qu'il décrirait le mieux était précisément ce qu'il tenait à garder pour lui et dont il était si jaloux. Il voyait tous les paysages à travers son âme, à travers l'âme de Souraya. On eut dit que c'était son âme qui les créait, les animait, les illuminait. Ce n'était pas la lueur des astres mais la lueur de son amour qui l'éclairait, éclairait les êtres et les choses autour de lui.

Pas de livre, non! Tout au plus tenait-il un laconique journal, où souvent un mot évoquait tout un monde d'émotions qu'ils n'étaient que deux à connaître, à comprendre, pages rapides qu'il des-

tinait à lui seul et que, plus tard, *longtemps après*, quand il serait condamné au fauteuil des vieillards, il feuilletterait avec une tendresse émue. Alors penché au bord du passé, revivrait-il peut-être, au soir d'une vie, le charme d'une heure aimable dans la mélodieuse caresse d'une voix éteinte...

II

Les secrétaires de l'Ambassade ont à leur disposition, au bord de l'eau bleue du Canal, dans les verdures bien peignées de l'aristocratique Ismaïlieh, une gracieuse villa où, loin du Caire, ils peuvent travailler à l'abri des visites et des invitations.

C'est là que Gilles se décida à emporter aussi ses dossiers. Le soir venu, il profitait du calme général pour mettre au point, polir toutes ses notes écloses au soleil de la Haute-Egypte.

— Pourquoi ne feriez-vous point éditer tout cela ? lui dit un jour, en manière de courtois remerciement sans doute, un de ses collègues à qui, par exception il en avait divulgué quelques passages. Savez-vous, mon cher, que vous tournez fort gentiment les choses, sans compter que l'Egypte est bien le plat du jour.

— Oui, hélas ! On la mange *à la mode*, murmura Gilles quelque peu aigre.

— Chez les Egyptiens surtout, et en Turquie ! Vous élagueriez un peu, supprimeriez ce qui vous touche de trop près et le livre, j'en suis sûr, ferait fureur. Tout le monde vous lirait...

— Comment pouvez-vous croire?..

— Un succès, parfaitement ! Et surtout soignez le titre.

— Oui, quelque chose comme *Les Pierres au Gouffre* ou *Les Dieux ensablés* n'est-ce pas? sourit Gilles ironique.

N'empêche qu'en se mettant au lit, ce soir-là, il sentit danser dans sa tête ce *tout le monde vous*

lirait de son ami. C'était comme une graine qu'on avait semée au vent de sa vie, la graine d'un « pourquoi pas ? » qu'il sentait déjà germer et croître en lui comme une vivace plante d'espérance.

— Au fait, pourquoi pas, murmurait-il tout bas, oui pourquoi pas ?.. Elle pourrait me lire, au moins, Elle...

III

Et c'est ainsi que, sans quitter son sérail de Constantinople, Souraya hanum, fille de Messaoud Pacha, épouse de Khalil Bey, Kaïmakam, fit en la compagnie de Gilles — Ibrahim Effendi — son voyage de noces à Assouân, Karnak et Louqsor...

IV

A l'apparition du livre, l'éditeur du Caire en avait, sur le désir même de Gilles, adressé un exemplaire à Alaeddine qui, naturellement, après l'avoir lu, l'avait passé à sa sœur.

Quelle surprise dans la maison, songez donc ! Un livre de Gilles ! Et, bien entendu, sans rien dire, en cachette, elle l'avait dévoré séance tenante, l'avait en vingt-quatre heures lu et relu plusieurs fois, chaque page lui paraissant plus belle que la précédente, s'en était imprégnée, imbibée, parfumée, et elle en avait retenu des lignes entières qu'elle aurait pu redire sans erreur.

Un livre de Gilles ! Mais il tombait du ciel ! C'était comme une visite inopinée qu'il faisait à la cloîtrée dans sa prison dorée de Thérapia ! C'est lui-même qui, dans ces pages souples et harmonieuses, spirituelles et sincères, venait reprendre le *lied* d'amour où il s'était arrêté, envahir sa solitude, la distraire et, entre les lignes claires et chaudes de toute la lumière et de toute la chaleur des soleils du Sud, se

pencher encore sur elle, s'épancher dans son cœur, lui dire comme autrefois ses joies et ses déceptions, ses émotions et ses espoirs.

Alors, les yeux clos pour mieux évoquer, elle croyait qu'elle était revenue près de lui, près de ses caresses, au Caire pays de son amour et de sa douleur...

Quatre mois ! Quand elle y songeait ! Déjà quatre mois, longs comme des siècles, qu'elle vivait là, en recluse, dans son superbe isolement, entre son mari qu'elle ne voyait plus guère qu'aux rares moments où il prenait avec elle ses repas, et les domestiques du gynécée, espionnes rétribuées de ses moindres faits et gestes !

Ah ! Comme elle se rappelait son arrivée à Thérapia par un beau soir de Juin ! Tout était rêveries, dans l'air, tout était regrets aussi et espérance.

Elle avait bien, indirectement, reçu des nouvelles de Gilles depuis lors, mais les lettres, pour tendres et longues qu'elles fussent, remplaçaient-elles l'absent et, de son côté, pouvait-elle, dans les billets furtifs qu'elle lui griffonnait en hâte et faisait mettre à la poste en cachette, pouvait-elle, comme elle l'aurait voulu, déverser tout son cœur ? Hélas !...

Comme elle lui aurait dit toute sa vie, depuis le départ d'Alexandrie ! Son débarquement ici, l'élégant caïque blanc et les rameurs à la livrée de sa nouvelle maison — orange et argent, — son arrivée devant le jardin sauvage et fleuri comme un Paradou, puis le palais dont elle reconnaissait à peine l'intérieur sous sa nouvelle tenue, tout redoré, reverni dans le goût du Pacha, décoré de trop de plantes vertes, les salons trop reluisants, les lustres, les hautes tentures lourdes, les tapis anciens et la douzaine de servantes bien choisies qui l'attendaient et formaient la haie à son passage, petites esclaves circassiennes et géorgiennes dont la double raison d'être, dans tous les harems, de Stamboul à Téhéran, est de recevoir au vestibule les visiteuses qui s'y débarrassent, selon l'habitude, de leurs *tcharchafs* et ajus-

tent leur toilette, et de jeter une claire et riante note de beauté féminine dans la maison d'un seigneur riche et puissant qui peut-être, un jour, fera de l'une d'elles sa favorite.

Et puis les innombrables cadeaux qu'elle avait trouvés là, exposés dans la salle de billard, tout prêts pour son inspection : merveilles de joaillerie, d'orfèvrerie et d'argenterie, bibelots bizarres, tissus rares de Mossoul et de Damas, vieilles soies d'Asie lamées d'or et d'argent, lainages d'Angora, cuivres persans guillochés, ciselés et niellés, petits meubles inutiles aux bois parfumés, et enfin les visites qu'elle avait dû recevoir sans désemparer pendant les deux jours qui précédèrent la cérémonie, les innombrables visites de personnes pour la plupart inconnues, futures parentes ou amies oubliées des deux familles à qui le savoir-vivre imposait cette démarche.

Ah ! qu'elle en avait vu défiler ! Il y en avait de très jeunes et de très belles, et d'autres, très âgées, s'aidant d'un bâton pour avancer ; des riches vêtues de soies et de Valenciennes, éblouissantes de pierreries et parfumées, pour lesquelles les fauteuils n'étaient pas assez larges, qui caquetaient et riaient sans cesse afin de bien montrer la blancheur de leurs jolies dents et d'autres, très pauvres celles-là, et craintives, des campagnardes venues de loin, d'Anatolie ou du Daghestan, habillées de simple drap noir et qui se tenaient, muettes d'admiration et les yeux grands ouverts dans les petits coins d'ombre...

Elle, immobile comme une déesse, trônait là, sur la chaisse haute des fiancées, dans la toilette d'apparat où Gilles l'avait jadis surprise, colliers au cou — mahmoudiés traditionnels et perles de Bassorah, — diadème en tête, dominant toutes les visiteuses qui l'entouraient, point de mire sur quoi se braquaient les face-à-mains critiques des unes ou se posaient, comme des caresses, les bons yeux bienveillants des autres.

Et la grande surprise du second jour ! La venue

des deux princesses du harem impérial — robes de cour de broché crême et parures de gemmes telles qu'on n'en voit qu'en rêve ! Alors le protocole s'en était mêlé. Les jolies esclaves blanches avaient précédé, au rythme de couplets suaves, les royales visiteuses suivies de leurs eunuques graves et dignes, et, dans le grand salon, à l'entrée du cortège, toutes les dames s'étaient inclinées très bas, comme des vassales, pour rester ensuite debout, immobiles, selon l'étiquette.

Oh ! comme elles étaient belles et douces, et quel air impérial les parait, ces deux personnes dont la plus jeune, — vingt ans à peine, — était une fille même de Sa Majesté le Sultan, et combien leur voix mélodieuse et transparente, leur visage toujours souriant, étaient empreints d'une bonté sereine et d'une grâce mélancolique. On eût dit qu'à les voir, à les entendre, toutes les âmes, charmées, se fûssent penchées vers elles.

Et l'écrin qu'elles lui avaient remis en *tout petit souvenir*, l'écrin de velours blanc où s'allumèrent soudain les feux d'un joyau féérique : double rang d'incomparables émeraudes et de brillants. Et leur départ, lent, pompeux, dans le même cérémonial et les mêmes salutations très basses...

Comme tout cela était joliment harmonieux et noble !

Et puis, chacune ayant repris sa place, l'on avait échangé toutes sortes de réflexions admiratives à l'adresse des deux jeunes sultanes. Quel honneur c'était, pour la plupart, de les avoir vues, entendues, approchées. Ah ! on en parlerait longtemps, dans les humbles harems campagnards, le soir, à la veillée !...

Et les compliments à son adresse à elle, Souraya, les mille compliments des petites amies qui analysaient sa mine et sa mise, la scrutaient dans des détails trop intimes, la disséquaient pour ainsi dire — *chère belle* ! — et la harcelaient de leurs plates félicitations sur l'eau de ses pierres, l'orient de ses

perles, le point de ses dentelles, compliments jaloux au fond, comparaisons cruelles, tendresses à coups d'épingles suivies du baiser flasque et des conseils venimeusement donnés des douairières — *surtout faites bien attention, mignonne*!.. — tout ce que, en un mot, elle avait dû subir, avaler sans sourciller, avec le même détachement aristocratique, le même sourire lointain aux lèvres et la même joie douce dans les yeux que les deux gracieuses princesses du sang.

Et pour finir, par-dessus tout cela, les mille pensées navrantes qui voltigeaient autour d'elle et qui, nuée d'énervants moustiques, la lancinaient de leur bourdonnement et de leurs piqûres.

Oh! comme elle le lui aurait dit, tout cela, à Gilles! Oui, tout! Même le côté soi-disant gai de la cérémonie — le plus lugubre au fond. L'orchestre invisible qui, malgré tout, entretenait dans la maison une atmosphère de fête et de joie; les chœurs des esclaves; les danses, les chants des almées; les liqueurs, les sorbets et les friandises passés à la ronde sur les plateaux d'argent; le va-et-vient des invitées et du personnel; les parfums des cassolettes disposées dans les couloirs et, plus crispants que tout le reste, les rires et les exclamations de cette société de femmes, toute la gaieté factice, en un mot, derrière quoi s'abritait sa tristesse et qui la grisait un peu. Sa tête était lourde, ses tempes battaient à se fendre. Et pourtant elle ne savait quelle lueur était restée en elle et sur elle, quelque chose qui ne brillait que pour elle, quelque chose qui ne devait plus s'éteindre.

Le deuxième crépuscule était venu et, avec lui, le moment décisif.

La lumière rosée des soirs de Constantinople avait envahi la maison et allumé sur le Bosphore un féerique incendie de gemmes et d'or. C'était comme un signal donné. Alors elle avait dû ajuster son voile, comme pour une sortie, et son fiancé — uniforme noir brodé d'or, la poitrine barrée de

rubans et d'étoiles — son fiancé était venu jusqu'à elle pour la première fois, conduit, selon le rite, par la double théorie des femmes voilées qui chantaient.

Formalités courtoises d'une première entrevue. Lentement, sans bruit, les femmes s'étaient retirées à reculons, par respect du tête à tête. Compliments d'usage aimablement échangés, voile arraché, admiration enfantine du bey qui n'en croyait pas ses yeux, tant il la trouvait belle et, une heure après, il était son mari.

Une à une, les parentes, les amies, les invitées avaient quitté les lieux. Elles s'étaient éloignées, les unes en caïque, les autres en voiture ou en auto sous la garde vigilante des eunuques. Et ils étaient seuls, à présent, chez eux.

La vaste et somptueuse demeure était pleine de silence et de tristesse, pleine de craintes aussi, non qu'elle craignit cet homme mais parce qu'elle savait quelle allait être, par la suite, sa vie au harem avec lui. Elle ne l'aimait point, n'avait point senti pour lui, au premier moment, la chaleur de la flamme éternelle et divine qui incendie le cœur pour toute une vie. Un autre visage, avec trop de souvenirs, s'était dressé par la pensée entre elle et lui et le charme n'avait pu naître. Elle s'était mariée parce que son père *l'avait mariée* et qu'on ne remonte pas les courants trop violents, mais au fond elle s'était gardée tout entière. Elle ne s'était point donnée : on l'avait prise. Son cœur n'avait joué aucun rôle dans l'aventure — la mésaventure...

Khalil bey, par ses attentions, ses prévenances, ses promesses d'un bonheur opulent et parfait, avait bien essayé de faire son nid dans son âme qu'il sentait d'élite, mais vains avaient été tous ses efforts. Il la sentait supérieure mais soumise. Elle l'avait écouté poliment, l'air résignée, pour se replacer, aussitôt après, aussi loin de lui, moralement, dans les sentiments, que Gilles l'était d'elle, effectivement, dans l'espace.

Non point qu'il fut laid, au contraire. En tous cas

il en valait bien d'autres. Elégant, distingué, fier de ses trente-cinq ans qui lui avaient laissé, avec ses yeux d'enfant, une souplesse et une sveltesse d'adolescent, plein de bonté, chargé d'honneurs et de richesses, il possédait tout ce qu'un homme peut souhaiter ici-bas pour conquérir une femme et la rendre heureuse.

Pourtant l'échec, dès la première minute, avait été total, définitif.

Alors, peu à peu, sans rien trahir de sa déception à cause du soupçon d'espoir qui survivait, à cause surtout des espérances que Souraya portait peut-être en ses flancs, il s'était replié sans rien dire, s'était fièrement retiré, éloigné d'elle. Insensiblement il en était arrivé à ne plus être régulier même à l'heure des repas; il prétextait des invitations, des affaires, son service d'aide-de-camp au Palais, — et il donnait aussi plus souvent à ses amis, les hauts dignitaires de la Couronne, les parties de chasse qui étaient légendaires dans les bois de son domaine de Top-Kapou.

La vérité est que, reprenant peu à peu ses anciennes habitudes et ses attaches de naguère, il était revenu chez l'amie qu'il avait, de longue date, installée dans sa garçonnière de Péra, une jeune Grecque belle comme une peinture étrusque, voluptueuse comme Aphrodite et qui lui dispensait, follement caressante, tout l'amour qu'il n'avait pu trouver chez sa femme...

Oui, tout cela, tout cela! Mais comment aurait-elle pu l'écrire à Gilles? Elle savait bien que les lettres sont souvent sinon toujours censurées en Turquie — crainte des complots régicides, frayeur des révolutions politiques — et on n'aurait point manqué de la repérer. Les détails l'auraient vendue et perdue. Alors elle avait tout conservé par devers elle, au coin des graves et somptueux secrets, et elle s'était, elle aussi, repliée, refermée en attendant que, de vive voix elle put se confier à Gilles.

Et depuis quatre mois qui lui semblaient quatre

siècles, des mois gris, des mois vides, résignés, monotones, elle vivait là, toute seule, comme au fond d'un songe, avec sa vie passée, son bonheur perdu quand le livre de l'ami lui parvint. Et c'est pour cela qu'elle l'avait dévoré, pressé sur son cœur, embrassé et qu'à la seule lecture elle croyait avoir retrouvé Gilles, elle croyait visiter la Haute-Egypte avec lui, faire, en sa seule compagnie et la main dans la main, un voyage aussi beau, aussi doucement enchanteur qu'un voyage de noces...

V

Lorsqu'il reçut le billet de remerciement qu'elle lui adressa peu de temps après, billet en apparence guindé et réservé dans la correcte mesure des félicitations mais tout parfumé de l'amour et scintillant du reflet de la vraie grande joie dont la jeune femme vibrait, Gilles se préparait à reprendre sa vie et ses occupations du Caire, — toutes ses habitudes.

Octobre était venu. Avec lui, les voyageurs chassés par les premières fraîches soirées de l'Europe s'en revenaient, comme l'enfant prodigue, vers le climat plus clément de l'Egypte. Les maisons une à une, retrouvaient avec leurs habitants leur animation de naguère, une à une les fenêtres se rouvraient à la lumière comme des paupières qui se seraient closes pour une longue sieste; les pianos retrouvaient leur voix; les jardins redevenaient plus verts que des émeraudes au soleil, tout pleins de fleurs et de chants d'oiseaux; les rues bourdonnaient comme des ruches en travail; le trafic reprenait et, vers le soir, la route des Pyramides avec sa double file d'élégants attelages revêtait ses grands airs aristocratiques d'autrefois. Des étrangers aussi avaient fait leur réapparition. Les rues et les magasins s'emplissaient de visages inconnus. La ploutocratie et l'oisiveté du globe accouraient vers le

Soleil; le Pactole coulait dans la vallée heureuse.

Son Altesse le Khédive avec ses audiences du Palais d'Abdine, donnait, comme un ordre suprême, l'avertissement que la Saison s'ouvrait.

Le souverain rentré, toutes les ambassades et les légations et les consulats au grand complet étaient tenus de revenir se grouper autour de lui, cérémonieusement, et les hôtes de la villa d'Ismaïlieh, comme les autres, avaient repris le chemin de la capitale.

Gilles se rappelait son arrivée, un an plus tôt. C'était par un soir tout semblable, avec les mêmes roses et les mêmes violettes dans le ciel, les mêmes parfums, les mêmes mélodies dans l'air. Il entrait pour la première fois dans la Ville qu'il lui semblait pourtant reconnaître tant il l'aimait déjà, si fort était son pressentiment qu'il y goûterait, qu'il y *vivrait* du bonheur. Il était tout à son rêve, alors, au rêve de toute sa vie de ce qu'il allait voir. Il sentait comme une grande chose claire *en avant* de lui, une chose inconnue, prestigieuse, comme un astre plus lumineux que tous les autres, qui le fascinait, l'attirait et dont il se rapprochait chaque jour davantage. Il s'avançait vers le Bonheur.

Le Bonheur était passé à présent. Tout cela était *en arrière*, et il n'en restait même pas un sillage — comme sur la mer.

Reprendre ses habitudes, lui? Qui donc parlait de ses habitudes? Non! Il ne les avait pas reprises, car il ne les avait point retrouvées, hélas, les chères! Il avait dû s'en créer d'autres, des nouvelles, à travers lesquelles il apercevait les anciennes comme dans le filigrane de son papier à lettres il voyait une espèce de chimère à griffes et à langue crochue.

Mais il avait de la volonté. Il avait pris des décisions, s'était tracé une ligne de conduite aux rigides principes dont, pour rien au monde, il ne voulait déroger. Il verrait bien ce qu'il en adviendrait et où tout cela le mènerait. Il serait, comme il disait lui-même, l'homme des circonstances porté par la plus

forte vague. Peut-être la vague l'élèverait-elle aussi haut qu'il souhaitait.

En attendant, il était tout à la joie d'avoir remporté son premier succès de librairie — et le dernier, se jurait-il, — et surtout d'avoir par ce moyen réussi à pénétrer jusqu'à sa Souraya, à lui tenir compagnie quelques instants et lui ouvrir, comme autrefois, les coins des recoins de son âme où c'était toujours elle qui régnait, souveraine.

Il donnait chaque jour une ou deux heures de ses soirées à la rédaction de son journal qu'il continuait à tenir avec la même ponctualité, la même scrupuleuse régularité qu'un marin son livre de bord. La nef de sa vie filait bon train, *normalement*, *toutes voiles dehors*, *par bonne brise*. Les événements passaient devant lui comme les rochers de la côte, et il les laissait défiler, tenant bon la barre de direction, les frôlant ou s'en éloignant à son gré, soucieux des écueils et des courants dangereux, cap au côté du ciel où se lèvent les aurores.

Et il allait, avec un semblant de paix au cœur. Volontaire et tenace, il se dominait lui-même, se maîtrisait comme il maîtrisait ses rancœurs et ses chagrins.

Il avait retrouvé au Caire quelques amis indigènes qu'il voyait autrefois, et ces gens lui rappelaient le bon temps passé. Il vivait avec eux des moments d'évocation adorable dans les parfums bien orientaux du moka et des narguilhés. Il parlait l'arabe plus couramment aussi, et il ne perdait plus rien ou presque des délicatesses et des nuances subtiles qui jadis lui échappaient. Musique et poésie des mots, richesse des pensées, caresse suave ou sublime tragique des intonations, noblesse des gestes, éloquence des regards, tout lui était familier, tout le ravissait et l'enchantait.

Pourtant il sentait avec peine que les bonnes vieilles traditions, une à une, se perdaient. Les anciennes coutumes s'altéraient, pâlissaient et se fondaient au contact de toute l'Europe qui s'y infil-

trait. Ah! comme elles étaient tristement vraies les paroles d'Imaïl Pacha que jadis Alaeddine lui avait rappelées : « Notre pays n'est plus en Afrique, il fait partie de l'Europe! »

Il lui semblait que l'Islam, trop grand et trop superbe pour réagir, se laissait faire par les gens et les choses, comme s'il eût été sûr de renaître un jour de ses cendres, nouveau phénix, de surgir de tous ces goûts bizarres, de ces manières étranges, plus pur, plus original que jamais.

Des gens qui, autrefois, ne sortaient qu'en galabiyeh ou en caftan de soie aux adorables couleurs, ces robes aux longues manches amples qui dépassaient les mains pour leur éviter le contact et la souillure des insectes et de la poussière, les pieds chaussés de babouches, ne les voyait-il pas, à présent, s'affubler du veston et de la jaquette, cols et cravates, chaussés de souliers américains...

Comme cela était triste!

— Mais patience! L'Islam aura sa revanche, disait-il. Tôt ou tard, il aura sa revanche!...

Tout se transformait, tout se muait en moderne affreux, et la ville elle-même, — comme les âmes, — les sites et les paysages se gâtaient, saccagés par les architectes d'ailleurs et les importateurs.

Et Gilles consignait ses émotions au cours des conversations qu'il tenait avec ses connaissances, au long de ses promenades et de ses rêveries...

VI

Octobre.

. . . . . .

Quelle tristesse m'étreint aujourd'hui, notait-il dans son journal quelques jours après sa rentrée au Caire, quelle indicible tristesse! J'ai dû traverser aujourd'hui la ville européenne dans un quartier nouvellement éventré, un de ces coins qui, il y a à peine un an, étaient encore paisiblement indigènes

et tout pleins de charmant caractère, comme les pauvres vieux quartiers d'Alexandrie.

Quel mal n'a-t-on pas commis dans une année! Je ne m'y reconnais plus dans ces rues percées depuis et je regrette, à présent, la maudite fantaisie qui m'a conduit là malgré moi. Mon enchantement est faussé.

Pas encore de trottoirs dans ces nouvelles grandes artères en voie de formation. Un encombrement de pierres de taille, de briques, de tuiles, de sacs de plâtre, de madriers, de pièces de fer qui servent à édifier d'horribles choses extra-modernes sur une longueur d'un kilomètre — et des deux côtés! Certaines de ces gigantesques maisons déjà presque achevées et sur le point d'être habitées, exhibent effrontément leur façade inconvenante de six et sept étages sans aucun style, sans autre goût que celui des gros propriétaires pour l'amas de l'or, froissant les lois les plus élémentaires de l'esthétique et de l'art. Il est vrai qu'il s'allie mal au gain, l'art, et, à ce point de vue, le pauvre Caire promet de dépasser à la course l'excentrique Amérique.

Messaoud Pacha fait bâtir. Son immeuble lui rapportera une fortune. Les deux ascenseurs sont des prodiges de mécanique et de luxe et viennent de Londres.

Deux autres de ces gratte-ciel vont, l'un presque en face de l'autre, devenir des hôtels. De grosses lettres noires et rouges peintes sur calicot blanc l'annoncent à grands renforts de titres éblouissants avec la promesse tapageuse et un peu insolente et l'énumération de tout ce qui peut assurer *le confort* aux gavés du monde. Ces futurs entrepôts à touristes sont encore plus audacieux que les autres avec leur nombre ridicule de petites fenêtres uniformes et leur façade toute plate, froide et triste, de casernes démodées. Un mur criblé de trous : le style passoire.

Ah! qu'ils sont loin de l'idéal et de la maîtrise des anciens architectes de Thèbes ou des artistes mau-

resques qui édifiaient des mosquées comme la douairière d'Amrou et ciselaient, tels des orfèvres, les tombeaux des Khalifes et des Mamelouks! Qu'ils en sont loin, les dégénérés dans le cerveau de qui germent de telles horreurs!

Plus loin, écrasée entre deux autres de ces aberrations modernes, une petite coupole blanche et grise enfouie dans la verdure d'un soupçon de jardin : trois palmiers, un oranger et deux lauriers-roses en fleurs. Sans doute le tombeau vénéré d'un ancien cheikh.

On n'ose donc pas le condamner aussi, celui-là? On a comme une fausse pudeur à l'idée de l'abattre? Mais il n'en vaut guère mieux! Comprimé entre ses massives voisines, il a l'air de languir au fond d'un précipice aux parois de granit blanc.

Patience! Ils trouveront bien le moyen de les raser aussi, un de ces jours, la mignonne Koubba et son jardinet, de bouleverser le terrain alentour et de déranger, dans son ineffable repos, le grand dormeur sacré qu'ils abritent depuis plus de trois siècles.

C'est la mort du Caire, la mort brutale où le bourreau sape, coupe et taille sans souci de la beauté, de la vigueur du membre qu'il mutile. Mort violente d'une ville aux légèretés de dentelles sous l'écrasement d'une autre ville, impudente et lourde : le rêve étouffé par la matière.

Ici des banques; là des immeubles de la Couronne, d'un rapport fabuleux; plus loin, de ces magasins vastes comme des forteresses où des gens en redingote débitent tout l'arsenal de clinquant et de camelote que les esprits des bords de la Sprée peuvent concevoir et déverser sur les quatre coins de la terre.

Il me tarde d'être à l'autre bout de la rue, et je me hâte comme si, de nuit, je traversais le jardin de la mort. Je piétine la poussière, une poussière grisâtre comme d'ossements pulvérisés; j'enjambe des pierres taillées qui me font l'effet de dalles de tombeaux,

des tuyaux de fonte aux résonnances d'orgue et, tant bien que mal, je débouche sur la place de la gare tout active, toute lumineuse.

Hélas! le coup de grâce m'y attendait. Une berline électrique passe à me frôler, une voiture de harem étincelante et riche comme une châsse de laque et de cristal. Argenteries, capitonnage de satin blanc. L'eunuque du siège est remplacé par un laquais nouveau jeu — livrée gros bleu et boutons plats — à la franque!

Et dans l'intérieur, l'espace de deux secondes, je vois une couple de ces volumineux chapeaux qui sont de mise, cette année, un peu partout sur le continent : deux jeunes filles de treize à quinze ans à qui l'on fait, par snobisme, attendre la correcte *habarra* qu'elles devraient porter depuis deux ans au moins. Elles sont accompagnées d'une européenne, leur institutrice sans doute — et elles sourient. Seule, dans son coin, la mère, une grande dame musulmane, a su conserver le voile archaïque, mais si fin, si transparent qu'il lui cache à peine les traits. D'ailleurs elle a remplacé le yachmak ancestral par un affreux manteau japonais — rose vif à chamarrures vertes et rouges...

Allons! Ça y est! La voilà bien décidément et sans recours abattue, la tour d'ivoire. Les harems égyptiens, eux aussi, évoluent, même ceux qui paraissaient à jamais attachés aux douces et pieuses idées du bon vieux temps. Fasse Allah que ceux de la sainte Stamboul conservent les anciens rigoureux principes!

Terrible sera sa revanche quand l'Islam la prendra! Quelle hécatombe quand il se réveillera! Que de ruines alors! Que de violentes conflagrations!..

VII

Plusieurs fois déjà, Salem, avec la mine suppliante d'un enfant gâté qui convoite, grimaces amusantes

au possible, m'avait demandé en *bakchiche* un de mes vêtements hors d'usage : de la serge bleue. Il brûle de s'habiller *à la franque*.

La tarentule du moderne l'a donc piqué lui aussi ! Pauvre garçon !

Inconstant, imprévoyant Salem ! Prends bien garde, méfie-toi des fallacieuses et soi-disant élégances de nos modes européennes ! Le faible entendement de ton cerveau nègre ne pénètre certes pas les amertumes de toutes sortes qu'elles cachent sous leurs plis, les bouleversements qu'elles ménagent à tes mœurs de pauvre petit Africain primitif et bon enfant. Ecoute, pour ton bonheur et la paix de ton cœur, persiste à être *toi-même* et reste, sous ta blanche galabiyeh, le petit Barbarin insouciant et gai de naguère, encore ignorant des rancœurs que seuls dispensent aux hommes les pays sans soleil ! Que de peines, de déceptions, de désillusions vont t'assaillir !... Et puis, tu sais, la galabiyeh te sied tellement mieux !...

Il ne voulut pas me croire. Ses yeux insistaient, se faisaient comiquement suppliants quand ils se posaient sur le vieux complet bleu sombre ; ses mains se faisaient caressantes quand elles le touchaient pour le brosser ou l'étendre au soleil — si bien que je finis par lui abandonner l'objet de ses rêves. Sa joie ne connut plus de bornes. Salem rayonnait.

Tous les soirs, à l'heure de la liberté, transformé, européanisé, se faisant appeler *Effendi* par ses acolytes éblouis, il excitait leur admiration et leur envie en se campant et se pavanant à leur barbe, pieds nus, la canne à la main, le cigare aux lèvres, dans la vieille défroque parisienne.

Mais tout passe, ici-bas, même la vaine gloire qui s'attache aux parures.

Salem n'est plus à mon service depuis quelque temps.

L'autre soir, pressé de rentrer et mes pensées loin de lui, j'aperçois à quelques mètres de chez moi,

assis à même le sol au pied d'un mur de jardin, tout malpropre et couvert de poussière, le pauvre *effendi* en loques. Il est méconnaissable, et il a l'air si *misère* ainsi accroupi, son pantalon reluisant de grosses tâches, effiloché, criblé d'accrocs et sa veste aux poches déchirées ouverte sur son torse nu.

Il me reconnaît avec honte et me salue, au passage, d'un soupçon de salut, petit sourire timide, amer et si attristant, qu'il semble implorer un pardon.

— Va! je te l'avais prédit, Salem, et ton incrédulité n'est pas excusable. Ce sont de trop lourdes civilisations, tu le sens à présent, qui t'ont, avec ce costume, étreint comme une gangue. Tu étouffes, tu suffoques, et le même sort attend ceux de ton sang et de ton rang qui prétendront tout connaître de la vie moderne si féconde en tristesses, si riche en déceptions. Ils seront, comme toi ce soir, vaincus par elle, leur pauvre cœur broyé. Il est des arcanes qu'il vaut mieux ne point forcer, explorer. Va, retourne à ce que tu as brûlé, petit, aux sages préceptes des cheikhs de ton désert! Eux du moins savent déjouer et fuir les folles promesses de notre Progrès, ces choses confortables dont le nom est écrit en grosses lettres noires et rouges sur des bandes de toile blanche, dans les quartiers nouveaux. Ils savent rester ce qu'ils étaient en naissant, eux, et leur ambition ne s'étend guère au delà des limites du village. Retourne vivre parmi ces gens qui sont heureux parce que notre civilisation ne leur a point déformé le cerveau et compliqué la pensée. Reviens à tes anciennes manières...

Et Salem promet de m'écouter en prenant la menue pièce que je mets dans sa main. Il reprendra sa galabiyeh blanche, sa ceinture de laine rouge, ses babouches de filali couleur citron...

Les jours ont passé et je n'ai plus entendu parler de rien.

Hier soir, traversant par nécessité une des nouvelles artères du grand quartier européen, non loin de l'endroit où s'élevait le vieux tombeau sacré

entouré de verdure qu'on a fini par abattre, hélas ! je m'entends appeler par mon nom. Un jeune barbarin en galabiyeh impeccable, mine éveillée, et que je ne remets pas tout d'abord.

— Tiens, Salem ! Où vas-tu ainsi ?

— Au théâtre, Effendi, à l'Opéra Khédivial.

— Au théâtre ?

— Oui, je vais être artiste, comme ils disent, et je gagnerai dix piastres pour la soirée. Je monterai sur un bateau dans une histoire qu'ils appellent l'*Africaine*.

Et il ajoute, dans son français à lui :

— Ça beaucoup joli, Missié, nous moyen voir la mer...

Lugubre ! Voilà Salem irrémédiablement vaincu ! Il joue à présent les figurants au théâtre et, qui plus est, y tient les emplois de nègre artificiel...

Allons ! Encore un pan du Passé qui s'écroule, une jolie illusion qui, inconsciemment se perd...

. . . . . .

VIII

Alaeddine aussi était rentré au Caire, mais il avait, pour cela, attendu le début de novembre. Il avait été retenu en Turquie par toutes sortes d'occupations très différentes, très accaparantes aussi, des devoirs auxquels il ne pouvait se soustraire : des visites à des parents pris de subite tendresse pour lui, à des amis de l'intérieur ou de Turquie d'Asie ou des îles, qui l'avaient prié à un séjour plus ou moins long auprès d'eux dans leurs résidences lointaines ; des affaires qu'il aidait son père à régler, achats de propriétés ou formalités de banque, — car contrairement aux lois du Coran, — c'était d'ailleurs le seul écart qu'il s'en permît — le Pacha avait comptes en banque ; la correspondance avec les architectes et les entrepreneurs du Caire et les fournisseurs

d'Europe; les chasses de Top-Kapou qui, peu à peu, le mettaient en relations avec tout ce que le Gotha turc peut contenir de vedettes. Il y avait surtout été retenu — et c'était là une raison grave et impérieuse entre toutes — par l'invitation à certaines cérémonies d'Yldiz-Kiosk où son beau-frère qui y jouissait de toutes les grâces et de toutes les faveurs, l'avait introduit.

Sa Majesté Abdul-Hamid avait bien voulu trouver sa compagnie agréable, sa conversation enjouée et spirituelle, son ardeur juvénile apaisante au milieu des soucis d'un règne houleux, et il en était arrivé à s'intéresser à lui, à l'honorer de son amitié. Il lui avait même promis — sans rien préciser toutefois, laissant sa promesse enveloppée d'un gentil mystère — de l'appeler sous peu à de très importantes fonctions dans son entourage immédiat.

Ce serait, avait-il ajouté, une *grande belle surprise* qu'il ménageait au jeune homme.

Alaeddine avait conquis le Sultan.

Il avait donc prolongé son séjour là-bas jusqu'à cette date avancée et en avait profité, avant de partir, pour aider son père dans le règlement et l'organisation d'une immense propriété que Messaoud Pacha venait d'acquérir en Anatolie, du côté de Brousse où, décidément, il avait résolu de fixer son harem, en dépit des gros intérêts qu'il possédait en Egypte.

Alaeddine, d'ailleurs, avait reçu de lui la mission de traiter, dès son arrivée au Caire, pour la vente des charmantes oasis de Minieh ainsi que d'une douzaine environ de maisons de valeur tout à fait secondaire que le Pacha possédait dans le quartier du Mousky, au Vieux-Caire, et à Rod-el-Farag, et dont il voulait se défaire.

On chuchotait même en ville qu'il avait eu, avec un autre millionnaire turc du Caire, des pourparlers pour la vente de son immeuble de sept étages dans la nouvelle ville. Mais ce bruit ne s'appuyait sur rien et Alaeddine lui-même qui était le mandataire

du Pacha en Egypte, avouait à Gilles n'en avoir jamais entendu parler.

Ce qui était plus certain et que le jeune homme avait confié à son ami, un soir que sur la terrasse du Sémiramis ils prenaient le thé, devant le Nil tout encombré de felouques et de dahabiyehs prêtes à prendre le large, c'est qu'on lui avait apporté des offres royales pour la maison bleue de Balaksa.

Le quartier se transformait autour de la douce, délicieuse demeure, le vieux jardin se poudrait, comme à frimas, de toutes les poussières des effondrements et des décombres voisins, de la terre, du sable et du plâtre que le vent lui apportait, et — Alaeddine le prétendait du moins, — les chambres étaient devenues intenables à cause de cette perpétuelle poudre blanche. C'était, disait-il, une véritable torture que de persister à loger là-dedans. Tout alentour, les mille bruits d'une ville qui s'édifie par le fer et par la pierre rompaient le joli silence ancien du jardin et le jeune homme qui, à vrai dire, trouvait la place beaucoup trop spacieuse pour lui seul, et trop déserte, avait câblé au Pacha de profiter de l'aubaine.

L'offre était alléchante et ne se retrouverait plus. La spéculation battait son plein. Son père, selon lui, s'empresserait d'accepter.

Quand il apprit que Messaoud Pacha désertait l'Egypte pour se fixer en Turquie d'Asie définitivement, et qu'Alaeddine, selon la flatteuse promesse du Sultan, se verrait bientôt assigner Constantinople comme résidence, Gilles, sans rien laisser percer de ses sentiments les plus profonds, sentit la tristesse l'envahir jusqu'aux moelles. Les derniers arrachements commençaient.

C'était encore un peu de Souraya qui s'attardait au Caire avec sa famille et il comptait là-dessus pour charmer son mal.

Le Pacha, Alaeddine, les visites qu'il aurait pu faire, le soir venu, à Fatmah Hanum, n'était-ce pas là, à la vérité, tout ce qui lui restait d'elle, et, en

les écoutant parler et rire, n'est-ce pas toujours un peu de la voix de la jeune femme qu'il écouterait chanter sur leurs lèvres, cette voix qu'il trouvait mélodieuse comme une nuit pleine de rossignols? Les mêmes regards, les mêmes exclamations en français, en arabe ou en turc, les mêmes gestes harmonieux ou nerveux, les mêmes mots, le même timbre, la même musique : tout le Passé!..

Ce cher adorable Passé, son Passé à lui, allait donc achever de s'engloutir aussi, tout entier, irrémédiablement et, tout seul avec ses souvenirs et sa chère blessure, il allait se trouver, avec cet exode de tout et de tous, en face de ces démolitions et de ces profanations, en face de cette affreuse ville nouvelle en mal de confort et d'inventions à faire frémir les plus excentriques...

Nostalgie des heures exquises qui, déjà, remuaient en lui; des yeux aimants, des sites pleins de compassion; larmes de tous les chagrins et de toutes les misères qui bouillonnaient dans son cœur; adieu définitif et tragique que, la mort à l'âme, il adressait à ses vingt-cinq ans et au plus clair de ses tendresses — à toute sa vie...

Energique et fataliste, sans révolte apparente sur le visage et dans les gestes, Gilles se pliait, passif, à ces nouveaux coups du sort dans la main duquel il était comme un jouet fragile :

— Mektoub! Mektoub! C'était écrit!

Mais lorsqu'il apprit que Balaksa aussi allait être vendu, entraîné dans l'inévitable Maëlstrom; quand il connut le nom du nouvel acquéreur, il ne douta plus que ce ne fut pour être détruit, le jardin ravagé, arraché, piétiné, le pauvre paisible jardin où, chaque soir, parmi les jasmins et les oléandres, dans la lueur d'argent des rayons de lune, il cueillait une fleur d'amour à la dérobée. On édifierait à sa place un nouveau bâtiment, lourd, froid, et ce serait le tombeau colossal de son bonheur. Alors il resta là, muet, replié en lui-même, l'âme endolorie, le cœur mortellement atteint comme un homme qui,

après avoir acquis par son labeur, sa probité et sa bonté un semblant de bien-être terrestre, apprend, au soir de sa vie, qu'il vient d'être soudain ruiné dans une nouvelle génération d'égoïsme et d'indifférence.

Imperceptiblement, chaque jour amenant son émotion et ses misères, tous ces désastres et ces nouvelles néfastes imprimaient leur marque profonde ou front de Gilles. Il s'était trop donné à tout cela pour n'en point ressentir, au fond, un douloureux contre-coup. On ne se donne point ainsi impunément et lourdes sont les rançons du cœur. Le bon sourire de ses yeux, rayon d'avril sur son visage, se voilait peu à peu, s'éteignait ou du moins se faisait plus rare. Il paraissait plus pensif, quand il sortait, absorbé comme par la recherche de solutions à de graves et angoissants problèmes — et ces problèmes étaient hélas ! d'un intérêt vital ! Réflexions faites de tous les soucis de la veille et du lendemain, du Passé et de l'Avenir.

Tous ces événements avaient eu prise sur lui, s'étaient inscrits en traits profonds sur sa jeune figure et depuis le soir pénible d'Alexandrie où il avait vu Souraya s'en aller vers la lointaine Turquie, entrer dans le Mystère et dans le Passé, il s'était senti vieillir ; ses épaules se voûtaient sous le poids de tout son amour.

Ruiné, c'est bien le mot. Il se sentait ruiné sans recours, son cœur dépouillé de toutes ses aspirations et de ses élans, sa tête vidée de ses projets et de ses rêves, sa vie désertée par tout ce qui, seul lui valait d'être vécue. Mais il ne soufflait mot, ne disait rien, n'analysait point ses douleurs, se fortifiait dans ce qu'il appelait son fatalisme et qui, au fond, n'était peut-être qu'un dérivatif du stoïcisme atavique, ce stoïcisme chrétien sur lequel, pendant sa dernière année de lycée il avait disserté avec tant de succès que ses maîtres lui avaient décerné un grand prix. Et il l'exprimait par ce Mané-Thécel-Pharès arabe : « Mektoub ! »

Au milieu de cette tempête d'événements contraires, assailli de tous côtés par l'embrun amer fait de toutes les illusions brisées et des affections meurtries, une lueur lui restait, comme le phare au matelot, qui lui désignait, tel un havre de grâce, la baie de suprême consolation. Cette lueur le suivait partout, le guidait dans la brume de ses rêves et, partout où ses yeux et ses pensées se posaient, c'est Souraya qui était là, toujours, comme une Madone miraculeuse, apparition de sympathie, sa Souraya belle comme au jour où il l'avait surprise étrennant sa toilette de mariée et parée de tous ses bijoux. Il la voyait radieuse et pure comme la lune dans les cieux sereins, plus blanche que le camélia blanc, plus fraîche et plus odorante que le jasmin après la pluie. Et cette vision lui dispensait un magique apaisement.

IX

Gilles était heureux d'avoir retrouvé la compagnie d'Alaeddine et, pour sa part, celui-ci qui le considérait comme un grand frère indulgent et lui confiait toutes ses petites affaires, ne le voulait plus quitter qu'aux heures de travail officiel. Ils s'étaient organisés pour prendre leur repas de midi ensemble à Balaksa où deux domestiques qui semblaient ne plus attendre que l'ordre de procéder aux suprêmes emballages, s'occupaient d'eux et les servaient.

Le soir, Alaeddine préférait dîner en habit sur la terrasse du Shepherd, au milieu des étrangers et des élégantes en toilettes de soirée, dans l'éblouissement des tulipes électriques, des cristaux et de l'argenterie, dans les flonflons des valses tziganes. Privilège de la jeunesse que de se porter ainsi vers les joies et l'éclat — même superficiels — de la vie. Cela n'enthousiasmait pas du tout Gilles, lui était

même odieux, mais il n'aurait voulu, pour rien au monde, contrarier son ami. Il lui donnait donc sans rien dire cette dernière satisfaction.

— Il me reste si peu de temps à le voir, pensait-il. En le contrariant tant soit peu je croirais contrarier... quelqu'un d'autre.

Et il acquiesçait à tous ses caprices.

De cette façon ils s'entendaient à merveille.

C'est ainsi que, toujours pour lui faire plaisir, ils allèrent, une après-midi, se promener en voiture jusqu'à Héliopolis. C'était assurément le dernier endroit où Gilles fût allé seul. Là encore toutes les hautes idées qu'il se faisait du grand art égyptien et du pur art moresque souffraient au contact des horreurs de cette ville artificielle qui semble avoir été posée avec soin — de peur de la casser ! — sur ce coin de désert après qu'on l'eût montée, de bribes et de morceaux, dans l'atelier de quelque décorateur ou d'un forain de Vienne ou de Berlin. Des choses royalement affreuses, criardes — stuck et plâtre, carton-pâte, marbres de bois peint, — et qui ont sans doute de vives prétentions artistiques. Des coupoles, des colonnades, des minarets, des miradors, des arabesques de pacotille, tout cela copié et combien gauchement ! dans tous les palais et toutes les mosquées du monde oriental, les vieux Corans et tous les traités d'art, étalé pêle-mêle au grand soleil du désert et que le grand soleil s'empressera de calciner. Ville factice édifiée en six mois, toute peinturlurée d'un blanc à faire cligner les yeux et qui, toutes munitions sorties, n'arrivait qu'à donner la plate illusion d'une exhibition populaire ou d'un décor de théâtre, quelque chose comme une *Andalousie au temps des Mores* pour Exposition Universelle, le mauvais pastiche des splendeurs d'un Alhambra de Grenade.

Alaeddine admirait; Gilles, lui, était à mille kilomètres de là.

Quand ils s'en revinrent, vers le soir, leur voiture dut stopper à l'angle d'un carrefour, à l'entrée de la

ville. Du geste de leur droite levée, les chaouiches avaient arrêté le trafic.

Gilles, possesseur d'un coupe-file à son nom, donna bien au cocher l'ordre de passer outre mais, avec la meilleure volonté, cela était impossible : la chaussée était tout entière accaparée. Un cortège venait.

Les deux amis sautèrent donc à terre et, pour se mieux rendre compte, avancèrent de quelques pas sur le trottoir, se mêlant aux curieux.

Près d'eux, un monsieur de mise recherchée et qui sentait l'homme en place — tarbouche frais repassé et binocle d'or — se tenait solidement appuyé sur sa canne à poignée d'ivoire. Alaeddine le reconnut et fit à Gilles un signe en lui glissant deux mots. Le monsieur tourna la tête et les vit. Alaeddine salua à l'orientale — main portée au front — puis, cérémonieusement, échangea avec lui un shake-hand à double révérence.

C'était un Pacha, Directeur au Ministère où s'occupait le jeune homme et, de plus, ami intime de son père.

Alaeddine fit les présentations. Gilles s'avança. Mais le nom de Magny était assez populaire dans le monde officiel pour que la conversation put, aisément, s'engager et s'alimenter.

Avec la courtoisie de gentilhomme qui le caractérisait, Alaeddine s'enquit de la cause d'un tel concours de peuple.

— Comment, mon cher bey, s'étonna le Pacha en riant, vous n'êtes donc plus, comme autrefois, le premier au courant des nouvelles de Landerneau? Je gagerais que Stamboul vous est moins étranger.

Il plaisantait sur le long séjour que le jeune homme venait d'y faire.

Par correction, Alaeddine ne répondit rien.

— Mais, pousuivit le Pacha tout heureux de pouvoir enfin apprendre une nouvelle à quelqu'un, ce sont les funérailles d'une ancienne Khédiva, jadis favorite de notre somptueux Ismaïl Pacha! On l'emmène dormir, en grande pompe, dans la tombe où

son royal époux l'attend depuis trente ans, là haut au pied de la citadelle, dans l'ombre silencieuse de la vieille mosquée El-Réfaï.

Et il ajouta :

— Elle était septuagénaire et, depuis plus d'un quart de siècle, ne quittait pas le harem en deuil du Maître... N'empêche que, dans son temps, elle a dû être fort belle, car il s'y connaissait, lui, dans ces questions-là, notre défunt Khédive. Allah lui accorde, dans sa mansuétude, la paix suprême et la grâce de son paradis!...

Alaeddine acquiesça. Le Pacha rajusta son pince-nez.

— Voilà, pensa Gilles en son for intérieur, une bien courte oraison funèbre pour la princesse d'un Ismaïl Pacha ! Aussi bien pourrait-elle s'appliquer à pas mal d'autre dames qui n'auraient point été les favorites d'un Prince.

A ce moment le cortège déboucha devant eux. Selon la coutume orientale, la pieuse et touchante coutume aux raisons profondes, c'était un groupe d'aveugles, presque tous des vieillards, qui ouvrait la marche. Vêtus de leur galabiyeh blanche, le bâton à la main ainsi que des pèlerins, leurs yeux éteints levés vers le ciel, ils allaient, lentement mais sans hésitation, avec leur figure à barbe blanche illuminée d'une paix riante. On eut dit que vivant encore sur la terre, ces patriarches étaient déjà un peu ailleurs, avec toutes leurs pensées, dans des régions inconnues et meilleures dont ils montraient le chemin à la morte en la précédant, et que leurs yeux, fermés aux actions et aux gestes d'ici-bas, perçaient le mystère que nous croyons si terrible du passage dans une vie plus suave, au milieu de sites plus riants. Et certains riaient, vraiment, la tête haute, leurs pauvres yeux blancs levés vers le royaume de Celui qui donne la Mort.

Puis ce fut, usage établi par Mahomet lui-même, le défilé des présents aux pauvres : d'abord un lent troupeau de buffles et de bufflesses qu'on abattrait

après l'ensevelissement de la défunte et qu'on débiterait par quartiers, à tous les indigents qui seraient là avec leurs prières. Ensuite les chameaux, en file indienne, porteurs des énormes couffes gonflées de pains plats, de fruits et de légumes. Puis venaient les chanteurs de psaumes et de versets, turban des cheikhs autour du front; puis les pleureuses gémissantes, cheveux en désordre et visage inondé de larmes et souillé de boue, et enfin le cercueil, énorme et pesant, exposé en apparât sur un affût de canon, recouvert d'un étendard sacré de soie brodée et halé par une équipe de marins venus par ordre d'Alexandrie, des marins du yacht khédivial dans leur uniforme de gala — coutil blanc avec tarbouches et cols rouges.

C'était la première partie du cortège. L'autre venait aussitôt, les heureux cette fois, les richards, les bien vivants. La famille khédiviale d'abord, à pied, en rang de préséance : les représentants du Khédive et de la cour, rien que des hommes bien entendu, sanglés dans leur stambouline noire ou leurs uniformes chamarrés et constellés, des gens qui prenaient le deuil pour le temps que durait la cérémonie, qui n'avaient jamais vu la Khédiva défunte ou n'avaient même jamais entendu parler d'elle de son vivant, les Princes, puis les Pachas, puis les Beys, puis les différents Corps et enfin les fonctionnaires de tout grade et de tout ordre qui avaient pensé relever de leur présence l'éclat de la parade.

Tout à fait derrière, à la fin, en queue du cortège, les Princesses, représentantes des grandes maisons musulmanes, favorites d'aujourd'hui et répudiées de demain peut-être, qui étaient là parce qu'on le leur avait dit, cachées derrière les stores des richissimes équipages à eunuques.

Et tout ce monde, après le cercueil, causait, riait, devisait agréablement de mille sujets étrangers au grave événement qui les réunissait dans cette procession. C'était bien la Vie qui escortait la Mort.

Et Gilles se demandait lesquels étaient les plus

sages de ceux qui étaient en tête du cortège, les pauvres qui se sentaient suivis du cercueil et comme traqués par lui et qui prenaient leur démarche au sérieux, ou bien cette jeune Egypte qui suivait, exubérante, insouciante et rieuse et qui, à l'abri des remords et des pensées tristes, échangeait ses lieux communs sur les affaires matérielles et les plaisirs des hommes.

Elle n'était rien, après tout, la jolie sultane qui avait vieilli dans le harem d'un grand de la terre, rien qu'une femme comme toutes les autres. Et pourtant qui sait quelle part elle ne prit peut-être pas à la conduite du pays, quelles suggestions tendres ou cruelles elle ne glissa pas, flatteuse et caressante, à l'oreille du Maître qui l'aimait!...

— Oui, songeait Gilles, elle n'était rien en effet. Elle était ignorée de tous, et nul n'avait jamais entendu parler d'elle. Et voilà que, morte, elle sort pour quelques heures d'une obscurité de soixante-dix ans juste pour traverser la ville avec tant d'honneurs, tant de pompe, avant de se lancer, quand le marbre sera scellé sur elle, à la poursuite de son Khédive déjà si loin dans le Passé et l'Oubli. Et c'est, avec elle, encore un peu du bon vieux temps, de la bonne vieille Egypte qui s'en va dans la Mort, l'Egypte de luxe et de mystère du Khédive Ismaïl.

Le cortège passé, les trois hommes se serrèrent la main, se souhaitèrent une prochaine rencontre et Alaeddine et Gilles, retournant à leur voiture, reprirent la conversation au point où cet événement l'avait interrompue.

— A Balaksa, dit Alaeddine au cocher, et vite!

Quand ils traversèrent la place d'Abdine, les abords du Palais étaient plus calmes que jamais. Le silence n'était froissé que par les six coups de l'heure qui se déclenchaient à la grosse horloge de la caserne et qui, comme un glas, tombaient en écho dans le cœur de Gilles. Les étoiles s'allumaient dans la nuit...

X

Au courrier du lendemain matin, les deux jeunes gens reçurent, chacun de leur côté, de graves et sensationnelles nouvelles.

C'était d'abord une dépêche en réponse au câblogramme qu'Alaeddine avait lancé à son père pour le pressentir, aidé par le chiffre séduisant qu'on lui proposait, sur la vente de Balaksa, — réponse dont il avait deviné la teneur avant même de l'avoir reçue.

— « Accepté. Hâtez affaire. » disait-elle. Et Alaeddine se trouvait tout heureux de voir ses pronostics justifiés.

Puis deux lettres : l'une de son père, l'autre de Souraya.

La première, dans le style comiquement ampoulé et suffisant qui était un des secrets du Pacha quand il avait réussi une affaire, lui exposait comment Sa Majesté Abdul-Hamid l'avait, par lettre autographe ornée du grand sceau et portée par un exprès à cheval, convoqué, lui, Messaoud Pacha à une audience privée à Yldiz-Kiosk. Comment, après lui avoir dit toute la profonde estime en laquelle il le tenait avec sa famille, et plus particulièrement Alaeddine, héritier de ses prérogatives, de son titre et de sa fortune, il voulait d'éclatante façon leur témoigner son affectueuse sympathie. Il lui conférait l'autorisation de solliciter pour le jeune homme la main d'une de ses filles — précisément la jeune et jolie princesse qui avait apporté à Souraya, le jour de ses noces, les félicitations et le présent de la famille impériale.

Tout d'abord, Messaoud Pacha n'avait point osé en croire ses yeux ni ses oreilles. Il s'imaginait être le jouet d'un rêve, d'une hallucination charmante. Etait-ce bien vrai? Comment! Sa famille à lui, alliée à la famille impériale! Cela n'était pas possible,

non, par Allah! Et le lui eût-on dit qu'il n'aurait point voulu y croire.

Mais oui! Rien n'était plus vrai et Sa Majesté, bannissant toute étiquette avait daigné le traiter d'une cigarette extraite de son étui d'or à chiffre de diamants et offerte avec la grâce la plus simplement délicate et la plus bienveillante. Que de condescendance! Quelle mansuétude!

Ecrasé sous le poids de tant d'honneurs, confondu d'une joie qui posait sur sa vie une auréole inespérée, le pauvre et indigne Pacha s'était effondré aux pieds du Chef des Croyants pour lui témoigner son humble appréciation d'un si formidable honneur, lui avait baisé les mains et les genoux en signe d'obédience et, cœur battant, voix chevrotante, s'était relevé pour bégayer les grands remerciements et se replonger dans les salutations et les solennelles courtoisies de rigueur.

Bref, pour terminer sa lettre, le Pacha enjoignait à Alaeddine d'expédier au plus vite les quelques affaires qui restaient encore en litige au Caire et en Haute-Egypte, de boucler ses valises et de venir à Alexandrie afin d'y prendre, si possible, le premier paquebot pour Constantinople.

Le jeune homme était au comble de ses vœux. Sa joie n'avait d'égale que la hâte qu'il avait d'apprendre à Gilles cette bienheureuse nouvelle. Songez donc! Lui, gendre du Sultan, époux de cette petite princesse si belle, si douce, si riche et si parée que Souraya, en la lui décrivant, n'avait pu que la comparer à une princesse de conte indien!...

Souraya, dans sa lettre, ne faisait que revenir avec plus de détails, — de ces détails que, seules, les femmes, avec leur organisation spéciale et leur nervosité, savent si merveilleusement surprendre et traduire — sur ce que lui annonçait son père.

En même temps qu'elle lui tressait toute une guirlande de compliments pour le lustre qu'il allait ainsi répandre sur leur famille, elle lui adressait les classiques félicitations et les souhaits de circons-

tance, et s'associait du fond du cœur à son très légitime orgueil. Elle s'étendait, en fin de compte, sur les qualités physiques et les vertus de cette princesse Yasmina dont elle était, il le savait bien, devenue depuis longtemps la bonne amie assidue, et dans la compagnie de qui elle rompait souvent, pour son plus grand plaisir, la mélancolique monotonie des après-midi au harem.

Tout cela était fort bien, fort enviable, et Alaeddine pour qui la vie ne s'était jamais montrée bien exigeante ni sévère, voyait une fois de plus le beau côté des destinées humaines. Sa tête était pleine de projets grandioses. Il se sentait agrandi, embelli, meilleur qu'il n'avait jamais été. Il était heureux aussi, heureux au possible, et quoiqu'il ne la connût encore que par ce que sa sœur et ses parents lui en avaient dit, il sentait que, vraiment, son cœur pourrait aimer la jolie Yasmina.

Rapidement il déjeûna, procéda aux soins de sa toilette, s'habilla et, à neuf heures, au lieu de se rendre tout droit au Ministère comme il le faisait chaque matin, il dit au cocher de le conduire à la Maison de France. Il voulait surprendre Gilles.

XI

C'est lui que Gilles surprit.

Le jeune homme venait en effet d'être avisé par le premier Secrétaire qui faisait toujours fonctions de Chef de Maison que le courrier arrivé d'Europe la veille et distribué le matin même avait apporté la nouvelle d'un mouvement important dans le personnel de l'Ambassade. Des nouveaux venus allaient s'y installer dans la huitaine. Lui-même, le premier Secrétaire, était promu ambassadeur et *passait* en Perse, pays où il avait débuté vingt ans plus tôt et où il comptait encore de nombreux amis. Quant à Gilles, il recevait du département l'ordre de se

rendre *d'extrême urgence et par les voies les plus rapides* à Addis-Ababa, en Abyssinie. Là, il rejoindrait Son Excellence l'Ambassadeur qui, depuis plusieurs mois, y conférait avec Sa Majesté Ménélik au sujet de certaines affaires de railways, et il s'y mettrait à sa disposition au titre de « deuxième secrétaire » d'ambassade. C'était la première promotion du jeune homme. L'attaché venait de monter d'un échelon dans la carrière.

Naturellement, quand Alaeddine de son côté lui eut tout dit ce qu'il voulait, la joute de félicitations commença. Pendant deux minutes ce furent des congratulations et des compliments sans fin. Pour un peu ils se seraient embrassés.

Ah! pour une surprise c'en était une vraiment, et des deux côtés.

Tout rayonnants de plaisir, surexcités par ce qui leur advenait de bon, de bien et de beau, les deux jeunes gens se sentaient loin de toute velléité de travail. Ils estimaient que la matinée était par trop belle pour rester enfermés. Alaeddine téléphona au Ministère, Gilles obtint de s'absenter et tous deux, enlevés au trot sonore des deux chevaux, avaient l'air de vainqueurs du stade dans le char du triomphe.

Toute la journée se passa en liesse, à aller, à droite et à gauche, annoncer la double nouvelle aux amis. On partageait leur joie d'une si inespérée réussite mais c'était aussi, chez la plupart, avec un véritable chagrin qu'on apprenait leur très prochain départ. Ils avaient su se créer un coin solide dans l'amitié des gens, et on leur rendait avec intérêt l'affection qu'ils avaient partout su semer. On leur faisait fête.

Dans les trois ou quatre maisons qu'ils visitèrent durant l'après-midi, on leur fit promettre une de leurs soirées — celle qui leur convenait — pour la huitaine. C'était la période des adieux qui commençait et, avec elle, celle des dernières invitations et des grands dîners. On les priait ensemble aussi; les

gens, trop rompus aux convenances et aux aimables institutions des codes du savoir-vivre, ne séparaient pas les deux amis et ne les voulaient pas l'un sans l'autre. Et ils promettaient.

La soirée fut plus calme. Ils la passèrent, après avoir dîné seuls au Shepherd, dans le Jardin de l'Ezbékieh où justement la musique d'un régiment anglais, retour du Soudan, donnait un concert de cuivres. Les instruments qui vibraient et retentissaient, semblaient, de leurs propres vibrations, faire vibrer aussi les arbres et les feuilles comme les reflets des grosses lampes à arc. Les gens aussi vibraient et Alaeddine et Gilles plus que tous les autres. On eût dit que la fanfare étaient pour eux seuls. Ils se sentaient un peu le point de mire, ce soir, dans les allées sablées, sous les grands arbres exotiques du Jardin. Les palmes leur faisaient comme une haie d'honneur. La nouvelle et les raisons de leur double départ avaient fait, telle une traînée de poudre, leur chemin par la ville et ils étaient les héros de toutes les conversations. On se les montrait, on les regardait, on les admirait presque. Ceux qui les connaissaient s'approchaient le sourire aux lèvres, la main tendue, porteur des félicitations, miel et sirop, de rigueur ; les autres les saluaient au passage, humblement; d'autres enfin — et ils étaient nombreux — enveloppaient d'un amusant regard d'envie leur jeunesse ornée de si beaux titres.

— Tu sais, dit sur un ton badin Gilles à Alaeddine, quand Sa Majesté le Sultan t'aura placé à la tête de quelque Pachalik lucratif d'Asie Mineure, j'irai te voir en pompe. Tu feras bien les choses, au moins : fêtes officielles et escortes à cheval...

— C'est cela, Monsieur l'Ambassadeur! rétorquait Alaeddine plein de gracieux humour et d'innocente espièglerie.

XII

La semaine suivante, toutes affaires réglées, toutes dispositions prises, les deux jeunes gens quittaient le Caire ensemble.

Un paquebot de la « Compagnie Rubbatino » partait précisément le lendemain de Port-Saïd à destination de la Turquie viâ Beyrouth et Jaffa, tandis qu'une malle des Indes, long courrier de la « Peninsular and Oriental » était attendu dans ce même port en route pour Bombay et Ceylan.

C'est sur ce dernier bateau, à défaut d'un autre qu'il aurait fallu attendre une longue semaine, que Gilles allait embarquer. Il le quitterait à l'escale d'Aden.

Son premier projet, conforme à ses goûts et ses penchants, était d'aller l'attendre au passage à Port-Soudan, sur la Mer Rouge. En lui offrant en effet l'occasion de faire une partie du voyage à dos de chameau à travers une région peu fréquentée du Désert Arabique, cela lui aurait permis d'écourter de longues heures torrides sa traversée en Mer Rouge. Mais il s'en serait voulu, à l'heure actuelle, de ne point rester avec Alaeddine jusqu'au tout dernier moment. Le résultat d'ailleurs était le même et le hasard, cet incomparable maître-organisateur, se montrait une fois de plus, à son endroit, égal à lui-même.

Les deux vapeurs quittaient le port pour des directions opposées à une ou deux heures d'intervalle et tandis que l'un, avec Alaeddine, mettrait le cap au Nord, l'autre portant Gilles cinglerait vers les nouveaux enchantements du Sud.

Port-Saïd, le sort en était jeté, allait donc, et de façon indélébile peut-être, s'inscrire dans l'histoire heureuse de la vie des deux jeunes hommes.

Grâce à cette combinaison, Gilles pourrait entrevoir, en passant, Djeddah, porte de la sainte Mecque, peut-être même Moka, et débarquer dans un autre

grand pays de la soif, un *Bled-el-Ateuch* d'Asie : Aden.

Il y verrait les légendaires citernes dont aucun ouvrage d'art pratique au monde ne saurait donner une idée et, suspendues aux pauvres et rares arbres du pays, les curieuses petites boîtes de fer blanc remplies d'eau douce par les bons indigènes, à l'intention des oiseaux de passage qu'une telle hospitalité engage à un court séjour dans ce pays maudit, aride et désert...

Enfin ce serait Périm que, dans la traversée du Bab-el-Mandeb, d'Aden à Djibouti, il pourrait étudier de plus près : ce bastion avancé de l'Angleterre entre les deux continents, à l'entrée du capricieux Océan Indien.

Tout cela faisait que Gilles se félicitait du contretemps qui l'empêchait de prendre un bateau français à destination directe de Djibouti.

Cinq jours après, ravi d'avoir pu, à peu près à la lettre, exécuter cet intéressant programme Gilles, sur la dunette du petit vapeur, qui, d'Aden, l'amenait en vue de Djibouti, disait au commandant toute sa joie d'arriver dans des pays dont les attraits nouveaux allaient certainement le séduire.

Sa fine et riche nature, son cœur ardent et généreux, sa pensée robuste et agile, tout son être en un mot se tendait vers cette côte qui surgissait devant lui dans l'impitoyable soleil. Il s'offrait pour ainsi dire à ces sites âpres et un peu hostiles qu'il allait traverser, à toute la resplendissante et formidable et sauvage beauté de sa chère Afrique...

XIII

Quand il arriva à Addis-Ababa, la capitale des Négus était en fête.

Tous les Rois-guerriers d'Abyssinie, les Râs altiers, escortés de leurs troupes de cavaliers étaient venus de leurs lointaines provinces. Ils avaient

quitté le sommet de leurs montagnes et le fond de leurs vallées pour apporter à Ménélik, Roi des rois, les compliments et les présents dignes d'un suzerain en l'honneur du choix officiel qu'il venait de faire d'un successeur dans la personne du jeune Lidj-Yassou — petit Jésus.

C'était un déploiement de cortèges et de fanfares extraordinaire, des cérémonies dont la tradition se perdait dans la nuit des temps de l'Éthiopie; des processions conduites par de grands chefs abrités de plusieurs parasols; des cortèges de guerriers à l'œil vif, sur leurs chevaux caparaçonnés de velours à franges ou de peaux de fauves; des défilés de cultivateurs, gerbes en mains, des chasseurs avec leurs arcs, leurs flèches, leurs lances ou leurs fusils très anciens, tout damasquinés, à crosse incrustée d'ivoire; des théories de prêtres en robes sacerdotales, pour la plupart blanches brodées d'or. Et tous venaient rendre leurs hommages à l'Empereur. Puis c'étaient des bêtes féroces de toutes sortes, qui allaient enrichir ses ménageries, des guépards, des panthères et des lions enchaînés qu'on venait lui offrir, puis des chameaux chargés de lourds présents, et tout une file de curieux véhicules, à une, deux ou trois roues. Tout cela passait dans les rues de la ville africaine sous les étendards, les bannières et les tapis éployés. Les indigènes avaient revêtu leur pagne le plus neuf, arboré tous leurs ornements d'or et de cuivre.

Gilles ne put s'empêcher de songer à la pompe des anciennes fêtes royales de Memphis et de Thèbes. Par certains côtés et sans trop savoir pourquoi, ce souverain lui rappelait Rhamsès II, ce Sésostris magnifique qui fut aussi, en son temps, Roi des rois, qui savait briser d'un mot bref ceux qui ne se soumettaient pas, et par pur dilettantisme et pour en imposer, d'un ordre jeté comme négligemment et sans même se retourner au milieu de ses occupations, faisait d'un peuple entier, vaincu par ses soldats, les esclaves de son palais...

XIV

L'ambassadeur de France convié à toutes ces cérémonies, toutes les fêtes et chasses officielles — ces chasses dont le moindre gibier est une giraffe, un zèbre ou un antilope qu'il faut poursuivre des jours durant — l'ambassadeur avait été quelque peu surmené.

Son âge ne lui permettait plus ces randonnées à cheval sous un soleil de plomb à travers des immensités sans abri et des distances formidables qui paraissaient mesquines à tous ces chefs, cavaliers aguerris et chasseurs de naissance. Il avait dû s'aliter, malade, dans la résidence que la Couronne avait mise à sa disposition. Gilles fut donc le bienvenu.

C'est lui qui, par délégation, prenait en mains les rênes des affaires et qui, les fêtes passées, allait poursuivre les pourparlers engagés.

C'était son apprentissage de plénipotentiaire qu'il faisait là et, de l'avis de tous, ses débuts laissaient augurer qu'il y marcherait de succès en triomphe...

XV

Il n'avait pas séjourné trois mois à la cour du Négus où il avait soutenu avec difficulté les intérêts de la France dans cette question de voie ferrée internationale quand il fut rappelé, vers fin février, près des hautes sphères du Quai d'Orsay où on allait lui demander des comptes de son œuvre.

La situation, on le savait bien en haut lieu, était jugée pas mal délicate au fond. Mais on était, d'autre part, persuadé d'avance que, familiarisé comme il l'était avec les choses de l'Afrique, il ne pouvait que s'être joué des difficultés de détail.

Sa compétence de légiste, son impartialité courtoise mais rigide dans les cas les plus épineux d'arbitrage, sa connaissance approfondie des hommes et des choses, sa compréhension, en un mot, de tout ce qui faisait de sa carrière un code de tact, de droiture et de volonté avait affermi aux Affaires Etrangères la renommée qui lui avait valu son envoi en mission là-bas.

Gilles avait l'oreille et l'appui de ses chefs. Aussi quand, au premier jour de son retour à Paris, il se rendit à la Direction de l'Afrique au Ministère, lui réserva-t-on un accueil qui équivalait pour lui aux plus élogieuses appréciations.

Cependant un point — oh! presque rien, à la vérité! — restait encore en litige dans cette affaire exotique, un détail qui semblait ne pouvoir être résolu qu'après entente verbale avec le Cabinet britannique d'une part, et les Ministres de Victor Emmanuel d'autre part.

Sa visite à la cour de Saint-James fut donc, séance tenante, décidée afin qu'il y fixât notre Ambassadeur d'une façon plus confidentielle et plus rapide.

A Londres où il fut reçu en *persona grata*, ses démarches aboutirent au-delà de tout espoir.

Grâce à son jeune et joli talent de diplomate, l'accord, une fois de plus assuré entre John Bull et Marianne, n'attendait plus que l'agrément du Quirinal pour être complet. Tout alors serait dit de cette épineuse affaire de Railways éthiopiens.

Aussitôt que Sa Majesté italienne aurait, de son seing, ratifié les termes de la note, la ligne serait, sur plusieurs points à la fois mise en construction et exploitée, et ainsi grâce à lui, Gilles Magny, hier encore ténébreux secrétaire d'ambassade, l'une des plus pointilleuses transactions de la diplomatie contemporaine serait résolue dans un succès sans précédent, pour le plus grand bien des intéressés.

XVI

Quatre mois à peine ont suffi à Gilles pour gravir les pénibles échelons de la considération des Cabinets dirigeants, de notre pays, d'abord, puis de l'Angleterre, de l'Italie et du lointain pays de Ménélik, et aucun d'eux ne lui a ménagé sa reconnaissance ni ses décorations.

Son Excellence Gilles Magny, quand il revêt son uniforme officiel, a maintenant la poitrine chamarrée de rubans multicolores au bout desquels ruisselle la lueur métallique des médailles.

Il est heureux, si heureux qu'il a peine à se rendre à l'évidence. Il croit évoluer dans un rêve. La nouvelle ligne de vie qu'il s'était tracée, ses résolutions, lui ont porté bonheur, l'ont conduit à bon port. Et sans pour cela qu'il ait jamais oublié — fut-ce une minute — celle qui l'attend là-bas, bien loin, près des flots bleus de Thérapia, il sent que tant d'occupations couronnées de tels succès ont agi sur lui — il l'avait prédit ! — comme un baume apaisant en même temps qu'une aide à la fois morale et matérielle qui allait lui favoriser son retour vers elle.

— Vous avez été récemment promu. Vous êtes proposé pour la croix. Que préférez-vous d'un congé ou d'un départ immédiat pour un poste de votre choix ?

C'est le Ministre des Affaires Etrangères qui lui parle par la bouche du Directeur. Ce dernier a reçu l'ordre formel de prouver largement à Gilles la reconnaissance du Gouvernement.

Et Gilles s'empresse de répondre simplement, comme un mot magique, le Sésame ! de son cœur :

— Constantinople !

— Entendu. Vous partirez pour Constantinople à la première occasion. Justement nous rappelons un secrétaire nommé ailleurs.

Voyons un peu, vous pourriez prendre l'Orient-Express de jeudi. Cela vous va-t-il ? J'en profiterais

pour vous confier une légère mission : un pli confidentiel à remettre au passage, à notre ambassadeur à Vienne.

A cette nouvelle, Gilles ne se sent plus vivre : il plane. C'est aujourd'hui mardi. Encore deux jours et l'heure tant souhaitée sonnera pour lui de s'en aller là-bas dans cette ville vers laquelle tendent toutes ses forces, où son étoile le guide et où l'attire et l'appelle, de toute la puissance d'un inaltérable amour, Celle pour qui, seule, il a désiré vivre, réussir...

Berceurs, mille nouveaux projets dansent dans sa tête et dans son cœur, mêlant leur farandole à celle des souvenirs.

Il lui semble qu'Elle est là, tout près, qu'il va la voir, lui parler, la presser encore dans ses bras. Et sans trop savoir pourquoi il se prend à évoquer la scène dans la bicoque de la sorcière, au fond de la ruelle poudreuse au Vieux-Caire. Les mots de la vieille frappent encore ses oreilles comme s'ils venaient d'être proférés :

— ...Que d'aventures ! disait-elle. Et comme ce sera loin !... Peut-être à Khartoum, peut-être de l'autre côté... à l'ombre des orangers d'Eyoub !...

Décidément, jusqu'ici, la vieille avait vu juste.

Il y a longtemps qu'il n'a reçu aucune nouvelle de Souraya. Comment les lettres pourraient-elles le toucher avec ses déplacemeuts perpétuels ? Aujourd'hui en Ethiopie, demain à Paris ou à Londres. Mais il lui a écrit, lui, deux ou trois fois.

Elle ne l'attend pas si tôt, certes. Ah ! comme il va la surprendre ! Il arrivera sans crier gare et, par avance, il se réjouit de la surprise qu'il va lui causer. Il lui dira toute sa vie ; ils se jureront de ne plus se séparer, jamais. Il seront l'un à l'autre pour toujours...

Et la voix de Souraya répond en écho dans le cœur de Gilles :

— Toujours !...

Oh ! il ne sera pas en retard, certes ! Rien ne le

retiendra, pas même si l'heure du train devait être avancée. Il sera là, avant l'heure dans son coin de compartiment.

Le jeudi matin tout est prêt. Ses adieux sont achevés et ses bagages, dans le vestibule, n'attendent plus que l'omnibus qu'il a commandé par téléphone et qui doit les transporter à la gare.

On sonne à sa porte. Sans doute l'employé des bagages. Lui-même va ouvrir. Mais non ce n'est point cela. C'est un garçon de bureau du Ministère qui, casquette à la main, lui présente une enveloppe marquée : « urgente ».

Il prend la lettre, la lit fébrilement. Le Directeur le prie simplement de passer à son cabinet, le matin même, pour une communication le concernant.

— Sans doute, pense-t-il, les dernières recommandations et la mission pour Vienne...

Quand il arrive au Ministère :

— Mon cher Magny, lui dit le Directeur, en lui montrant un siège, je vous attendais. Il y a contre-ordre : vous ne partez plus...

Gilles pâlit et s'assied — s'écrase plutôt — dans le fauteuil.

— Votre voyage à Constantinople est retardé. Je vous envoie à Tanger, dans votre intérêt. Deux ou trois semaines, pas davantage...

Le Maroc! Exactement l'opposé de l'endroit où déjà sont parties toutes ses pensées, toutes ses espérances! Quelle fatalité! Il sent se mêler et s'embrouiller toutes ces paroles qui jaillissent, faciles et impérieuses des lèvres du Directeur. Seuls les mots essentiels, frappés comme sur une enclume, résonnent d'un bruit sec à son oreille, des mots officiels, laconiques comme les phrases d'une dépêche de service : œuvre éminente... comptons sur vous... triomphe... Afrique... pour la France... reviendrez... gloire... plénipotentiaire... Constantinople!... C'est tout ce qu'il comprend.

Quand de retour chez lui, il songe qu'il a dû accepter, il souffre de la douleur de ceux dont on

abat une illusion qui les aidait à vivre, douleur des enfants gâtés qui s'aperçoivent que la vie des hommes n'est point faite, hélas! de la réalisation de tous les désirs.

L'homme aux bagages arriva.

— C'est bien pour l'Orient-Express de ce soir, demanda-t-il.

— Non! dit Gilles. Gare de Lyon, pour le rapide de Marseille de dix-neuf heures.

Et le soir même tandis que son cœur partait radieux pour le Bosphore, c'est du côté de Tanger que le train l'emmenait, lui, de toute la force de sa puissante et vertigineuse compound...

XVII

Dans son coin, Gilles songe.

Le Maroc! Plus que jamais la situation s'est tendue, là-bas, de l'autre côté de la paisible grande mer bleue. Les Puissances se convoitent mutuellement la dernière part à prendre du gâteau africain et les résultats de la légendaire Conférence d'Algésiras, plus que jamais compromis par les menées que l'on sait, risquent de glisser pour toujours au panier des lettres mortes.

Des crimes de lèse-traités sont chaque jour commis. Les exhortations à la guerre sainte se multiplient, les menaçantes théories panislamistes courent, dit-on, de village en village, suintent de chaque maison, coulent de chaque *seguia*, poussent dans l'ombre de toutes les oasis. Elles sont colportées et entretenues par les vieux marabouts fanatiques et les malveillants conférenciers mercenaires. Les foules, la nuit venue, s'assemblent, clandestines, sous couleur de religion, dans les cafés indigènes, les caravansérails, le long des vieux remparts, pour discuter des moyens d'exterminer le Roumi. Il faut remédier à tout cela.

Telle est, officiellement du moins, la situation du Maroc telle qu'on la lui a dépeinte, et c'est à lui Gilles-Effendi, grand amoureux de tout ce qui touche à Allah et à ses fidèles qu'échoit le redoutable et périlleux honneur d'aller — nouveau prophète — porter à tous ces pauvres exaltés la bonne parole française.

On exagère, il le sait bien. Il l'aime trop son Afrique enchantée! Il les connaît trop bien, ses frères musulmans, soulevés, comme la poussière des chemins, par la mauvaise et sournoise brise des influences étrangères. Non! rien ne peut lui faire accepter, de propos délibéré, la théorie du perfide marabout, de la mauvaise brebis du troupeau...

De toute son âme d'Algérien il souhaite et espère. Il espère tout de son éloquence convaincue, et la France, si belle, si grande, si généreuse, retrouvera, grâce à ses efforts, sa place au cœur des grands enfants marocains...

Enjôleuse, ensorceleuse Afrique!... Il y sera donc toujours aussi indissolublement lié par les invisibles attaches issues de l'air et du sol, de l'atavisme et des forces du destin!...

XVIII

A ce nouveau départ de la Joliette en cette calme soirée de printemps, Gilles ne peut s'empêcher de reculer par la pensée dans un Passé de deux années. Deux années! Un siècle! Une petite éternité plutôt, tant son frêle cœur a eu à surmonter d'événements contraires, tour à tour sublimes ou déchirants, tant la vie a pesé sur ses jeunes épaules!

C'était par une autre fin de jour toute semblable à celle-ci, calme, dorée, pleine de griseries et de promesses. Dans un crépuscule de fin septembre il prenait le large pour l'Egypte, terre bénie où il avait senti son cœur naître à l'amour. Il était novice alors, frais émoulu des grandes écoles et tout,

son être, confiant dans les lendemains, frissonnait sous la caresse des illusions humaines...

Il a tellement vu depuis, tellement vécu, tellement souffert, surtout!...

Néanmoins tout comme à cette époque de prédilection et malgré le chagrin qu'il emporte de ses espoirs brisés, il se sent, au début de ce nouveau voyage, effleuré de caresses indicibles comme si, sur l'autre rive, il devait retrouver son bonheur, comme si *l'inaccessible* allait se redonner à lui, éperdument...

Effet, sans doute, du calme de l'espace, du bleu infiniment tendre de l'onde et du ciel, des parfums qui flottent dans l'air, de tout ce qui, en un mot, traduit matériellement, à ses yeux, l'attirance irrésistible et secrète de la terre natale...

XIX

La fatalité qui guida toujours Gilles, grand enfant, avec une mansuétude toute maternelle à travers les méandres de sa vie, lui réservait une fois de plus, et pour sa première sortie dans Tanger, la plus inespérée des surprises.

Aussitôt sa besogne de la matinée expédiée, ses premières visites faites au Pacha de la ville et aux autorités, ses premiers télégrammes chiffrés adressés à ses chefs, il retombe, selon l'habitude de toute sa vie, à ses longues flâneries d'écolier, — douce manie qu'il a d'aller devant soi, sans but.

Et comme par hasard, c'est toujours au bord de la mer qu'elle le mène.

Loin d'être suffoqué par l'excès de chaleur et de réverbération qui pèse sur le petit port marocain aux premières heures de l'après-midi, il longe, en une promenade délicieusement évocatrice, les quais encombrés de gens qui travaillent parmi les tonneaux, les caisses, les sacs, les bidons à l'endroit où s'amarrent les navires marchands.

Il trouve à la contemplation de cette vie intense

des mariniers et des débardeurs une saveur forte et particulière qui, par moments, lui fait regretter de n'avoir point leurs muscles d'athlètes et leurs faces hâlées.

Ils vont et viennent, superbes, insouciants du soleil qui les mord, sur l'étroite passerelle de bois qui relie leurs bâtiments à la terre ferme. Ils colportent sur leur dos râblé les pesants sacs de céréales dont l'odeur aigre aromatise l'air comme un encens des temples de Mercure, les caisses de denrées et les couffins d'alfa remplis d'oranges qui, de Malaga et de Séville, viennent s'entasser sur ce sol si riche mais encore si peu exploité.

Gilles satisfait sa passion innée de la vie maritime et des bateaux. Il inspecte, interroge en connaisseur la forme des carènes, la disposition des mâts et des cordages, critique telle brigantine, admire tel mousse à sa manœuvre des haubans. Il est là dans son élément et, par la plus fortuite des chances, collection plus complète ne peut lui être fournie qu'en ce moment où le Maroc tend à devenir la proie des importateurs.

Il y a là des bricks, des sloops, des goëlettes de toutes sortes, des barques, des barges, des bomboats de toutes formes et de tout tonnage ; des tartanes portugaises aux flancs chargés de gargoulettes faites sur les rives du Tage et d'alcarazas, d'argile que des portefaix déchargent en longs chapelets fragiles ; des caravelles espagnoles, filles des galions qui firent faire aux premiers Conquistadors le tour du monde, et des anciennes galères royales, dont la panse recèle les citrons doux, les limons et les grenades de l'Andalousie ; des balancelles napolitaines, des carraques des côtes d'Algérie, en escale au milieu d'une campagne de pêche au thon et à la bonite ou qui apportent aux hôtes de la terre marocaine, peu favorisés, les objets de sparterie, le tabac et les briques qui leur manquent, et enfin les barques indigènes, les longues barcasses en forme de felouque et à voile latine, les pinasses des autres ports

de la côte qui viennent embarquer pour l'Espagne les tapis de haute laine polychômes tissés à Rabat, les plumes d'Autruche, et les babouches de maroquin rouge cousues dans le Tafilalet. Des bâtiments de tout calibre et de toute élégance, sans compter une escadrille de barques allongées comme des pirogues et gracieuses comme des gondoles, les barquerolles de plaisance qui attendent les gros steamers du « Lloyd » chargés de touristes ou les « Schîaffinos » caboteurs à forme de coque de noix. Enfin, embusqués sournoisement à toucher les quais, deux torpilleurs couleur de brume dont les canons-revolvers reluisent dans l'interstice des tentes que, pour parer à la chaleur écrasante des midis africains, l'équipage a dû déployer partout sur le pont.

Et tout cela se balance, se dandine dans le soleil d'Avril avec une grâce et une légèreté féminines, sur l'eau qu'émeut une légère brise.

A l'ombre d'une colline de blé que protège une bâche goudronnée, Gilles trouve un siège sur une caisse et suit les amusantes péripéties du débarquement d'un lot de bourricots andalous arrivés du matin. Aussi hauts que des chevaux, plus puissants que des taureaux, les pauvres bêtes dépaysées, la tête et les jambes encore pleines du roulis du voyage régimbent, s'arcboutent, têtues, au plancher du chaland, peu soucieuses d'affronter la planche étroite où des indigènes les poussent pour leur faire faire leur entrée dans leur nouveau pays. Certains ruent sous les coups de trique sonores. Le vacarme et le désordre sont indescriptibles. Mais bientôt à bout de ressources et de patience, les palefreniers ne trouvent rien de mieux, pour activer leur besogne, que de jeter les pauvres baudets à l'eau où les ploufs de leur chute poussent à son comble la joie de la galerie. Les bêtes révoltées du procédé brutal se débattent piteusement, dégorgeant l'eau salée qu'elles ont bue par la bouche et par les naseaux et qui les étouffe, et tant bien que mal, au milieu des lazzi de la foule impitoyable qui leur fait peur

de mille gestes, se hâtent vers un large escalier de pierre ménagé au flanc du quai où elles émergent toutes ruisselantes et tremblantes.

Les gamins indigènes accourus aux appels de leurs acolytes bousculent tout le monde pour se ménager un « premier rang » et Gilles se voit obligé d'en morigéner deux ou trois qui, plus hardis que les autres, se sont juchés sur le tas de blé et veulent sauter à terre par-dessus sa tête.

Il gronde, et soudain un coup léger frappé sur son épaule le fait se retourner.

— Ya Salam ! Effendi ! Zaïak !...

— Sourour ! s'exclame Gilles en portant sa main à son cœur comme pour le comprimer, l'empêcher d'éclater. Est-ce bien toi ? N'est-ce pas plutôt une vision ? Et que fais-tu ici, fidèle Sourour ? Je te croyais si loin, là-bas dans Stamboul !...

Quel imprévu ! Gilles ne sait s'il doit s'en rapporter à ses sens qui lui font voir le bon nègre devant lui, qui le lui font entendre. Ah ! certes s'il pensait à quelqu'un ce n'est guère à Sourour, le brave eunuque.

A mille lieues de lui, oui, il en était à mille lieues... Mais quelle aubaine ! Il va avoir des nouvelles toutes fraîches de *là-bas* et qui sait, pouvoir en faire tenir des siennes, peut-être, par un intermédiaire rapide.

— Vite Sourour, dis-moi que fait-on à Stamboul ? Depuis quand es-tu ici ?...

Et le bon Nubien toujours debout devant Gilles, les yeux tout brillants de joie et, sur les lèvres, le sourire de circonstance, lui raconte son histoire.

Il a quitté Constantinople, voilà plus de deux mois, sous prétexte d'aller faire à la Mecque le traditionnel pèlerinage, de devenir un vénéré parmi ses coréligionnaires, un *Hadj*, pour être allé prier à l'ombre du Tombeau. Mais tout autre était la vraie raison de son départ. Il ne se plaisait pas en Turquie. Depuis son arrivée dans ce pays on n'avait rien épargné, au harem du Kaïmakam, pour le décourager, l'humilier, le révolter. Ah ! si sa maîtresse avait tout connu ! On

lui avait donné un chef, à lui qui avait toujours été l'homme de confiance, et, à cinquante ans bien sonnés, il lui fallait se soumettre aux fantaisies et aux ordres extravagants d'un jeune eunuque de vingt-cinq ans, sous prétexte que le Sultan l'avait offert au bey. Avait-on idée de cela ! Ah ! en avait-il assez vu « de toutes les couleurs » pendant les quelques mois qu'il avait essayé de se dominer dans l'espoir que tout s'arrangerait ! Avait-il assez rongé son mors !... Mais tout a une fin ici-bas. De guerre lasse, à bout de patience et de résignation, il avait tout dit à sa maîtresse et puis il s'en était allé ! Elle avait bien, de sa bonne voix douce et consolante, essayé de le retenir. Elle lui avait promis d'intervenir. Mais non, ses décisions étaient irrévocables. Et c'est alors qu'il avait donné comme raison son voyage à la Mecque.

Il s'était embarqué pour Djeddah, avait fait à pied le long et pénible voyage jusqu'à la Ville Sainte et là, le Prophète aidant, il avait pu se faire présenter au Pacha de Tanger justement en pèlerinage aussi avec deux ou trois personnes de son harem et une escorte digne de lui.

Le Pacha l'avait aussitôt attaché à sa maison. Ils étaient de retour ici depuis quinze jours. Et voilà !

— Et Souraya, dis-moi Sourour, la divine Souraya que fait-elle ?

Et l'ancien eunuque de Balaksa s'étend sur le faste et l'opulence de la vie de la jeune femme qui ne sait plus que désirer, que souhaiter.

— Elle est, dit-il, plus riche et plus belle que ne fut jamais favorite d'Haroun-al-Rashid, et, à part ta présence, elle n'a plus rien à envier ici-bas. Et puis sa fillette est si mignonne ...

— Sa fillette, dis-tu ?...

Gilles croit avoir mal entendu.

— Mais oui ! Comment Effendi, tu ne sais donc pas ? Elle a donné le jour à une petite fille qui promet d'être encore plus adorable que sa mère.

Gilles était assommé par cette nouvelle. Une fille ! Souraya !

Et l'eunuque ajoute sur un ton tout à la fois mystérieux, indiscret et connaisseur :

Et puis, tu sais, tes yeux, absolument, tes yeux ! La petite te ressemble. Elle a tes yeux.

— Tais-toi, Sourour, tais-toi !... Quand est-elle née ? T'en souvient-il ?

— Si je m'en souviens, Effendi ? Certes ! C'était exactement deux semaines avant mon départ. Le quatorzième jour de la deuxième lune de cette année de l'Hégire, tous nos journaux annonçaient une grave maladie du Sultan. Des prières publiques furent dites du matin au soir, sous les auspices des ulémas, dans toutes les mosquées de Stamboul. Et bien, c'est exactement quatre jours après, c'est-à-dire le dix-huitième de cette deuxième lune à l'heure du maghr'eb que Souraya hanum — Allah en fasse sa houri préférée ! — mettait au monde une fille.

— Oui, le 18 février à six heures du soir, traduit Gilles sombrement pensif.

Ah ! maudite soit la sorcière du Vieux-Caire ! Elle n'aurait pas dû parler de *ces choses* !

C'est en y faisant seulement allusion, disaient les anciens Egyptiens, qu'on attire les grandes calamités du monde. Aux yeux de Gilles, Musulman, c'en était une de formidable, c'était un double malheur.

Une fille ! Une fille à Souraya ! Le sort en était donc jeté. La lutte était ouverte, l'ère des Revanches commençait.

L'Islam avait beau jeu. A la mère avide de toutes les libertés et altérée des vastes espaces et des grandes actions, il donnait un petit être à qui devait échoir l'ingrate et lourde tâche de perpétuer toutes les traditions de Mahomet et aussi, hélas ! les conventions des hommes. Une fille ! Elle naissait au harem sous le voile, passerait sa vie sous le voile et pour le harem, et un jour, après bien des chagrins refoulés, des aspirations heurtées, des espoirs brisés, s'éteindrait aussi sous le voile et par le harem. Nul ne la connaîtrait.

On ne saurait jamais rien d'elle sinon qu'en s'en

allant, elle laissait peut-être, à son tour, derrière les grilles des moucharabiehs, des filles auxquelles elle avait transmis, en le leur recommandant, le flambeau des traditions.

Et Souraya qui avait rêvé de tous les bouleversements et de tous les progrès, qui avait rêvé d'un fils à qui tout confier de son cœur, un fils dont elle eût fait l'urne sacrée de tous ses espoirs et de tous ses rêves, la pauvre Souraya voyait tous ses élans brisés par cette naissance. L'Islam vainqueur avait coupé des ailes...

Ah! il l'avait prévu, il l'avait prédit : « Terrible sera la revanche de l'Islam quand celui-ci la prendra! » Trop terrible en effet était-elle. Il ne s'était jamais douté que lui-même et Souraya, devaient en être les premières victimes — les inconscients instruments aussi...

XX

Six heures. Le crépuscule flamboie dans le ciel. Après les émotions de l'après-midi, Gilles, de retour chez lui, étouffe dans l'exiguité de la chambre. Il lui faut de l'air, des espaces, des horizons.

Il fait porter par un *oualed* indigène une natte et son narguilhé sur la terrasse d'où l'on domine la ville, les jardins et la mer...

Dans le soir qui tombe, violet, sur la ville blanche, il médite sur ces graves nouvelles que lui a portées Sourour. Les derniers bruits de la journée de travail partout s'atténuent. Sur le port, les ouvriers, les débardeurs procèdent à leurs ablutions coutumières, prêts à rentrer chez eux. Un souffle frais monte de la mer qui, après l'éclat de la journée de soleil, revêt pour la nuit son calme manteau bleu turquoise à reflets de saphir.

Devant sa maison, les premiers jardins du fau-

bourg exhalent des senteurs d'orangers et de géraniums en fleurs. L'air est plein de sensualité. Gilles médite. Il regarde devant lui, autour de lui, machinalement, sans rien voir, l'esprit perdu ailleurs. Dans les jardins les plus rapprochés il reconnaît des aloës, des cactus qui semblent ériger vers lui leurs glaives et leurs dards. Il se sent tout drôle. Une menace ardente est comme suspendue sur sa tête. C'est comme si l'Islam qui a préludé à sa vengeance entendait ne pas s'arrêter là. Et il voudrait être loin, loin d'ici, près d'Elle, près de Souraya. Elle a tant d'événements à lui dire, il le sait bien, tant de sentiments déchirants à lui traduire.

On lui a promis au Quai d'Orsay qu'il n'en aurait pas pour longtemps — deux ou trois semaines pas davantage — et il reviendra pour, de là, se diriger aussitôt sur la Turquie. Il ira vite. Il fera les bouchées doubles, liquidera sa tâche « à la vapeur ». Le plus tôt sera le mieux. Et il partira. Et ce sera Constantinople, enfin, et il la retrouvera. Il la bercera de son amour et de ses peines, et ils seront enfin réunis pour toujours. Pour toujours!..

La fumée aromatique du narguilhé l'entoure de son parfum. Des mélodies montent jusqu'à lui de la ville, douces, fines, pénétrantes comme des accords de théorbes ou de cithares.

Son cœur bat à coups redoublés. Tout son être vibre. Instinctivement, il se lève, se campe vers la ville et la mer qu'il embrasse du même regard et, tourné du coté de Celle qui l'attend, là-bas, sur un autre rivage de mystère et de poésie, il sent ses bras, malgré lui, se tendre en un geste suppliant vers la beauté du soir...

XXI

Pour ces causes personnelles autant que pour se conformer aux instructions dictées à Paris, Gilles

s'est arrangé pour obtenir ses premières audiences officielles dès le lendemain.

Le Sultan, encore à Tanger pour quelques jours, a fixé son départ à Fez pour la huitaine et le Pacha de la Ville qui doit prendre le commandement de l'Escorte jusqu'à la lisière de son arrrondissement compte, par mesure de flatteuse diplomatie, ne pas en rester là et poursuivre le voyage jusqu'au bout.

Gilles a donc affaire le matin même à la fois chez le Sultan à qui il doit présenter les lettres qui l'accréditent auprès du Maghzen comme envoyé extraordinaire, et chez le Pacha auprès de qui il traitera deux ou trois questions très délicates touchant la grande cause. Ces questions-là tranchées, sa mission est accomplie et Gilles regagne la France.

La première visite, toute de formalité et de protocole, est rapide. Une simple présentation à Sa Majesté chérifienne. Il lit, debout au pied du trône, les quelques lignes d'un discours destiné à la presse et tamisé par la grande Chancellerie. Il dit au Marocain l'espoir et le désir qu'a la France d'arriver à une entente, la protection dont elle ne cessera d'entourer Sa Majesté et son gouvernement et la fermeté dont elle entend faire preuve pour assurer Ses droits comme les droits de tous. Le Sultan répond par d'autres formules aussi correctes et aussi concises et qui reproduisent presque mot pour mot la courte harangue de Gilles. Il lui souhaite, en outre, la bienvenue dans ses états et lui exprime ses vœux de le voir mener à bien la tâche qui lui est confiée.

Jusqu'ici tout s'est donc passé dans le meilleur des mondes, et Gilles, satisfait, s'en revient à pied chez lui où il a à se munir de certains dossiers avant d'aller faire sa visite au Pacha.

Chemin faisant il songe, il combine. Ses affaires enlevées, il rejoindra le poste qu'on lui a promis. Rien ne s'oppose à ce que sa mission soit, en une semaine, couronnée de succès. Le désir qu'a le

Pacha de s'en aller à la suite de son souverain écourtera bien des tergiversations. Son Excellence voudra ne point perdre une minute, fera des concessions peut-être, sera moins intransigeant en tous cas... Bref les événements s'annoncent pour le mieux ! Un paquebot de la Cie Transatlantique, le « Duc de Bragance » est justement attendu dans neuf jours, en route pour les ports de la côte algérienne. Il le prendra, ira à Alger où il s'arrêtera au passage, et de là filera sur Marseille, Paris et... Constantinople... Quelle joie ce sera pour Elle...

— Ah !

Gilles poussa soudain un cri de douleur, chancela et tomba à la renverse. Il venait d'éprouver un coup violent dans le dos en même temps qu'il avait senti une lame froide le pénétrer.

Des passants accoururent, l'entourèrent.

Sur la chaussée un indigène s'enfuyait, tête hirsute, yeux hagards, les cheveux frisés épars sur la nuque, un homme jeune encore et qui, tel un fou furieux, brandissait une dague rougie d'un sang écarlate.

Il clamait à tue-tête en courant :

— Arrêtez-moi ! Arrêtez-moi ! Je l'ai tué ! J'ai tué un Roumi ! L'Islam se venge des Roumis ! J'ai vengé l'Islam !...

On l'appréhenda. C'était un dément fanatique. Il se laissa maîtriser. On l'emmena et, le long du chemin, il se répétait :

— J'ai vengé l'Islam ! J'ai vengé l'Islam !...

Puis il ajouta en arabe dans un ricanement effroyable, rauque et saccadé :

— Ibn adam là yglibou illàl môt !... Il y a remède à tout, sauf à la mort.

Cette sentence tomba de ses lèvres comme la condamnation de Gilles. Pendant ce temps, avec mille précautions, on allait installer ce dernier sur un lit, à l'hôpital heureusement tout proche.

XXII

Le médecin-major traitant, après la première auscultation sortit rapidement de la chambre, suivi de la religieuse. Dès qu'ils furent dans le vaste corridor clair :

— Et bien, docteur? demanda anxieusement la bonne sœur fixant sur lui ses bons yeux clairs d'ingénue.

Sans même la regarder, la lèvre inférieure débordante et dans un hochement de tête :

— Pauvre garçon! dit-il. Son affaire est claire. Déchirure de la plèvre et du parenchyme pulmonaire. Aucun espoir. Question de minutes.

— Mais docteur, insista-t-elle, il n'y a donc aucune opération à tenter, aucun miracle à espérer?...

— Hélas ! Rien à faire !

Et ces mots tombèrent, froids et précis, comme un jugement, comme la sentence prononcée par l'assassin. On sentait qu'il n'y avait plus à y revenir.

— Mon Dieu! Mon Dieu! dit la pauvre femme, les yeux levés au ciel. Et dans un soupir elle se signa.

Ils entrèrent dans une sorte de salle à pansements. Là, le docteur fouilla d'abord dans une grande vitrine où s'alignaient des fioles par centaines puis dans une autre toute pareille pleine d'instruments de chirurgie, et toujours suivi de la sœur-infirmière il revint au blessé, afin de lui injecter quelques centigrammes de morphine...

Le soleil marocain inonde l'humble chambre de ses magiques rayons du matin. C'est le triomphe de la lumière. Gilles en a la figure tout incendiée.

Le médecin, la sœur, l'infirmier indigène sont là, immobiles autour de lui, attentifs à ses moindres gestes, prêts à exécuter son moindre désir.

Mais non! Il ne veut rien. Il n'a plus besoin de rien qu'un peu de tranquillité pour se recueillir.

Il toussote faiblement, par quintes légères, et,

tout à coup, un menu filet de sang, mince fil de soie écarlate, vient rougir le coin de sa bouche et ruisseler sur son menton. Sa respiration est de plus en plus pénible et plus bruyante. Sa tête semble plus lourde aussi.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, dans une vertigineuse rapidité de songe, il revoit toute sa vie avec des détails qu'il croyait perdus. La fièvre de l'agonie déroule à ses yeux, dans une précision effrayante, le film cinématographique de son existence. Il se revoit tour à tour sur les genoux de sa mère, au lycée, à la Faculté, puis dans les diverses villes du monde où sa destinée l'avait envoyé. Il revoit tout, et surtout son Egypte, et, comme s'il achevait de vive voix un sublime acte de conscience ébauché dans le secret de son âme, deux noms viennent mourir au bord de ses lèvres exsangues, tout comme le flot sur la grève, et, plus qu'il ne les prononce, il les exhale :

— Maman !.. Souraya !...

Une larme perle à ses yeux, une longue larme navrante qui trace sur ses joues un sillon reluisant. Alors, dans un enchantement de lumière et de fleurs, touché par la dernière caresse de ce soleil pour lequel il avait si joyeusement quitté sa chambrette d'étudiant, deux ans auparavant, Gilles laisse retomber sa tête sur l'oreiller. Il abaisse ses paupières comme pour ne pas être dérangé dans son ultime vision et, tout doucement, passe, tel un enfant gâté qui s'endort sur le sein de sa mère, un frileux petit oiseau des tropiques qui rentre au nid avant le soir...

Tout est fini.

Sa figure retrouve dans la mort le même calme majestueux et rajeuni qu'à ce minuit de fin d'année passé naguère par la pensée avec sa mère. Il paraît être redevenu jeune immensément en face de l'éternité si grande ouverte devant lui, et le mystérieux Repos descend sur son visage glabre avec toute l'idéale beauté de l'adolescence...

Et voilà comment Gilles Magny, secrétaire d'ambassade, qui avait, toute sa vie, rêvé de jardins enchantés aux pays du soleil, achève son roman dans la grande fête lumineuse de l'Afrique...

XXIII

Pauvre mère qui, le soir venu, là-bas, dans ton jardin fleuri, jettes un regard furtif vers la brèche du vieux mur ! Ne guette plus le retour des gros papillons blancs. Ils ont pour toujours disparu aux vastes horizons...

Et toi, Allah, aux quatre-vingt-dix-neuf qualificatifs de toute bonté et de toute puissance, dès que le sable chaud du Maroc où on va l'engloutir l'aura purifié des miasmes terrestres et des fautes inavouées mais expiées, attire à toi, par la chevelure, selon le rite, Gilles-Ibrahim Effendi, et accorde-lui sur les sophas de ta Droite, à l'ombre des lotus sans épines, auprès des houris aux yeux noirs, les éternelles félicités de ton Paradis...

TABLE

I. — C'est l'Égypte, la lumière, les parfums 5
II. — Le Caire, Bruges musulmane 51
III. — Pauvre Tour d'ivoire. 109
IV. — L'Effritement. 161
V. — La Revanche de l'Islam. 221

SORTI DES PRESSES
DE LA MAISON FIGUIÈRE
LE 20 MARS 1918.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

3 0112 098498097

PAUL FORT (*Prince des Poètes*). — Sept Volu allades françaises, chaque volume 3 50
HAN RYNER (*Prince des Conteurs*). — Paraboles c yniques. 3 50
— Le 5e Évangile 3 50
BERNARD SCHAW. — Pièces plaisantes 6 50
— Pièces déplaisantes 6 50
ANDRÉ GHIDE. — Charles-Louis-Philippe . . . . . 1 »
— Dostoiewsky . . . . . 1 »
LAURENT TAILHADE. — Plâtres et Marbres 3 50
HENRI BACHELIN. — Les Sports aux Champs . . . . . 2 »
GEORGES DUHAMEL. — La Lumière 3 50
— L'Homme en tête 3 50
— Selon ma Loi . . . . . » »
JULES ROMAINS. — Mort de Quelqu'un 3 50
— Les Copains 3 50
— Puissance de Paris 3 50
FERNAND DIVOIRE. — Faut-il être Mage . . . . . 1 »
— Metchnikof . . . . . 1 »
E.-M. BENECH. — La Poursuite du Vent (Poèmes) . . . 3 50
AUREL. — Les Saisons de la Mort 3 50
SYLVAIN BONMARIAGE. — L'Heure à Double Visage . . 3 50
MACHARD. — Trique, Nénesse, Butt, Miette et Cie, histoire d'une bande d'enfants 3 50

SÉRIE D'ART

GUILLAUME APOLLINAIRE. — Les Peintres cubistes . . 5 »
GLEIZE et METZINGER. — Du Cubisme . . . . . 5 »
H. DUHEM. — Impressions d'Art contemporain 3 50

A PARAITRE

Sous la direction de GUILLAUME APOLLINAIRE des études illustrées sur : Puvis de Chavannes, Van Gogh, Daumier, Rimsky-Krosakov; etc.

SÉRIE POLITIQUE et SOCIALE

MARCEL SEMBAT. — Faites un Roi, sinon faites la Paix (20e édition) 3 50
DUMONT-WILDEN. — L'Esprit Européen 3 50
ANDRÉ LEBEY, député. — Sur la Route sociale, 2 tomes à . 3 50
GEORGES BERRY, député. — Le Vagabondage et la Mendicité. 3 50
Dr CAMILLE SPIESS. — Impérialismes 3 50
CHARLES DANIELOU. — Responsabilités et buts de guerre. 6 »

SÉRIE RÉGIONALISTE

M.-C POINSOT. — Esthetique régionaliste 3 50
AURIOL, député. — Décentralisation musicale 3 50
L.-G. MEYNIEL. — Contes du Pays d'Oc 3 50